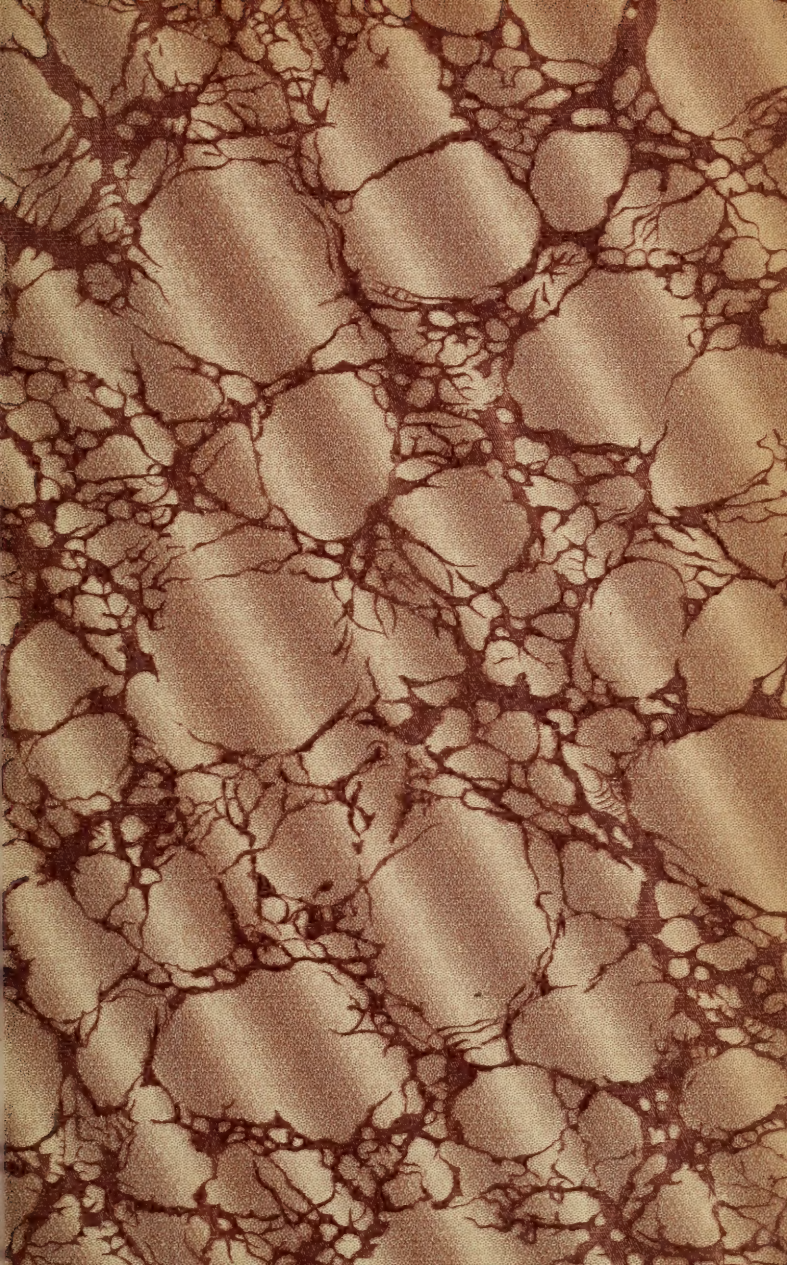




3 1761 07550040 5







JOSEPH DE PESQUIDOUX

SUR
LA GLÈBE



PARIS

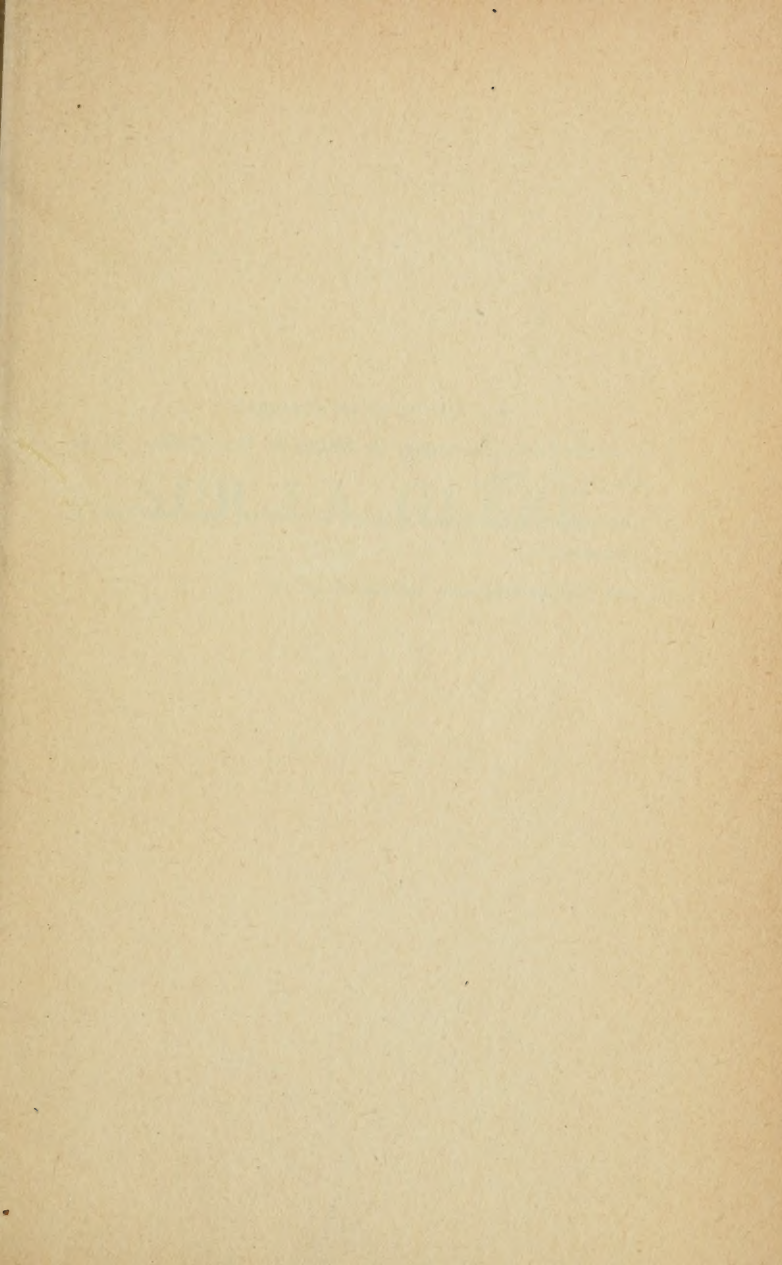
LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, rue Garancière-6^e

Tous droits réservés

16^e édition



Il a été tiré de cet ouvrage :

100 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 1 à 100 ;

1 exemplaire spécial, sur papier de Chine, non mis dans le commerce ;

Et une édition originale sur papier de fil.

SUR LA GLÈBE

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

- Chez nous.** *Travaux et Jeux rustiques.* 1^{re} série.
24^e édition 1 vol.
- Chez nous.** *Travaux et Jeux rustiques.* 2^e série.
18^e édition..... 1 vol.
- Le Livre de raison.** 18^e édition 1 vol.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1922.

14747
JOSEPH DE PESQUIDOUX

SUR LA GLÈBE



220278
2:2:28

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^o, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE-6^o

Tous droits réservés

Σ
521
P4

A JEAN DE PIERREFEU

*Je dédie ces études qu'il a suscitées, en témoignage d'amitié
pour l'homme, de gratitude pour le critique et de vif
attrait pour l'écrivain.*

J. P.



AVERTISSEMENT

La « piétaille » de France a étonné le monde. Elle était faite presque toute de paysans. Tenaces autant que fougueux, quatre ans passés, ils ont mené un corps à corps acharné, unique dans les annales humaines, donnant l'exemple de la résolution à l'Anglais entêté lui-même. L'admiration soulevée n'a cessé de grandir parmi les peuples spectateurs, et des neutres en cherchant encore la raison. L'étranger ignore les réserves accumulées en nous par dix siècles d'histoire, il ne sait point surtout l'attachement du paysan pour la terre. Car le point de résistance fut là, consistant à la fois et élastique. Cela lui vient, cela nous vient de très loin. De ce peuple romain qui, adossé au roc du Capitole, peu à peu, anneau par anneau, État par État, y enchaîna l'univers, et fit du monde alors connu comme un immense champ latin. Ces

Impérators n'apportaient pas seulement le glaive et les faisceaux, la force et la loi, mais aussi le niveau et la truelle, ce qui aplanit et construit, et avant tout le soc, ce qui féconde. Et, derrière l'armée romaine, les cités et les moissons levaient ensemble... Champ latin, première terre paternelle, berceau du conquérant-né, dont le souvenir hantait les plus grands hommes de la République, jusqu'aux terribles consuls exilés, comme Marius, songeant assis sur les ruines de Carthage; champ latin dont l'attrait et la douceur ont toujours enchanté et enorgueilli le cœur des citoyens! Qui ne se souvient du soupir d'Ovide, exhalé au bord du Pont-Euxin, soupir aussi émouvant que les plus pénétrants de son ami Virgile, lorsque, poursuivi par l'image ensoleillée de Sulmone, il évoquait et « l'humble maison, et les antiques Pénates, et l'enclos paternel qui lui manquaient tant ». Même les plus heureux, ceux dont on écrit qu'ils eurent un beau couchant, avaient eu le goût et le désir d'un asile champêtre. Ils cherchaient une place, si étroite fût-elle, un coin isolé dans la mère patrie, où se réfugier, se reposer et vieillir, finir enfin, un morceau de sol ombragé, avec une eau courante,

des haies en fleurs, qui leur était plus que le Tibre et le mont Palatin.

Nos paysans sont leurs fils, fils éclatants sous des noms obscurs. Ils sont Latins. Quand le temps eut criblé l'apport du conquérant : lois, mœurs, langue, arts et jeux ; quand les Légions inquiètes regagnèrent Rome pour toujours, et que la Gaule annonçant la France fut tout assimilé et tout façonné au fur et à mesure suivant son génie, il resta comme fruit significatif et dernier de culture, d'indélébile enseignement, la tradition agricole. Dès lors, les premiers, nos paysans eurent le souci d'une terre travaillée, aménagée, ordonnée, que l'on possède pour la faire lever, pour en tirer profit et honneur certes, mais de même pour la joie seule de sa possession et des biens moraux qu'elle procure. Je veux dire la stabilité qu'elle engendre, la liberté qu'elle assure, la sagesse qu'elle conseille, la figure de participant à la vie lointaine et successive des êtres et des choses qu'elle donne enfin. Et rien n'a pu détourner le paysan de ce sillon qu'il a pris. Rien n'a rompu le charme au cours des siècles. Les fléaux du ciel, les calamités venues des hommes, les stérilités et les famines, les

dévastations et les tueries n'ont fait qu'attiser sa passion pour la terre qu'on voulait lui arracher ou qui périssait, et toujours, jalousement, furieusement, il l'a défendue motte à motte, il a fait tête et bouté hors l'étranger, du pont de Bouvines au ravin de Verdun... On ne force pas un cœur d'homme appuyé à son foyer!...

Les autres pays n'ont pas connu pareille association de la terre et de l'homme dans une lutte millénaire pour la vie. Lutte par les armes, par l'argent, par le labeur, par le sacrifice. Ils n'ont pas connu non plus pareille information mutuelle. Ils ne sont pas sortis l'un de l'autre comme chez nous, engendrés selon un type unique, qui, sur le relief du sol et sur la face humaine, reproduit comme un même coup de pouce, comme un dessin donné.

...Ailleurs, l'amalgame est plein d'alliage. On a subi des invasions sans les rejeter, on a croisé les sangs. On a juxtaposé des peuples, de force incorporé des races. Ceux-ci ont souffert l'esclavage, et ceux-là la dispersion, et les mélanges qu'ils comportent. Et ces derniers, tard venus dans la famille humaine, bien que résolus et impérieux, pour ainsi dire, se font des os de toute substance...

Aussi, comme le paysan chez nous aime la terre! Oh! confusément autant que violemment. Mais il suffit de le voir arrêté, grave et attendri, devant sa moisson mûre pour lire en lui. Il lui a voué un sentiment double, à la fois filial et paternel... Alma parens, Terre mère, la noble appellation latine n'a jamais eu plus de signification. Autre conception dont il est l'héritier : il l'aime en tant que nourrice, protectrice et éducatrice. Elle l'alimente, l'abrite, l'enseigne. Elle met à sa disposition ses forces et ses sèves inépuisables, elle lui apprend le mystère de ses renaissances. Elle se dépense, et tout entière, pour lui suffire. Ce qu'elle fait pour lui, elle l'a fait pour son père et les pères de ses pères, le souvenir des disparus est étroitement lié au sien. Quand il la reçoit à son tour, elle reste comme environnée d'une présence respectée. Elle apparaît chargée de ses dons. Et, au bout d'une si longue suite, les générations n'ayant pas cessé de lui devoir la vie, il n'est plus mémoire que de ses bienfaits. On ne se souvient que d'avoir été bercé sur son sein... Il l'aime encore d'un amour paternel. Elle est sa chose, son bien, sa créature. Car il la soigne, la cultive et la pétrit; car il l'amène à des déve-

loppements sans cesse renouvelés; car il lui voue son labeur et son savoir; car il lui imprime sa volonté, et peut croire en vérité qu'il l'anime... En ce sens elle lui doit tout. Et même il la corrige; et tant vaut le maître, tant vaut le bien. L'esprit tout à fait ici souffle sur la matière. Et, puisque c'est par la multiplicité des soucis éprouvés, des soins rendus, des rêves faits que la paternité s'affirme dans l'homme, puisque la terre a toujours besoin du secours de ses bras, le paysan ressent naturellement pour elle un peu de l'émoi puissant qu'éveillent en lui ses fils, les enfants de sa chair...

Ces réflexions m'ont poussé à écrire ces pages. Homme du sol aussi, le retrouvant plein de désolation au retour de la guerre, j'ai essayé d'aider le paysan à reprendre l'outil, à entrer dans la broussaille. Je l'ai fait sans prétention aucune à la science. J'ai dit simplement ce qu'il me semblait bon de tenter dans le présent pour assurer l'avenir. L'orientation de la culture, que j'ai indiquée pour mon pays, le sens dans lequel elle doit à mon avis se développer en adaptation constante avec la nature et le climat, garde sa raison d'être dans chaque

contrée. Chacun n'a qu'à appliquer l'idée à son terroir, en la modifiant suivant l'ambiance. Il en va de même pour la sélection des espèces tant végétales qu'animales. Enfin, partout comme ici le paysan a le droit d'être instruit, guidé, secouru, assisté. Les paysans sont le sel d'un peuple. Je souhaite que ceux parmi lesquels je vis, ceux surtout qui nous ont quittés, fascinés par le mirage urbain, trouvent ici quelque raison de s'attacher davantage à leur enclos ou d'y revenir.

Le Houga d'Armagnac, septembre 1921.

PREMIÈRE PARTIE

LES ESPÈCES ET LES OUTILS



LES RUINES VIVANTES

10 mai 1919.

J'ai retrouvé la terre, c'est-à-dire mes vignes, mes champs, mes prés, mes bois, et les eaux qui roulent, les bêtes qui pâturent, les hommes qui labourent. Et tout ce qui s'étale et tout ce qui vit au delà, le pays, la petite patrie ! Et plus haut, le ciel natal, et là-bas, là-bas, d'espace en espace plus ouvert, élargi jusqu'aux Pyrénées, l'horizon... Je l'avais quittée un soir, au son martelé du tocsin, emportant sous mes paupières baissées son image ensoleillée, quittée sans savoir si je la reverrais jamais. Et puis je l'avais revue, mais comme un voyageur qui passe, s'assied un instant et repart en laissant son verre à demi plein. Maintenant je la possède de nouveau. Je l'ai humée, respirée, bue, bien longtemps avant de l'atteindre. Le vent qui venait d'elle, par-dessus les collines, m'a tout

de suite apporté sa senteur et, dominant la contrée, érigeant sur sa côte sa tour de briques rouges ceinte d'un bandeau blanc fleurré, mon clocher, où le soleil couchant jouait en flammes apaisées, m'a fait un geste d'appel comme un drapeau. Et nous sommes réunis. Et j'ai rompu son pain, savouré son vin, empli mes poumons de son air et refait d'elle et par elle ma chair, mon cœur et mon souffle. Et, comme je l'embrasse vivant, à présent elle m'enveloppera mort...

Il faut l'aimer ainsi pour l'aimer comme elle est devenue. Elle a perdu son printemps, la fleur de sa vie par l'abandon, la fleur de son sang par l'hécatombe. Avant, elle éclatait de suc. Travaillée, fumée, ensemencée, elle offrait ses flancs gras au soleil et l'astre, loin de l'altérer, tirait d'elle des rosées et des fraîcheurs où les germes s'élevaient. D'abord les herbes, les brins sans nombre des prairies, comme la tige foliacée des fourrages verts qui ont déjà des attitudes de rameaux ; puis, tandis que les arbres mettaient presque d'un coup leurs frondaisons pâles encore, les blés et les avoines onduleux ; et les maïs opulents ensuite, dressés comme des hampes, les pieds enroulés de fils de haricots, et couvrant de leurs larges feuilles rigides les navets au col

jaune semés dans leur sillon ; et enfin, à côté des pêches qui se parfumaient en macérant à la flamme, les raisins pesants, aux tons de cuivre, tout dilatés sous le pampre dentelé. Et les chants du terroir, de la matière même, montaient dans les jours lumineux : bruit clair des piquets frappés dans les vignes dont on repassait les tuteurs, son profond des tonneaux sous le marteau repoussant les cercles, éclat limpide de l'enclume où l'on battait l'outil. Je ne parle pas de l'amour harmonieux des nids, ou du tendre rire humain.

Tout cela un jour s'est tu. Tout s'est rapetissé, rétréci, rétracté ; par endroits, tout est devenu avare comme au temps des défrichements. Depuis, où le manque de bras s'est prolongé, où la machine achetée à prix d'argent, où un personnel de fortune n'a pas remplacé la main-d'œuvre autochtone, la terre s'est amoindrie. Avec sa lenteur tenace, quasi irrésistible, elle s'est acheminée vers l'état de nature. On rencontre des prés, soit restés sans être fauchés, soit pâturés trop longtemps par pénurie de fourrage sec, que la thuyie et la ronce, la mousse rampante couvrent de plaques lépreuses judicieusement espacées, dirait-on, et qu'une herbe courte

cherche vainement à limiter. D'autres où des lacs boueux stagnent piqués de joncs ; d'autres encore que le bois jointif envahit, où il pousse des rejets alignés, pareils à des séries de jalons. On voit des champs,ensemencés seulement sur le tiers de leur surface, qui retournent ailleurs, comme dans la lande voisine, au rude pacage primitif où le bétail arrache mal sa vie. Quelques-uns même, abandonnés, plus mêlés d'argile et de cailloux, érosés par les pluies de l'hiver, brûlés par les feux de l'été, s'étalent comme un désert. Pour la vigne, la plante sacrée, première-née du sol, elle a connu la tribulation. Jalouse des soins qu'on lui doit, habituée à la taille savante, aux façons répétées, aux composts régénérateurs, si la vigne du riche, du propriétaire aisé, travaillée et traitée à temps quel que soit le coût, a gardé sa sève et, cette année, ruisselle de vin, la vigne du pauvre, de l'artisan, voire du métayer, parcimonieusement sulfatée et soufrée, gardant autour de ses pieds, comme une cangue étouffante, la terre qui l'a buttée, n'a plus germé que des raisins débiles, plats de goût, parmi les pampres défaillants. Les vieux ceps surtout, les témoins des jours anxieux du phylloxéra, sortes d'ancêtres héroïques qui avaient fait

tête au fléau et survécu, alimentés aux couches humides du sous-sol où l'insecte ne descend pas, et qui distillent le suc même de la terre mère... Les bois, à leur tour, ont souffert. Ils ont pâti de l'homme et du temps. L'homme les a appelés à l'aide. Il les a abattus, mis en billons, en poteaux, en rondins, en traverses, jetés sur le sol menacé pour y faire courir les rails, dressés sous la terre pour la soutenir, arc-boutés ici pour l'épauler, entassés là pour la créneler. Comme si ces fils immobiles de la patrie devaient tout de même se porter en avant ! Et le temps, des tourmentes inouïes pareilles à celle déchaînée par le Dévastateur, en a ravagé des pans entiers. Des arbres séculaires sont tombés dans un instant. Rompus par le milieu puis renversés, ou rués à bas d'un bloc, sous le treillis des grandes osmondes découpées en éventail ou sous le manteau du lierre noir, ils laissent sortir leurs racines tordues, polies comme des bras nus...

Les routes ont subi le délabrement commun. Voies ferrées qui perdent peu à peu leur courbe et s'aplatissent, en attendant l'ornière ; chemins de communication glissant vers leurs bas-côtés ; chemins vicinaux dont le sol engloutit les cailloux ; traverses d'ex-

ploration entre les propriétés, où les fondrières abondent, où les broussailles accumulées sifflent, rabattues et puis lâchées par les roues qui les suivent : partout une sorte d'enlèvement s'est produit. Le layon même dans le taillis, le layon des fiancés, qui s'épanouissait au souffle de leur bouche éprise, oublieux de leur pas ailé, est enseveli sous la ronce... Je connaissais un chemin qui, après avoir franchi un ponceau sous lequel des nénuphars flottaient au fil lent d'un ruisseau, menait à une maison en construction. Je m'y rendais parfois avant la guerre, intéressé par la pose des briques, réjoui d'y arriver à travers une futaie d'acacias embaumés. On apercevait de loin les angles vifs rutiler au soleil, les manœuvres monter et descendre l'échelle, les compagnons arpenter l'échafaudage. Les briques tintaient sous le marteau, et le maître maçon de temps en temps sifflait un refrain pour égayer le travail. Un foyer d'homme se bâtissait là dans la lumière et l'espérance... J'y suis revenu l'autre jour. Il pleuvait. J'ai trouvé le chemin impraticable, le ponceau effondré. Le ruisseau, détourné de son lit, où les fleurs étaient mortes, m'a forcé de couper à travers champs. La maison, dont les murs inter-

rompus se couvraient de mousses, baignait dans des flaques, et les débris de l'échafaudage achevaient de pourrir autour. Aucun être vivant ne passait. Un seul bruit s'élevait. Celui d'un filet d'eau tombant d'un mur couvert de tuiles disposées en conduit, et dont le volume augmentait sous l'averse. Chose curieuse, cette eau, depuis des années, en tombant, n'avait rien animé sur son parcours. Rien ne naissait d'elle, pas plus que de ces flots corrosifs qui dégorgent du rocher à marée basse, en retournant à l'abîme...



Quelques chiffres donneront une idée de l'appauvrissement du sol. J'écarte les exceptions. Il en est en toutes choses. Elles sont dues à des moyens d'argent, à des facilités de main-d'œuvre interdits à la plupart. La production du temps de paix et du temps de guerre fournit la comparaison. Voici des rendements moyens. Le blé chez nous donnait à l'hectare de 18 à 20 hectolitres, le maïs à peu près autant, l'avoine de 25 à 30. Pour le foin il atteignait souvent 80 quintaux. Le tout constitué en denrées de choix, sinon

de qualité supérieure. Les éleveurs prétendent que nos fourrages ont une action marquée sur l'ossature des chevaux de sang. Les courtiers en céréales de Paris vantent nos maïs. Chaque année depuis la guerre le rendement a fléchi. Nous vivons juste sur nos terres en 1918-1919. Le blé réduit à 7 et 8 hectolitres, le maïs à moins, nourrissent la famille aux taux du rationnement, la famille et les volailles nécessaires à la table et à la ponte, sans laisser de surplus pour la vente. Ceux qui veulent profiter de la hausse illimitée des prix se restreignent à l'indispensable. Et il faut demander aux éleveurs ce que leur champ d'avoine et ses quelques centaines de kilos, ce que leur pré dont ils ont tiré deux ou trois chars de foin sans suc, leur ont ménagé de soucis. Ils paient encore le foin, en ce moment où l'herbe abonde, 20 francs le quintal, et 12 francs la paille. C'est loin des 3 fr. 50 et des 30 sous d'autrefois. Les chevaux broutent sur les routes. Beaucoup n'ont plus entendu sonner le crible... Puisque j'en suis aux prix, j'en note quelques-uns. Nous sommes dans une province reculée, renommée jadis pour sa vie facile ; je m'entends : bon marché. L'éternelle loi de l'offre et de la demande règne. Le blé vaut 75 francs les

100 kilos, le maïs 55, l'avoine 65 : le triple des anciens prix. La viande, soit de boucherie, soit de basse-cour, fait mieux. Une paire de bœufs se vend 6000 francs, un veau poids vif 500, un porcelet 300, un agneau 50. L'agneau pascal rôti, sur son lit de cresson, de tradition chez nous, me semble cette fois compromis. Il sera difficile de se rabattre sur la plume. Un dindon atteint 50 francs, un poulet 15 francs. Le quintuple. Les crêpes du mardi gras, dans mon chef-lieu de département, ont absorbé des œufs à 12 francs la douzaine. Tout cela est coquet. On n'est point encore au bout de ses débours. Il faut cuire ces mets disputés. Dans le manque absolu de charbon, après les coupes destructives et les ravages du vent, le bois a monté de 20 à 80 francs la toise. Si votre parquet cède, si votre toit crève, on vous demande 12 francs du mètre carré de planches de pin, 150 du mètre cube de chêne pour charpente. Ce dernier en valait 45. Un dernier trait. Le vin payé de 80 à 90 francs les 300 litres a été enlevé à 280 et 290. Ceci intéresse la race. Il a été dit au congrès antialcoolique : « Mettez le vin naturel et sain sur le chemin des populations dévorées par l'alcool. » Nous ne connaissons pas ici d'ivrognes.

Un fait étrange souligne le recul de la terre vers l'espace inculte et les pays dépeuplés. Averties par un instinct latent, venu sans doute du fond des premiers halliers, après le retrait des grandes eaux, sentant qu'il ne restait que des vieillards, des femmes et des enfants inhabiles à les traquer, que les pièges pendaient rouillés au coin de l'âtre, que la poudre tuait ailleurs et non plus l'animal, les bêtes dévorantes ont repris possession de l'air et du sol. D'année en année, l'homme, ses armes, ses lois, sa domination, ayant peu à peu fléchi, les bêtes se sont enhardies à mesure. Les champs livrés aux herbes hautes, les horizons vides les ont attirées. On a revu dans les bois, aux creux des vallées, en bordure des prairies, des traces de cheminements inconnus au pas humain, et qui, de tous les points, convergeaient vers les lieux habités, propices au rapt. Puis s'entendirent des glapissements, des grognements insolites. Commencés au crépuscule ils ne se taisaient qu'à regret au jour. Ils perçaient l'ombre de bruits sauvages que le vent emportait en les multipliant. Les chiens, obsédés par ces rumeurs, soupçonnant une errance perpétuelle, ne sortaient plus. Enfin les bêtes se montrèrent isolément. L'épervier vint se per-

cher sur une cime, en vue des poulaillers ; le renard, les yeux mi-clos, se tapit sur le passage des dindons allant à la glandée. On vit trotter, noir de boue, le sanglier du bois voisin. Et tous, s'ils s'écartaient encore devant l'homme, ne se retiraient que lentement. Partout des yeux luisaient, la nuit... Les pertes en volailles, en pommes de terre et en maïs commencèrent. Inutilement, quelque vieil homme hors de lui, quelque permissionnaire décrocha son fusil pour dissiper l'encerclement. Éventés dès la sortie, ils ne trouvaient pas à brûler une cartouche. Et les bêtes osèrent opérer en bande. Les renards chassaient le jour, comme des meutes, et, la nuit, ils assiégeaient de si près les clôtures que leur odeur épouvantait les poules sur leur perchoir. Après les bois dont ils écorçaient les jeunes arbres, les prés qu'ils labouraient à grands coups de boutoir, les champs dont ils défonçaient et vidaient les sillons, les sangliers se mirent à fouir les jardins. Ils laissaient les carreaux comme écrasés sous leur piétinement ; dans les allées où, repus, ils s'étaient vautrés, la terre grasse gardait l'empreinte de leur poil rude. Quant aux éperviers, vainement pourchassés par les cris et les pierres, ils fondaient sur les couvées jusqu'au ras

des maisons et sous les pieds des femmes. On m'a dit que les loups avaient reparu en Bigorre. Dans les ténèbres, l'hiver, quand les rafales de pluie cessaient, on les entendait flairer le seuil des portes...

II

A TRAVERS LES RONCES

20 juillet.

Les philosophes disent que nous prenons pour cause une succession d'effets. Je ne sais. Mais s'ils veulent indiquer par là que tout vient de loin, je les saisis. Je ne crois donc pas que l'appauvrissement du sol soit seulement le fait du bouleversement dont nous sortons. La terre, au moment où elle allait être privée de bras et de ressources, était, pour ainsi parler, réceptive de misère. Elle végétait, la guerre a précipité le mal. Il y avait là un manque de travail, de méthode et de science ; il y avait deux raisons profondes : l'exode vers les villes, la stérilité voulue chez l'homme. Défaillances, ignorances que je relève dans ma contrée, mais qui lui sont certainement communes avec beaucoup d'autres régions.

Que vous visitiez vos biens, vous éton-

nant de la maigre apparence d'une pièce de blé, de la mauvaise fructification d'une vigne, ou qu'arrêté devant un champ de maïs avare d'épis vous en demandiez le pourquoi, vos gens ne restaient jamais à court : « la pluie a mangé la fleur », la fleur précieuse du brin d'herbe nourricier ; « la brume », comme un agent mystérieux, « a empoisonné la vigne » ; et la sécheresse, la chaleur, je ne sais quoi d'embrasé, « consumé le maïs dans son lait ». L'élément, le fléau a certes une importance en agriculture, mais non à ce point. La vérité est autre. Nous sommes nés d'un croisement de Gallo-Romains et d'Arabes. Nous gardons, nos femmes surtout, de leur pied cambré à leurs mains étroites, l'empreinte du désert.

L'afflux arabe domine. Avec lui, l'aversion pour le labeur régulier et continu. Nous travaillons par saillies, on croirait par inspiration. De plus, nous sommes sans grands besoins, nous vivons de peu. Non tout à fait de la poignée de dattes du nomade, mais d'un œuf et d'un fruit avec une tranche de pain, arrosés d'un vin léger. Enfin nous aimons le plaisir. L'homme veut sortir, hanter foires et marchés, chasser la palombe ou le sanglier, aller battre des mains aux audaces des

écarteurs. Un désir prime chez la femme : chatoyer dans la langueur des jours ardents. On ne compte pas le temps considérable perdu par là... Il faut dire pourtant, qu'une fois, nous nous sommes attelés à la tâche sans répit, avec joie, ferveur et amour : durant la guerre, les hommes au front, les femmes aux champs. Celles-ci, tandis qu'époux, pères et fils se battaient et mouraient, ont labouré, semé, récolté.

Les étrangers ont toujours été surpris du peu de rendement de l'homme chez nous. Nos vieillards se souviennent du temps où la claire-voie, tirée sur la dernière façon de la vigne en juin, ne s'ouvrait plus qu'en octobre pour la vendange. Si les sulfatages ont forcé à la rouvrir souvent, le paysan s'est rattrapé par ailleurs. Écimage et épamprage ont vécu. Le va-et-vient pittoresque des brouettes qui se croisaient en roulant le long des ceps pour y jeter le compost fortifiant, est pour longtemps interrompu. On ne fait plus de compost. Les labours sont tombés de cinq à trois, à moins même. Les fins sillons, serrés et droits, orgueil du bouvier, qui bombaient en son milieu la bande travaillée, sont devenus objets de curiosité. On ne rencontre pas de ces champs soigneusement hersés, où l'outil pul-

vérise les mottes, disperse en cendre féconde les terres d'engraisement apportées : fonds onctueux de fossés retaillés, veines de marne chaude, couches de sable épais pioché à la carrière proche. Je connais des maîtres qui ont essayé vainement d'assurer cet apport en le payant.

Le manque de méthode et de science, la routine aggravent ce laisser-aller. La plupart des biens sont cultivés comme il y a cent ans. Un invariable rythme ancestral règle tout : semailles et moissons, façons et fenaisons. Un labour entrepris, une semence jetée en dehors de l'époque ordinaire, constitue une hérésie. Les phases de la lune, la croissance du soleil, l'arrivée d'un saint dans le calendrier acquièrent un poids décisif. Le sulfatage même, dont l'opportunité fait l'efficacité, est soumis à l'empirisme ou à l'habitude. J'ai vu sulfater le même jour, toutes les semaines, durant des mois. Le roulement des assolements reste immuable. A peine ces derniers temps, y a-t-on introduit des alternances de fourrage vert. La succession des plantes sur le même terrain ne souffre pas de changement.

Si une substitution est essayée, un hochement de tête dit le peu d'estime qu'on lui

accorde. La préparation et l'emploi du fumier donne dans un fait la mesure de la routine. Composé d'une thuille maigre, de pouvoir absorbant presque nul, il est refoulé, aussitôt piétiné, de l'étable sur l'aire. Là, il gît des semaines, dispersé au vent, à la pluie, au soleil. Les poules le picorent, le grattent, l'effritent. Tout passant, tout animal l'écrase et l'exprime. Enfin, il est transporté dans la pièce. On l'y verse par tas, en lignes parallèles, et tout entier avant de l'enfourir, jusqu'au dernier char. Et toujours au moment des semailles. S'il fait beau, il n'y a que démaillage, épandage et labourage se poursuivent, non sans pauses au reste. Si le temps tourne, on s'interrompt, et le fumier subit de nouveau l'épreuve de l'attente. L'intempérie achève de le laver, de le vider de ses principes nutritifs. On voit les tas diminuer, s'accroupir pour ainsi dire de plus en plus, et blanchir comme des bornes. Je laisse à penser l'incorporation que le sol en peut faire... Cette thuille bourbeuse évoque les landes dont elle sort. Celles-ci sont les plaies de nos biens. Chaque métairie en possède plusieurs hectares : sous prétexte que l'on manque de paille pour les litières, de pâture pour le bétail à l'époque où l'herbe croît dans les

prés. J'ai dit ce qu'elles fournissaient comme fumier, comme pacage cela vaut au plus pour des chèvres. Ces landes, l'été, ont l'air de brûler en crépitant sous la vibration de l'air ; l'hiver, rasées, sous les brumes et les averses, elles semblent ruisseler comme des plages nues, solitaires et muettes..

Je multiplierais les exemples d'insouciance. Nous connaissons mal ou superficiellement nos terres. De là, des essais onéreux. A l'époque où la vigne était devenue vraiment l'arbre d'or, tout le monde a planté partout, et tout le monde a subi des échecs, n'importe quel terrain ne convenant pas au cep. La plupart ne savent point mélanger ou doser les engrais qu'ils emploient, ignorent les réactions chimiques qui en découlent. On achète par imitation, on emploie par déduction. Cet à peu près se retrouve dans la négligence apportée à la sélection. De la plante à la bête, peu ou point de tri ou de choix. A l'exception de la race chevaline, où nous obtenons des individus d'une construction aussi liée qu'assise, d'un tissu élastique et résistant, d'un sang affiné, chez qui l'afflux nerveux se traduit en frissons presque humains, nous tâtonnons dans la production des autres espèces. Nous n'en sommes

pas encore à ces procréateurs dont l'équilibre des plans, l'aplomb et la soudure, l'adaptation parfaite à la fonction sont telles que la beauté apparaît dans la forme achevée. A peine, de loin en loin, aperçoit-on au bord d'un pâturage, tête haute au temps froid et la fumée au muflé ; couché et ruminant aux jours chauds, et agitant son front armé pour écarter les mouches, quelque taureau puissant aux nobles lignes.

Le paysan n'aime pas l'outil-mécanique soit à traction, soit automobile. Une invincible timidité, une méfiance instinctive est au fond de lui. Toute expérience, de prime abord, l'inquiète et le déroute. L'organisme à la fois inerte et vivant des machines garde toujours pour lui quelque chose de mystérieux, il en combine difficilement, dans sa tête les engrenages et le jeu. Soupçonneux à l'excès, il craint en outre de se tromper à son dam, de servir d'exemple malheureux, de faire rire, et, passant sa vie à supputer, il appréhende de paraître niais et obtus. Il hésite à sortir son argent. Il l'arrache avec peine du bas de laine. Le prix de ces instruments l'effraie. Ils n'offrent à son esprit nulle proportion appréciable entre ce qu'ils coûtent et ce qu'ils rendent. D'un côté on verse

· tout de suite tant, lorsque l'on ignore ce que l'on apportera sur l'autre plateau de la balance, et quand. L'écart est comme un trou. Et puis, saurait-il s'en servir? Il en est dont les mains s'embarrassent au seul toucher d'un levier. Ils vont chercher le forgeron pour le moindre accident : une vis à remplacer. Alors, convié à une expérience, le paysan s'approche à grandes enjambées obliques, écoute, regarde, sourit. Puis s'en va. En chemin, il rumine bien ses impressions, consulte peut-être un voisin, mais calcule toujours. Et si le désir du gain ne l'emporte pas, ou l'espoir d'alléger son labeur, il ne se décide point, il retourne à son coutre primitif, à la faux que forgeait son père. Il rattelle ses bœufs en sifflant... D'aucuns ont une hostilité marquée pour la machine. Ils la considèrent comme une rivale. Elle fait plus vite et mieux. Elle apprend à se passer d'eux. « Elle leur tire le pain de la bouche. » Les premières faucheuses faillirent fomenter une grève chez nous. Les ouvriers d'abord s'en gaussèrent. Ils les jugèrent trop précises pour n'être pas fragiles. Leur bruit saccadé devait épouvanter les attelages. Leurs scies rigides seraient incapables d'épouser le relief du pré. Après quelques jours, ils refusèrent de raccorder

les coupes derrière elles, puis de travailler à côté. J'ai assisté, enfant, à ces débats. Je vois encore mon père, à cheval, se détachant sur un vieux châtaignier tout tassé, parler avec ses gens. Attentifs, silencieux, mais fermés, ils l'écoutaient, et, leurs faux posées sur leurs épaules, comme pour s'en aller, ils l'entouraient d'un cercle flamboyant de lames dressées. Je lisais alors *les Faucheurs de la mort*. Toute la Pologne, debout sous ses faux brandies, m'apparaissait.



Indolence, paresse, routine ou entêtement, ce sont là des défauts, suites peut-être de qualités? Si nos paysans étaient moins sobres, moins souples à la vie, ou moins patients, ils se montreraient plus avides, plus asservis à leurs appétits. Et qui peut dire que leur attachement aux us anciens n'est pas un culte obscur rendu à leurs pères? Ce qu'il ne faut point absoudre, ni ici ni ailleurs, c'est l'exode vers les villes, c'est la stérilité voulue, le malthusianisme criminel...

La ville fascine le paysan. Il s'y rend pour ses affaires, y pénètre avec un étonnement toujours nouveau, s'ébahit du mouvement et

des lumières, se mêle à la foule, consomme des mets qu'ils estime fins et repart. Longtemps il en rêve. Et sa tâche lui semble plus lourde, sa maison plus nue, son sort plus austère. Vienne un commis pommadé, une fille bien gagée, un couple de gens de maison en vacances, et le souvenir se fait hantise. On rit, du reste, de son béret et de ses sabots. On raille ses soucis, ses fidélités, ses respects. On lui dit la joie du cabaret et du bouge, on lui vante la licence des jours, la liberté des nuits. La voix de la foule reconnue le sollicite à travers ces propos : bruit de l'intérêt, rumeurs de l'appétit, tumulte du plaisir. Tout cela fermente en lui. Car, rien de noble dans l'envie qui le tourmente, dans le destin qu'il se promet. S'instruire ou s'élever? Plaisanterie. Pas même s'enrichir. Mais dépouiller ses hardes de travail, secouer le joug porté comme ses bœufs, se divertir, jouir. Il est mûr pour l'exode. Il court servir dans une antichambre ou dans un estaminet, le long d'un comptoir, sinon balayer les rues. Si on le rencontre, il ne vous salue plus. Il porte chapeau, il est citadin, il dit, en parlant de ses parents : « ces paysans... » Ceux-ci, cependant, peinent jusqu'à l'épuisement, le bien dépérit entre leurs mains ridées, tout glisse

avec eux dans la fosse. L'autre revient. Il jette un peu de terre sur ces débris, essuie une larme et s'en va. Il est perdu pour le pays..., du moins durant sa force vive...

*
* *

Ce fils est unique. Les parents n'ont pas voulu disperser sur plusieurs têtes le peu qu'ils possèdent, morceler le champ, couper la vigne ou partager le bétail. Avec un seul enfant, fille ou garçon, tout demeure, fait bloc et assise. On peut espérer y bâtir. Et puis l'enfant coûte cher, donne des soucis et des angoisses, use la pensée après le corps. Cette ve qui croît ronge la vôtre. C'est la loi. Ils gagnent leur pain à la sueur de leur front, ils portent le poids de la terre et de l'homme, ils se sentent assez de charges presque avec eux-mêmes. Et, s'ils ont besoin, parce que leur cœur bat pourtant, de trouver le soir, en entrant, quelque rayon sur le seuil : un jeune front, un sourire y suffit. Ce rejeton, ils l'acquiescent, le choisent et le gâtent comme peu de gens de riches le sont. On voit le père, le dimanche, en blouse et en sabots, mener par la main un petit garçon fait comme un page. Enfin, ils sont pusillanimes pour

leur enfant. Ils ont peur qu'il passe après eux par la même épreuve de vie. Ils se souviennent de la servitude de leur enfance. Dès l'âge de dix ou douze ans ils ont été placés chez les métayers voisins, pour le soin des porcs, pour la garde des bestiaux, subissant le vent, la pluie, le froid. Faire naître plusieurs enfants, c'est les vouer tous à ces débuts. Il n'en ont qu'un. Il vivra son maître et, peut-être, riche...

Hélas ! reste la mort... Celle-ci n'a qu'à frapper une tête pour abattre une race.. J'ai rencontré hier un petit propriétaire de mes voisins, perdu de vue depuis la guerre. Je l'avais connu la joie de ses alentours Replet, le torse bombé, le visage rasé, saigné et épanoui, il riait derrière toutes les saies. Au soleil couchant, quand le ciel était pur, il rentrait assis sur son char et châtait, d'une voix légèrement nasale, de vieux airs de chez nous, sautillants comme les p's. Au reste, cossu, heureux en affaires, avéré. Son fils le suivait partout. Un gros garçon placide. Le père l'adorait. Il portait toujours un aiguillon entaillé de coches où il avait coutume de le mesurer quand il était barbin... Cet homme, quitté vert encore, je le retrouvais voûté. Debout au coin de sa vigne, au-dessus d'un

court vallon herbeux, limite de sa terre, il songeait, immobile. Son rire était tombé, ses chansons l'avaient fui. Ce qui l'enchantait jusqu'alors, la lumière et l'éclat des choses, l'éclosion des bourgeons, le jaillissement de l'herbe, le frisson du blé, laissait ses yeux indifférents, ses yeux noyés de larmes. Je lui tendis la main, j'avais compris. Il était seul. Ce fils unique tant aimé gisait là-bas, on ne savait où, tué à l'ennemi, enseveli par un obus. Devant ses biens rassemblés, conservés, aménagés pour l'absent, pour l'éternel absent, le père pleurait. Dans un sens plus cruel il pouvait dire aussi :

Un seul être me manque et tout est dépeuplé...

III

ORIENTATION

3 septembre.

Mot suggestif ! S'orienter, c'est-à-dire reconnaître le point où le soleil jaillit, où la lumière dégage l'horizon, où les choses se manifestent. Le tout est de découvrir pour se déterminer, pour aiguiller et appliquer ses efforts. Choix ardu pour le paysan, car rien n'est l'œuvre de ses mains seules, car il est lié à une collaboratrice capricieuse et redoutable : la nature. Celle-ci souffre mal qu'on l'évince, la méprise ou la presse ; elle est ombrageuse au point de paraître jalouse, et, moins aux champs qu'ailleurs, on connaît les longues prospérités. Il en découle qu'un sens naturel dans l'agriculture d'un pays existe, qu'il faut le suivre, tout en se réservant de l'élargir. On doit, en un mot, améliorer, adapter par analogie, rarement innover. D'autres disent : « Ma terre est apte à tout. » Les

gens avertis sourient. Ni homme ni chose qui ait ici-bas le don d'universalité. On se trompe. On compte sans l'ambiance. Si Taine a commis une erreur de génie en avançant que l'homme, sur qui l'Esprit souffle souverainement, est le fruit d'un milieu où il puise comme par des racines, sa théorie demeure entière appliquée à tout ce qui vit aux côtés de l'être humain. Et rien n'est, comme un terroir, un composé d'essences locales, soumises elles-mêmes au climat. Et, pour les former, tout ce qui concourt à une raison, une action spéciale. Émouvante conception où les causes et les effets s'épousent dans le mystère...

Ce coin de France est traversé à l'automne et au printemps de vents continus soufflant de l'Océan vers l'Espagne. Les oiseaux migrants le savent. En octobre, en gagnant l'Afrique, ils en suivent les courants. Ils passent, comme des nuées plus épaisses. Ces vents sont chargés de pluie. S'ils nous laissent jouir à l'ordinaire d'hivers lumineux où les sèves sommeillent à peine, ils ruissellent en averses pressées à ces époques, parfois jusqu'à la mi-juin. Puis le soleil reprend l'empire. Et les souffles qui se lèvent alors ne semblent plus nés que pour le rafraîchir.

De là un régime humide et un régime sec dans l'année agricole : celle où les choses confiées à la terre germent, mûrissent, se détachent. De là une ambiance génératrice certainement d'une culture régionale.



J'ai relevé dans de vieux rapports d'intendants, à la bibliothèque de mon chef-lieu ; dans mes papiers de famille, le rendement de nos biens sur de larges espaces de temps. Je l'ai rapproché de celui que nous obtenons en moyenne. L'importance et la constance en sont à peu près égales. Et de cette comparaison un fait ressort : le peu de production du blé et de l'avoine chez nous, autrefois comme aujourd'hui. Ils ont suffi à la vie des gens et des bêtes, ils y suffisent, à moins de fléaux, grêle ou inondation, mais ils ne paraissent pas avoir jamais dépassé ce rendement et permis une exportation étendue et régulière. Je veux bien, je l'ai indiqué, que ce résultat tienne pour une part à notre culture arriérée, non toutefois pour une part déterminante. Les plus habiles seraient en peine de signer un marché de plusieurs années, passé pour des quantités équivalentes à celles

de pays voisins. Car le climat intervient. Nous semons trop souvent dans des conditions défavorables. Les pluies nous assaillent, au moment des dernières façons et à celui des semailles. Parfois, à moins de semer dans la boue, elles nous forcent à attendre décembre : extrême époque. Et, si nous respirons l'hiver, où le blé germé se refait sous les tièdes rayonnements, les averses hostiles ne nous épargnent pas au printemps. A l'heure où le blé, poussé par les premiers jours chauds, sollicité par les longs couchants, monte et balance son épi en fleur, elles le flagellent âprement, rabattues par le vent déchaîné. Beaucoup de fleurs périssent. Il faut avoir foi en ce grain, le plus vivace de tous, nourriture de l'homme, pour les écouter tomber sans découragement. Le blé achève cependant son ascension ; il élabore sa farine, il compose son aliment... mais l'intempérie a déjà commencé à le moissonner... Il en est de même pour l'avoine.

Nos pères, après bien des générations, disaient qu'il fallait semer pour vivre, pour s'affranchir des autres pays, tout en renonçant aux grandes cultures en blé et en avoine.

Je le crois avec eux. Si les façons multipliées, les fumures plus complètes, les engrais

meilleurs employés, peuvent relever nos productions, je ne pense point qu'ils compensent l'inclémence du temps. L'écart restera toujours. Et la terre encore nous porte obstacle. Argileuse et retenant l'eau, se détremplant sous la pluie, se fendant et durcissant au soleil, elle n'offre aux racines que des couches difficiles : trop humides à la mauvaise saison, trop rudes et sèches l'été.

*
* *

Restons un peu avec nos pères. Ils notaient souvent : « Bonne année de maïs ; plante utile. » Le maïs, en effet, est à la fois consommé par l'homme et par l'animal. L'homme le mange en épis verts, comme des asperges, comme tout autre légume, en grains jeunes grillés, et pétri, sous forme de pains, de galettes et de gâteaux savoureux. Les animaux le mangent en grains et en farine à la basse-cour et à la porcherie, en grains, en farine et en feuilles à l'étable et à l'écurie. Il est encore un aliment de mélange et de remplacement. Non tout à fait égal à la vérité au produit qu'il remplace, mais d'une qualité certaine. Ainsi, la matière nutritive obtenue par l'écimage représente la

moitié de celle d'un bon foin de même poids. L'industrie moderne offre un dernier débouché au maïs, elle en extrait de l'alcool. Aussi, multiple dans ses usages, susceptible d'être consommé à tout moment, il constitue une culture unique. Aucune terre ici n'est mieux employée qu'en maïs. Je dirai plus sûrement. Il germe, il croît, il mûrit sans risques presque. Importé de Turquie, non seulement chez nous, dans la limpidité ardente et la vibration aérienne de nos étés, sous les longs soleils que des nuits constellées coupent à peine, parmi la rosée crépusculaire, il retrouve l'effluve puissant du pays natal avec l'haleine du désert, et cette eau des soirs d'Orient, mais encore il est travaillé à l'époque où le ciel est devenu stable, où la terre, sous l'atmosphère balayée, sûre du retour d'aurores pareilles, déborde de sèves, abreuve et nourrit du même flot le vaste chêne et l'herbe étroite. Alors, ne connaissant pas l'humidité des terres détrempées, la pesanteur et la sécheresse du sillon crevassé, intact dans sa fleur, gardé dans son épi, infiniment plus que le blé et l'avoine, à l'abri même de l'orage qui effeuille ou courbe seulement sa tige écimée, il gagne les jours brumeux où on l'arrache, où il livre son épi d'or compact

strié de pourpre, que nulle pourriture n'a jamais touché... Dans notre abécédaire agricole, humble recueil raturé par tant de mains désabusées, inscrivons le maïs, fécond et robuste, à la page des semences propices.

Plus encore que le maïs, la vigne doit être considérée comme une plante de fondation. Elle est l'étalon de valeur d'une propriété. Et cela paraît symptomatique. Toute terre privée de vigne trouve difficilement des acheteurs ou des colons. Pendant le phylloxera, tant que les maladies cryptogamiques invincues sévissaient, nos biens avaient baissé de moitié. La vigne est la parure et la richesse d'un domaine. Il n'est pas de vieille famille terrienne qui ne lui doive sa pérennité et son aisance. Elle est par excellence la plante autochtone, aussi vieille chez nous que l'homme, la mieux, la plus profondément, la plus intimement assolée. Elle vit et se provine des siècles. Elle a le temps. Elle s'assimile tout : l'air, l'eau et la glèbe. Elle en vient à faire partie du sol, au même titre que l'arbre, le chêne noir d'Armagnac, sorte d'yeuse avec qui la vigne a des affinités telles que le cœur de l'un est seul digne d'enfermer l'esprit de l'autre : notre eau-de-vie illustre. Ainsi acclimatée, enfoncée dans le terroir,

apparentée aux essences, elle se rit des flots comme de la flamme. Elle peut, l'hiver, rester inondée des mois, recueillie en son écorce ligneuse ; elle peut, dans sa robe verte, l'été, se coucher au soleil consumant, quand les cigales crient, sans perdre un fruit ni une pousse, sans tarir ni pourrir. Elle ne craint, elle aussi, que de voir le ciel tomber : c'est-à-dire geler et grêler. Mais les herbes, les blés, toutes choses des champs de même. Enfin, bien qu'irrégulière, capricieuse comme si elle se sentait gâtée, exigeante et coûteuse, elle est seule susceptible de tout remplacer dans nos pays, et, quand elle vient auprès d'autres produits, d'assurer le bien-être pendant des générations. La foi qu'on lui garde au milieu de tant de vicissitudes, l'attachement qu'on lui voue en sont la preuve. Je ne parle pas de la joie qu'elle verse à nos tables avec ses grappes et ses vins. En grains ou liquide, elle y apporte de l'arome et de la couleur, du miel et du feu, de la verve et du rire. Elle est plus que gasconne, bourguignonne, provençale, angevine, champenoise, alsacienne : elle est française. Un coup de clairon, un coup de vin, et la race est debout !... Je suis un fervent de la vigne. J'estime qu'il faut la reconstituer, largement, en faire.

comme par le passé, l'objet de nos prédilections. La mise en bouteilles de certains plants était autrefois un rite familial...



Voici donc deux produits adaptés au milieu. Il en est pour lesquels ce milieu semble fait. Les pluies abondantes, les soleils hâtifs, les sols humides, qui poussent à l'herbacé, sont particulièrement propices aux fourrages verts : luzerne, sainfoin, trèfle. Celui-ci est le type de la série. L'argile lui convient, pour peu qu'elle soit meuble, aérée, et qu'un coup intempestif de rouleau ne la durcisse pas en l'aplatissant avant qu'il ait germé. Entre la plante et la terre, il existe entente intime et collaboration. La terre nourrit généreusement la racine, la racine assouplit, engraisse, fume la terre, la rend onctueuse et riche ; et toutes deux en s'amalgamant offrent un terrain de choix aux céréales nées sur elles, au point que tout autre amendement est inutile. Sur un trèfle épais, plein, sans éclaircies, enfoui au second regain, on peut obtenir deux avoines de suite. Mais, quoiqu'il soit la base de la culture alterne dans un champ bien soigné, amenant le terrain à un état de pré-

paration achevé, le trèfle vaut surtout comme fourrage. Il rend, vert, 25 000 kilos à l'hectare en moyenne et, sec, 6 000. Les paysans prétendent que le trèfle constitue une seconde avoine. A vrai dire, mêlé vert à du foin, il forme une botte rafraîchissante et nourrissante à souhait dont les chevaux sont friands. Séché et engrangé, il garde ses qualités nutritives. Il a l'avantage de ne pas recéler de poussières nocives pour les poumons, de ne pas fermenter ni fumer. Il est beaucoup de trèfles. Ils ont des noms pompeux ou frais : trèfle de Roussillon, de Normandie, trèfle jaune des sables ou anthyllis, et trèfle des prés, et triolet. Ils sont blancs, violets, ocres, incarnats et rouges. L'incarnat, celui de chez nous, s'appelle d'un autre nom : le farouch. Cela sied à son feuillage sombre et dru, piqué de fleurs aux pétales droits, d'un ton chaud de chair juvénile.

Notre terre est propre encore aux légumineuses. Comme le maïs, elles servent à l'homme et à l'animal. Ce que l'homme trouve succulent, l'espèce fine qui le nourrit le mieux profite aussi le plus à la bête. Pommes de terre, betteraves, raves ou navets, carottes sont à multiplier. Non point à cultiver par surcroît, là où la bande est libre,

seulement pour sa table ou sa porcherie, mais en larges pièces fournissant aux cuves et aux râteliers. L'écurie et l'étable devraient en consommer journellement l'hiver. Elles remplissent les tissus, persillent les chairs, lustrent le poil, mettent en viande et en lait. Je n'ai pas à rappeler que c'est grâce aux légumineuses que l'on arrive, en certains pays d'élevage, à traiter par la stabulation les bœufs de boucherie. Elle dure des mois. On obtient des bêtes incomparables, tant pour l'importance que pour la qualité, dont les filets compacts fondent sous la dent. Quelques légumineuses donnent, en outre, une récolte de feuillage. Durant les mois sombres, quand la terre inerte sonne sous le pied, bêtes et gens en consomment avec plaisir. En carême, les « broutes » de navet, amères et fraîches, achèvent d'épurer un sang allégé par le jeûne.

Un autre légume, un autre fruit, on ne sait ce qu'il est, car il se mange cru et cuit, en sauce, en confiture, en gelée, pousse contre un tuteur comme un brugnon, et se cultive comme une pomme de terre, est rond et charnu, et, l'été, à travers un feuillage vermieuilé d'une luxuriance inouïe, éclate et rutilé, pareil à un rubis géant, la tomate, ou

mieux, d'un mot de Paradis, la pomme d'amour, croît et mûrit ici aussi bien qu'en Espagne. Elle en est venue, elle a passé les Pyrénées. Un jour, sans doute, sur une mule, au bruit des grelots, mêlée à des piments doux, assaisonnée avec une garniture d'œufs durs en quartiers. Et ce fut un régal. Et depuis, la tomate n'a cessé d'envahir nos jardins. Je voudrais la voir empiéter sur les champs. En Agenais, elle a conquis droit de campagne. Ses plants s'alignent dans la plaine, adossés aux coteaux, comme des taillis étoilés de pourpre.

Je regrette de n'avoir pas à parler du lin. On n'en fait plus. Chaque métairie autrefois possédait ses planches de lin, et, partant, ses draps et ses torchons, son linge. Rude d'abord, il devenait souple à l'usage, moelleux au toucher, doux au corps. Au printemps, alors que presque toutes les fleurs naissantes sont jaunes, il frémissait en petites vagues bleues, annonciatrices du premier azur. C'était vers Pâques. Il frissonnait au vent des grandes cloches revenues de Rome qui s'ébranlaient pour la Résurrection. Plus tard, séché, lavé, il passait aux mains des vieilles femmes. Elles filaient à la fin du jour, assises devant leur porte, en parcou-

rant de leurs yeux fanés l'horizon de toute leur vie, en chantonnant des airs anciens, mélancoliques et profonds comme le soir tombant. Le soleil, en s'en allant, ami de leur déclin, baignait de flammes apaisées leur dernier travail, et la quenouille rayonnait entre leurs doigts lents...

IV

LES ESPÈCES

15 octobre.

Les plantes croissent et mûrissent, occupent la terre, mais ne l'animent pas. Retenues par leurs racines, jusqu'à leurs frissons se ressentent de cet empêchement. Les bêtes seules peuplent, donnent le mouvement et la vie au sol. Elles marchent, courent, volent, elles ont une étincelle aux yeux, elles connaissent le sentiment et la souffrance. Elles sont l'âme rudimentaire de la terre. Elles s'adaptent au milieu, ou plutôt façonnées par l'homme au mieux de ses besoins et de ses intérêts, elles le servent ou l'alimentent sous toutes les latitudes, en se pliant avec lui aux nécessités de la nature. Chaque bête a une histoire, une raison d'être et une manière à soi d'évoluer. Soigner l'animal, le sélectionner, l'amener à un type donné, rien n'est plus attachant dans l'exploitation rurale.

A tout seigneur, tout honneur. Le cheval, la bête frémissante et généreuse, est, chez nous, de filiation arabe. Les premiers reproducteurs, les étalons qui avaient battu de leurs sabots l'Espagne et la Gaule, étaient nés en Afrique, à l'ombre de la tente, parmi la brûlante arène. Fixés ici avec leurs cavaliers, au lendemain de Poitiers, ils avaient apporté leur fougue, leur endurance et leur beauté... Longtemps ils restèrent purs. En ce pays reculé, dont les chemins devenaient impraticables une partie de l'année, ils ne s'alliaient qu'entre individus égaux, comme au désert immense. Puis vinrent la Renaissance et le Grand Siècle et, comme nous étions sur la route des Espagnes, le palefroi de tous les pays envahit nos écuries à côté du genet de la Castille. Il y eut mélange avec les Fils du vent, comme chantent les Arabes. Les produits prirent des noms locaux. Ce furent le Navarrin de la Bigorre, le double bidet de la Guyenne, le Cadédis de la Gascogne... d'Artagnan aborda Paris sur un Cadédis... Qui dans la structure, qui dans la ligne, qui dans la masse, garda bien quelque empreinte du coureur africain, mais le type du grand nomade se perdit ou presque. Nos pères montaient encore ces bâtards. Cependant, la

cavalerie moderne apparut. On eut besoin de sujets ardents, vites, résistants, aimant l'obstacle, tout en restant maniables. Il se trouva que nos fourrages, notre climat et notre ciel, je ne sais quoi qui souffle ici des monts ou de la mer, étaient propices à l'élevage du cheval de guerre léger. On importa des reproducteurs de Syrie, d'Angleterre surtout. On leur donna des juments du pays, les plus harmonieuses ou les plus assises, et tout ce peuple piaffant fut orienté vers le modèle cherché. Et les étalons nobles hennirent de nouveau dans l'air gascon. Et le demi-sang fut créé.

Avec plus ou moins d'espèce il a été regardé, jusqu'à présent, comme sans rival. Mais, hâtivement informé peut-être, il porte, dit-on, des bavures et des malfaçons. Les haras estiment aujourd'hui que nous avons trop poussé au sang anglais, fait trop fin en faisant trop rapide, perdu de l'os et du muscle, de l'équilibre et de l'aplomb, de l'assiette, de la puissance ; qu'il y a lieu d'insister à l'avenir sur le générateur oriental. La chose est curieuse, si, pour retrouver un sûr compagnon de combat, après tant de croisements, à travers les siècles, il faut revenir à l'étalon primitif, aller le délier du tronc du palmier

ou le désentraver parmi les ruines de Ninive. Nous retournons toujours à la source du monde.

Ce générateur aura la tête sèche et expressive, l'encolure libre, de bonne mesure et de poids juste, la garrot tranchant, haut, prolongé, l'épaule épaisse, inclinée et longue, la poitrine profonde, la côte ronde, le rein souple et lié, la hanche oblique, étendue, charnue, la cuisse descendue, le jarret droit, l'avant-bras ample, fort, le canon court et large, et, bien d'aplomb, bien campé, il donnera dans tout son être l'impression de quelque chose d'élastique et de bandé.

Le bœuf ne vient pas de si loin, à ma connaissance du moins. Nos grands-pères et nos pères se servaient du bœuf béarnais ou basque. Celui-ci, couleur de pêche blanche, avec des plis de peau rosés ; celui-là couleur de châtaigne, avec les flancs pourprés. L'un et l'autre haut encornés, grands, montés sur jambes, peu ventrus, partant agiles. On les recherchait à cause du travail des vignes. Plus rapprochées qu'elles ne le sont à présent, à un mètre parfois en tous sens, à taille courte, elles imposaient des attelages assez élevés de côtes pour ne point briser les pousses en passant. Ces bœufs répondaient

au besoin. Ils manquaient au reste d'endurance, de force, se nourrissaient mal sur nos terres, regrettaient les pâturages abondants et les eaux jaillissantes de la montagne. Beaucoup, supportant mal les longues sueurs, devenaient tuberculeux. Survinrent les plants américains, avec eux la taille sur fil de fer, les larges allées, l'espace. On en profita pour changer de bêtes. On acheta dans le Haut-Armagnac des bœufs dits gascons. Ils sont gris, moyens, épais de torse et de flanc, amples d'épaules et de hanches, musclés, près de terre, et respirent la puissance. Ils ont la corne courte, horizontale, et les muqueuses noires. Les autres les avaient blanches. Tels quels, ils se plient à tous les labeurs, et, sains, les poumons libres, avancent partout du même pas, de la même haleine. Parmi les taureaux qui les engendrent, on trouve quelques animaux massifs et longilignes, tout à fait beaux. Sélectionnés encore ils nous donneraient toute satisfaction comme travailleurs. Mais ils sont gros mangeurs et, engraisés et abattus, ne rendent pourtant que peu de viande. Et si, comme on l'envisage, la machine vient remplacer la traction animale, nous aurons avantage à changer de nouveau notre troupeau, à importer des bêtes

qui engraisent mieux et à meilleur compte et permettent une embouche rémunératrice. Le bœuf limousin paraît indiqué. Il profite ici, il porte des chairs fines, très lourdes et succulentes. Son cuir est de choix. Tous les marchés lui sont ouverts.

Le changement en amènerait un autre. La vache gasconne, de peu de lait, ferait place à son tour à la vache bretonne : celle-ci sobre, rustique, abondante, considérée comme nourrice de veaux de boucherie. A ce titre elle n'est encore qu'exceptionnellement employée chez nous. Cette petite bête nous arrive acclimatée. Transportée d'abord dans les pignadas landais, elle s'y fait à l'air et aux herbes, y rumine sous les genêts, s'y promène dans la senteur tonique des résines, et nous est livrée saine, luisante et fraîche, comme une biche au sortir du hallier.

L'Astarac nous fournit nos cochons. Des animaux blancs, couverts de poils soyeux, frisottés par endroits. Dès l'abord, à travers leur peau souple, marbrée, on devine la qualité de sa chair. Elle est lourde et serrée, savoureuse et saine. Saine au point qu'elle passe pour aussi digestive et inoffensive crue que cuite. Cette excellence s'affirme jusque dans les entrailles. Elles sont remarquable-

ment élastiques, et permettent la confection de saucisses et de boudins démesurés, emplis à éclater. Quant aux jambons, ils ont l'apparence et le poids de disques pour géants. Et, de tout cela, il y a des kilos et des kilos : trois cents souvent. Car la bête est très étendue, massive, basse sur jambes, aussi large d'épaules que de hanches, bombée de partout, gonflée de substance, magnifique. Et elle grossit à vue d'œil. Achetée en octobre prête à l'engrais, elle est fine grasse six mois après. Grasse à suffoquer. C'est qu'elle possède un appétit indéfectible, « un appétit heureux », disent les paysans, « elle rend deux fois ce qu'on lui donne ». De plus, on la voit pleine de tranquillité, d'insouciance, de bonhomie, d'aménité. Une perle. Nous ne trouverons jamais mieux. Il faut la garder jalousement. La choisir. Aller l'acheter à Termes, par exemple, à la limite de l'Armagnac et de l'Astarac, où le cochon blanc est soigné, suivi, conservé pur comme le bœuf Apis autrefois à Memphis. Nous avons passé par tant d'espèces ! Nous avons connu un porc noir et blanc, entre autres, tout à fait du pays, qui faisait la désolation des filles de basse-cour. Très grand, très osseux, de poil rude, hargneux et sauvage, il se jurait sans

doute de ne point engraisser. Quand il y consentait, il y mettait dix-huit mois. Avec cela dévorant à vider un grenier. On en riait pour finir. Certes, le sanglier de la ravine proche paraissait plus à point.

Il y a une lacune dans notre exploitation animale. Nous n'élevons plus de moutons, faute de petits pâtres pour les suivre. Quand j'étais bambin, chaque métairie possédait des brebis. Des ouailles aux jambes rousses, guère plus grosses que le chien qui les gardait. Laine rare, mais fine ; chair de peu de volume, mais exquise. A Pâques, à la fenaison, aux moissons et aux vendanges, quand on invitait les voisins pour la grande fête ou pour les travaux pressés, on servait une de ces bêtes entière, à la broche, toute croustillante, toute ruisselante de jus. Notre serpolet les parfumait comme des lièvres. Elles étaient alertes, bondissantes, robustes, et se moquaient de la pluie, du soleil, de la maladie. Et sobres ! Comme elles nous venaient de la Grande-Lande, où elles erraient parmi le sous-bois épineux et les terres marécageuses, tandis que les bergers tricotaient sur leurs échasses en les guidant, elles étaient faites aux privations et en gardaient chez nous l'habitude. Les chaumes, les sillons des

vignes, l'hiver ; les vaines pâtures, les fossés des routes, les taillis, l'été, leur suffisaient. Par suite, elles donnaient un bon et sûr revenu. Pour les mâles, les béliers, ils étaient la joie de notre enfance. Ils nous servaient à faire la course, à jouer au taureau... O souvenir !... C'était en été, par les journées rayonnantes, quand on les avait tondus. Nous choisissons les plus méchants et les plus véloces, nous les parquions dans une étable, et, toutes claires-voies fermées autour de la cour de la métairie, l'un après l'autre, nous les « écartions » à cor et à cri, comme les vaches de combat dans les arènes des environs. La bête, les cornes basses, éternuant, piaffant, bêlant, fonçait sur le petit écarteur. Lui l'attendait : debout, les mains hautes, les pieds réunis, immobile. Et le bélier, trompé, écarté, passait, ou, plus adroit, frappait et renversait ce bout d'homme. Et les appels, les clameurs, les sifflets retentissaient. Et le public : les femmes aux croisées, leurs bébés au bras, les hommes, accoudés un moment aux claires-voies, éclatait en bravos. Et si le bélier, vainqueur, s'acharnait sur l'enfant à terre, le chien, tenu en laisse dans un coin, était lâché, et, d'un bond, dégageait le vaincu, rétablissait la lutte. Et la pou-

sière enveloppait la lice. Et la sueur coulait, sinon le sang : du nez, des mains ou des genoux. Et sur le cirque ardent, les hommes, les bêtes, les murs, le grand soleil épanché versait ses torrents lumineux...

Il faut reconstituer nos troupeaux de moutons. Pour le fumier presque autant que pour l'argent qu'ils rendent. Les terres froides, paresseuses, ont avantage à être réchauffées et stimulées par cette fumure particulièrement active. Le besoin n'en est pas aboli. L'hospitalité que nous donnons l'hiver aux bergers des Pyrénées, qui, en retour, ne nous laissent que le fumier de leurs bêtes, n'a pas d'autre but. Mais si nous prenons cette mesure, il conviendra d'apporter plus de soin dans notre élevage. Cette petite brebis aux jambes rousses est trop peu de chose. Sa laine est trop rare. Un croisement s'impose. Non point avec ces béliers des monts, importants et nourris il est vrai, toutefois fragiles, sujets aux coups de sang l'été, gros mangeurs et gourmands, pour qui l'altitude et les pâturages des hauts plateaux sont nécessaires durant les chaleurs, et l'air libre qu'on y respire, et l'errance perpétuelle qu'on y peut poursuivre, mais bien avec des mâles importés d'Angleterre, de n'importe quelle

souche, aux chairs abondantes, aux laines épaisses, au tempérament assis, avec qui elles se marient fructueusement, recevant d'eux la taille et l'ampleur, la graisse qui leur manque. J'ai vu chez un voisin des produits de ce croisement. Avec leur houppe de laine sur l'épaule, témoin de la richesse de la toison rasée, râblés, bien suivis, larges de gigots, sans être lourds, ils m'ont séduit par leur équilibre.

Reste la gent emplumée, la plus intéressante, parce qu'elle est la ressource des petites gens. Tout le monde ne peut élever des chevaux, des bœufs, des moutons ou même des porcs. Bien des ménages achètent des demi-cochons comme provision salée. Mais avec quelques ares devant sa porte on entretient un poulailier. Je m'en tiendrai à la poule, le volatile par excellence. La bresse noire paraît être notre meilleure espèce. Elle a les pattes jaunes et les oreilles blanches. Ronde et dodue, pondeuse régulière, couveuse attentive, sobre, habituée à vivre dehors de menues choses, et mieux à pagager, elle possède une chair d'une finesse rare, prisée au-dessus de toutes dans les villes d'eaux pyrénéennes. Elle la doit à sa bonne santé. Dès longtemps acclimatée, elle est

robuste et exempte presque de maladie. Il faut éviter de la croiser, sinon exceptionnellement. Les plus belles races étrangères deviennent ici sujettes aux épidémies. Elles dégénèrent vite, en outre, et troublent toujours la vieille espèce. L'orpington, par exemple, contracte chez nous des affections de foie incurables. Enfin, la bresse noire, à régime égal, est certainement la plus avantageuse. Si, au lieu de lui chercher des coqs outre-mer et outre-mont, on sélectionnait ceux de sa race, on obtiendrait des couvées incomparables. Je connais un coq noir aux reflets bleus, dont tout le monde envierait la possession. Impérieux et irrité, tout dressé sous sa crête comme un héros sous son casque, le bec au ciel, il ne cesse de jeter son cri sonore. Il ferait bien, campé sur nos hampes, en ces jours victorieux.

V

CEPS ET GRAINES

15 octobre.

J'ai dit que la tomate nous venait d'Espagne. Je pense au dix-septième siècle. La Péninsule la reçut à la fin du seizième. Elle arrivait de l'Amérique du sud, avec les oiseaux éclatants, mêlée à l'or en pépites, aux diamants bruts, encore obscurcis des restes de leur gangue. Ces fruits, ces pierres, ces métaux, versés ensemble dans les ports de la vieille Castille ou du Léon, y semèrent des éclairs, des rayons et des couleurs inconnus même à ces côtes étincelantes. J'ai vu, hier, pour la première fois, une tomate jaune, une autre rose et une autre violette. Celle-ci semblable à de la soie assombrie. Ces pommes dorées, roses ou violettes, comme « le Chemin rouge hâtif » et mieux le « Mikado » écarlate, la « Pondérosa » ou la « Tomate Trophy », passent pour particulièrement parfumées et

fondantes. J'ai appris qu'elles se plaisaient en pleins champs. Qu'elles y résistent mieux que dans les jardins aux maladies cryptogamiques. Elles aiment l'espace. Elles ont besoin de respirer à même la masse libre de l'atmosphère, d'être éventées par les souffles des horizons lointains, assainies, rafraîchies. Ces tomates, complètement lisses, d'une chair compacte et souple, sont d'un rapport considérable. Pressées, elles rendent des ruisseaux de jus. Des coulées d'un liquide épais, pareilles à du sang riche.

La tomate demande un sol substantiel, des traitements au cuivre comme la vigne et aux mêmes doses, et des arrosements fréquents. Non seulement pour la désaltérer, mais aussi pour la nourrir. On en fait avec de l'engrais liquide. Un dernier mot : il est bon de veiller aux graines. Les meilleures n'ont qu'une durée germinative de quatre ans.

Il n'y a point d'herbe, de fourrage ou de légumineuse qui soit spécialement à recommander chez nous. Toutes les espèces sélectionnées viennent bien, souvent abondamment. Le proverbe : année de foin, année de rien, n'est pas exact ici ; et moins encore année de pommes de terre ou de betteraves. On n'en saurait trop cultiver.

Ce qui pousse à l'herbacée ou au légume charnu, n'apporte aucun trouble à la vigne et au maïs, nos deux mamelles, comme disait Sully.

Il n'en est pas de même pour le blé et pour l'avoine. Un choix judicieux s'impose. Nous avons essayé beaucoup de blés depuis trente ans. Surtout depuis que les engrais chimiques se sont répandus. Le blé dit le Bon Fermier a longtemps fait prime. Bien qu'il aimât le calcaire, un sol profondément amendé, un climat sec, et trouvât ici de l'argile maigre et paresseuse, un régime humide, on poursuivit l'expérience. On espérait lui apporter des lits d'éléments nouveaux, scientifiquement composés, qui transformeraient la terre. Mais la terre reste elle-même, avec ses principes et son action. Et nos automnes et nos printemps pluvieux continuèrent à intervenir. Le Bon Fermier ne cessa de dégénérer. Semé épais, il rendait moins que celui qu'il remplaçait; semé clair, il ne parvenait pas à étouffer les herbes parasites. Souvent même il ne germait point. Au reste, de belle apparence, et offrant un grain pur, d'un joli ton blanc. Enfin, ce blé manquait de poids. Nos hectolitres marchands sont calculés à 80 kilos. Quatre mesures à l'ordinaire remplissent le

sac. Il en fallait cinq du Bon Fermier. On le rejeta... Le Roussillon prit le pas. C'est un blé rustique, sans barbe, de paille rigide, rebelle à la verse. Il a un grain pourpre, plein et farineux, abondant. Il pèse. Il oscille entre quatre mesures, quatre mesures et demie au sac. Quoique se défendant mieux du temps, s'accommodant mieux que le Bon Fermier d'un terrain détrempe, il en souffre encore, et, peut-être à cause de cela, présente une forme de déchet étrange. Le pain qu'on en fait s'émiette. Il en résulte des pertes appréciables. On en fut étonné. Alors, le vieux blé du pays, vanté par nos pères, qui s'appelle d'un nom local : « lou Saragnet, » se remit à bruire dans les mémoires. Il possède un épi barbu, hérissé comme un faisceau, et gonflé de grains roux : couleur or femelle. Bon producteur, bon vivant : c'est-à-dire faisant tête à l'intempérie, germant au besoin dans la boue, résolu à occuper la terre en se laissant entamer le moins possible. Avec cela de poids supérieur et recherché pour sa farine. Toutefois, il a son point faible. Sa paille trop légère verse. Je crois qu'il faut le mêler au Roussillon. Ils se complètent. L'un emprunte à l'autre sa solidité sous les abats d'eau et les coups de vent, et celui-ci donne au pain

de celui-là la consistance nécessaire... Un jour, un jour radieux j'ai vu battre ces deux blés à la fois. Les balles, rejetées par le souffle de la machine, repoussées du râteau dans un coin de l'aire, s'amoncelaient en petites rides duveteuses, pareilles aux plis lourds d'une étoffe or et rouge, et resplendissaient sous la lumière. Et c'était, de loin, tout le vêtement de la gloire.

*
* *

L'avoine noire de Bresse est la seule qui réussisse dans nos pays. Son grain est court et nourri, sa paille forte. Elle donne du nerf et du feu. Les avoines blanches, de Belgique ou d'Amérique, sont loin de la valoir. Bien que trop forcées par notre soleil, elles restent froides pour ainsi dire, et laissent les bêtes mûchalantes. Elles s'en vont en tiges, en feuilles et en balle.

Nous connaissons plusieurs espèces de maïs. Nous les désignons par leurs couleurs. Le maïs rouge, le maïs blanc, jaune, roux, venus des pays ardents : l'Inde, la Turquie, l'Amérique. J'élimine tout de suite le maïs rouge. Quelques paysans s'obstinent à en sener. Ils prétendent qu'il guérit, cuit, la

diarrhée des bœufs... Il est inférieur en rendement et en qualité. De plus, il donne lieu à un fait certain. Soit à cause de son goût, soit à cause de sa couleur, les volailles n'en veulent pas. Très dur, très lisse et brillant, on dirait un joyau. Quand les femmes le criblent et le versent, à bout de bras, dans le van, il fait songer au sonnet sur la reine de Saba vidant, aux pieds de Salomon,

Un vase de saphir d'où tombent des rubis...

Les maïs jaunes et roux sont des plantes opulentes, riches en suc. Leur production est régulière, leur feuillage abondant. Ils sont sains, productifs, savoureux, ils font du poids. D'aucuns disent que leurs grains bien éventés, bien séchés, se pulvérisent comme du blé sous la meule, aussi fin, aussi ténu, rendant une farine substantielle et légère ensemble, qui constitue un engrais de choix pour les oies et les cochons. Dans les pâtes qu'on leur sert, cette farine agglutine et enveloppe, onctue toutes choses sans les alourdir, toutes choses qu'on y mêle. Elle ne charge pas l'estomac. Les bêtes ne s'en dégoûtent jamais... Toutefois, il est un maïs typé, à mon avis, du moins. C'est le maïs blanc, plat, allongé, appelé encore : Dent de brebis. Son

nom dit sa ressemblance. Aucun ici ne lui est comparable. Il nous vient du fond des générations, il a été sélectionné sur place. Il s'est vu mille fois comparé, discuté, abandonné, repris. Il est très abondant, très fari-neux, très feuillu. A pièce de terre et à quan-tité de semence égales, il reste maître. Tout ce qui se nourrit de grains en est gourmand ; et, pour la qualité de sa farine, il ne le cède point au maïs jaune ou roux. Il engraisse de même tout animal qui en consomme et fait, sans doute, les meilleurs foies gras. Les vieilles gorgeuses d'oies le vantent pour sa souplesse, sa facilité d'absorption et sa façon de fondre sous les doigts. Il est porté par un épi très étendu, à peine plus étroit au sommet qu'à la base, serré, pur de ton, d'une grande douceur au toucher. Bien sec, quand on le manie, il rend un son clair dans le crible, un son de chose dure et saine, légèrement métal-lique. Mais cette sonorité n'est point vide. Elle n'empêche pas le poids. Les maïs, ses rivaux, fournissent 75 kilos en moyenne à l'hectolitre ; lui, facilement 80. Jeté sur le sol aux poules, il y fait, en tombant, tant il est lourd, un bruit d'averse pressée.



Reste le cep. Nous avons subi, à son sujet, de véritables plaies bibliques. Beaucoup en ont été ruinés. Beaucoup ont racheté leur bien en le reconstituant. J'ai vu des vignobles entiers mangés par le phylloxéra, dévorés par la bête qui, chaque année, élargissait ses cercles de mort ; j'ai vu les cryptogames, le mildiou, en quelques jours, dépouiller les souches de leurs feuilles comme un vent d'hiver furieux, parmi la senteur des pampres en fleur ; et le blackrot attaquer, corrompre et brûler les raisins, du matin au soir, jusqu'à leur maturité, les laisser raidis et secs, squelettes tout crispés, comme consumés par un feu invisible autant qu'inextinguible. Sans l'horreur de l'exil, sans le regret des cendres paternelles, on eût quitté ce pays dévasté où les fléaux renaissaient, emporté les restes de son avoir, tenté des terres et des destins plus constants. Mais l'homme garde un amour incurable au coin du monde où il a regardé le ciel pour la première fois...

Nous avons écarté la bête. La racine américaine, d'un ruissellement de sève intarissable, *Riparia* ou *Rupestris*, sur qui nous

greffons nos plants, se livre sans danger au phylloxéra. Celui-ci n'arrive pas à détruire le chevelu de ce pied puissant... Le cryptogame, lui, reste toujours menaçant. On le traite, mais temporairement. Encore, sur les racinés-greffés, où le sang français domine, est-il parfois le plus fort. Il revient, il s'acharne, il fait le siège des écorces, des feuilles et des fruits. Il couve, il pullule dans l'ombre et le secret. Il éclate, il couvre le pays. Il nous a coûté des fortunes en sels de cuivre, en appareils, en main-d'œuvre. Il faut le combattre à la fois par la sève et par le sel. Les plants à feuilles grasses sont, au plus haut point, réceptifs du cryptogame. Leur parenchyme lâche lui offre un terrain d'évolution renouvelé. Mildiou, il s'y étale ; blackrot, il crible de là les fruits de ses spores empoisonnées. Les feuilles lisses, au contraire, ou rudes et dures l'incommodent : il n'y germe pas ou s'y anémie et périt. Les plants américains, dits directs, possèdent cette feuille réfractaire au champignon. Ils n'assouviennent pas ici, comme ils le font pour le phylloxéra avec leurs racines, ils absorbent et rejettent. Ou si, à la longue, car tout ce qui vit se fatigue, ils se laissent tâter, mordre, pour peu qu'on les aide et les traite, ils ne se

laissent point réduire. C'est loin de certains de nos plants, le pique-poult, par exemple, qui, les années humides, traité sept et huit fois, au dernier moment même pourrit, se dissout sous les yeux. Les Seibel et le Terras, dans les ceps rouges, le Noah, dans les ceps blancs, sont les types champions. On leur reproche leur goût foxé. Il est vrai. Cependant on les vend, on en boit ; on n'est jamais sans vin avec eux. Le Noah, au reste, s'assole, s'affine, perd son âpreté sauvage, d'un mot se francise. Mis en bouteille, il devient de haut bouquet. Versé, il coule brillant et souple dans le verre, comme un flot d'or bruni...

*
* *

Cependant on a cherché, on cherche toujours mieux. On a créé les hybrides : métis de plants français et de plants américains les plus résistants, expérimentés, suivis, sélectionnés à l'infini. C'est un dosage de pollen, fait molécule à molécule. C'est une impondérable fécondation. Ceux-là, grâce à leur origine américaine, se défendent du phylloxéra et des cryptogames, et, grâce à leur origine française, portent du vin parfumé, sans goût exotique, charnu et velouté sous la langue,

plein de flamme, de quoi réjouir, à la fois, la bourse et le cœur. Enfin, ainsi que nos anciens sarments, on peut les multiplier et les planter sans les greffer, les proviner. Il en résulte une économie considérable. On prétend les achever encore. Ils présentent deux inconvénients : bien que fructifère, leur bois reste malingre, leur sève s'use vite. Il est hasardeux de les tendre comme de leur laisser de nombreux coursons. On désigne ces hybrides soit sous le nom de leurs inventeurs : le Gailhard-Giret 157, le Baco n° 1 ; soit sous le nom qu'ils ont conquis, comme des fils de leurs œuvres. Celui-ci s'appelle le Pompon d'or, celui-là le Merle blanc. La série en est longue, panachée, éclatante. Il n'y a qu'à ouvrir un ouvrage de viticulture. Les épithètes homériques y fleurissent. J'ai nommé les étalons de mon terroir.

Tout cela passera de plus en plus de l'expérience dans le réel. Un sujet naîtra qui nous rendra l'immunité et la pérennité des anciens plants avant la tourmente. Malgré les retardements, malgré les caprices de la nature. Car ces dosages de pollen, quelque savamment opérés qu'ils soient, ménagent des étonnements. Au goûter du fruit cherché, on trouve parfois ici trop de sève américaine

et là trop de sève française. Ce n'est pas la forêt de symboles du poète en laquelle nous errons, c'est la forêt du mystère, si le mot peut s'appliquer à ces atomes... Quels rapports insoupçonnés relie les causes et les effets? Quelle influence inimaginable, par exemple, demeure, venue de la vigne-mère, sur le vin qui s'éclaircit dans le tonneau, sur son vin de l'an passé? Les maîtres de chai attentifs vous diront que le vin change et se trouble, remue en lui-même, aux époques des grands mouvements du cep. Quand il sue, déjà séveux sous la taille; quand il fleurit et embaume; quand il mûrit et, achevant le cycle, s'appête à livrer et à laisser fouler ses grappes... N'est-ce point un abîme?...

VI

LE SOJA

2 décembre

Voici une plante aux produits multiples. Racines, rameaux et feuillage, fruits, tout sert en elle. Elle fournit à la terre un engrais vert particulièrement actif, à l'homme et à l'animal des graines de consommation, à l'animal encore du fourrage vert et sec, du lait végétal, des tourteaux, à l'homme seul enfin de l'huile, du fromage, de la viande végétale, du bouillon issu de cette viande, des germes servis comme salade, et même, avec addition de sucre, de la confiture, une crème savoureuse, souple et dense, pareille à celle du marron. Et j'oublie certainement quelque chose dans l'énumération de ses produits ou sous-produits. Elle intéresse les agriculteurs, les industriels, les médecins, les maîtresses de maison. Au milieu de tant d'applications, de tant de transformations, je ne retiendrai

que ce qui me paraît immédiatement utilisable par les paysans, c'est-à-dire ses fourrages, son engrais vert, sa farine, voire son lait végétal. Pour le reste, je renvoie au savant ouvrage que j'indique, où la leçon grandit de chapitre en chapitre, abondante, précise, probante, et s'élargit à la mesure d'une révélation... Révélation pour moi du moins, car j'ignorais jusqu'au nom du soja. Il remonte pourtant à la nuit des temps, aussi loin que le souvenir des choses d'ici-bas. Un monument historique unique, le livre médical de Shé-Non, écrit par Houandi, il y a plus de cinq mille ans, signale sa culture sur des aires asiatiques immenses, commente le cycle de ses transformations, notamment en lait et en fromage, et nous ramène avec lui vers un passé sans date, aux commencements de la terre et de l'homme, alors que l'homme façonnait la terre à son usage, sous la flamme inexpérimentée des soleils, sous la lueur énigmatique des étoiles. Il fut donc consommé depuis l'origine en Chine, en Mandchourie, au Japon, dans l'Inde par des centaines de millions d'êtres humains ; il l'est encore dans les mêmes étendues par des multitudes pareilles, et M. Rouest nous assure que cet océan vivant qui n'a point de reflux,

doit au soja, en grande partie, sa plénitude et sa pérennité. Là, partout, en effet, il a doublé le blé, le riz, ses compagnons de sillon, ou les a suppléés dans l'alimentation des générations... Les deux plantes, la végétale et l'humaine, auraient crû côte à côte, dans les siècles des siècles, sans connaître de fléchissement, l'une pour l'autre féconde.

Le soja est une légumineuse herbacée. Elle acquiert de 0^m,80 à 1^m,50 de haut. Elle monte en touffes opulentes, à la manière du haricot. Seulement, elle ne fléchit point sur elle-même, se tient droite, porte sans tuteur rameaux et fruits. Elle est tout entière hispide, couverte de poils. Ils courent sur elle, serrés et drus, mais doux, comme un duvet rouge fané ou bien blanc crème, qui donne au toucher la sensation du velours. Elle porte des fleurs moyennes, alternes et trifoliées, sur de longs pétioles. Ces fleurs sont papilionacées, joli mot qui rappelle le battement d'ailes d'insectes colorés de vert pâle, de lilas ou de violet foncé comme elles, et comme elles éphémères. Chacune ressemble à un calice, à une coupe faite de cinq pétales aigus où s'élèvent dix étamines didelphes. L'organe de vie, l'ovaire, est libre. On y compte de deux à cinq ovules. Après la fécondation,

en tombant, les fleurs font place à des gousses, velues aussi, qui produisent de deux à quatre grains séparés par un étranglement. Les grains ont l'air d'être là au berceau. Ils sont de dimensions et de formes variées suivant l'espèce. On en voit de sphériques, de réniformes, d'ovoïdes, de noirs, verts, jaunes, blanc-gris. Quelques-uns sont panachés. Le soja compte un grand nombre d'espèces. A Nankin, en 1910, on en exposa cent variétés. On les classe d'après la forme des grains, ou d'après l'apparence des fruits, des folioles, ou selon la couleur du hile, des téguments, des fleurs, enfin suivant la composition chimique ou la précocité de la plante. Le plus simple est le mieux aux champs, où chacun prend part au travail. Il me semblerait bon de les désigner par la couleur de leur grain, de dire le soja brun ou noir, vert ou jaune, ou panaché. Un enfant ne s'y tromperait pas.

Le soja, comme toute plante, est d'autant plus abondant en racines, riche en feuillage, chargé de fruits, qu'il croît sur un sol plus fertile, nourri, soigneusement travaillé, ameubli, aéré. Une terre croûteuse, dure, pauvre ou fatiguée n'est point son fait. Il a besoin en outre d'un stimulant. Une dose de nitrate de soude aide à sa pousse. Je crois que l'on doit

le traiter comme le maïs, auprès de qui il se développe heureusement, semé en lignes avec lui. Je veux dire une ligne de soja, une ligne de maïs, et ainsi de suite. Et donc ne l'embarquer que sur une terre qui a subi un fort labour, deux passages de cultivateur Jean, a reçu une fumure copieuse, qui est partant substantielle, bien ouverte aux agents atmosphériques. Son époque d'ensemencement est à peu près la même que celle du maïs, que celle du haricot enfoui dans la région en même temps que le maïs, côte à côte ; à peu près la même, parce qu'elle anticipe sur la jetée en terre de ces grains d'une quinzaine de jours, et se place vers le 15 mai en sol léger, vers le 30 en sol épais, en sol lourd. Bien que le soja soit plus résistant au froid que le maïs et le haricot, qu'il s'accommode d'une température assez basse, 5 degrés au-dessus, il est prudent de s'en tenir à ces époques où toute crainte de gel est écartée. Il ne faut point non plus l'enfouir tardivement. Chez le soja, l'élévation rapide de la température aux approches de l'été développe exagérément la tige au détriment des rameaux, et la plante fleurit trop tôt, trop vite, perd ses fruits. Enfin, au moment de l'ensemencement, il est bon de se préoccuper

de l'état de la terre. Un sol trempé, par exemple, fait pourrir le grain.

Ce ne sont point recommandations vaines. Nombre d'échecs sont dus à leur inobservance ou à leur ignorance. Un dernier mot. Il paraît nécessaire, l'année de l'entrée, l'année où l'on essaye le soja, de chercher à l'acclimater. En conséquence, user du châssis et repiquer. Ainsi, le mettre sous châssis et paillasson vers le 15 mars ; l'arracher et le piquer en pleine terre vers le 15 mai ; après quoi, quand il est bien raciné, l'enlever avec la motte entière et le transplanter définitivement constituent un moyen d'acclimatement éprouvé. Cela diminue la feuille, augmente le nombre des fruits, les dilate, les grossit, les mène plus vite à maturité. Important résultat : car ces grains, lourds, volumineux, vivaces, donnent une semence sélectionnée presque, où l'être n'attend pour jaillir qu'un peu de poussière et qu'un peu d'eau.

On sème le soja soit grain à grain, soit à la volée : grain à grain si l'on veut du fourrage, à la volée si l'on cherche les graines. On sème à la volée sur un terrain préparé comme pour tout autre fourrage artificiel, dans le rythme de la marche. On sème grain à grain dans des sillons ouverts à 0^m,70

d'intervalle, en laissant tomber un grain par demi-pas, ou deux côte à côte. Cela donne un écartement de 0^m,30 à 0^m,40. Bien entendu, lorsque l'on a jeté deux grains pour mieux assurer le rendement, il faut, les tiges sorties, pratiquer le « démariage », supprimer la moins bien venue. Ces mesures, ces distances regardent les terres de qualité moyenne, dans un climat tempéré, en usant d'un grain d'un développement rameux ordinaire. Elles varient suivant le sol, la contrée, l'espèce. Par exemple, il faut rapprocher dans une région froide, comme si les pieds avaient besoin de se tenir chaud les uns les autres ; rapprocher encore en terre légère où la production est moindre ; au contraire, espacer sur une terre forte qui nourrit abondamment et dilate, ou si l'on use d'une variété riche en rameaux.

Pour la quantité de soja à semer par hectare, il semble qu'il faille employer en moyenne 35 kilos de graines pour récolte de fruits, 200 kilos pour récolte de fourrage. Le grain en terre, on roule immédiatement. Cette opération a pour but de rétablir la capillarité du sol, rompue par les travaux successifs, et de mettre par là, à la portée de la plante, les réserves d'humidité nécessaire à sa crue.

De plus, le rouleau tasse la terre autour du grain, et le faisant uniformément, règle la levée, ce qui est capital. Il n'y a point « d'échelonnement ». Il n'y a point d'accaparement, d'écrasement entre les sujets. La sortie s'opère à la fois, chaque germe ne prenant que sa part de sol, de lumière et d'air. On peut espérer une maturité égale. Il faut de l'ordre là comme en tout... Le soja semé à l'intervalle, à l'écartement voulus, arrive l'époque des binages. Ceux-ci désherbent, écartent les parasites de la table, je veux dire le sol, et activent le travail, l'élaboration des infiniment petits. Ils rapprochent encore l'élément nutritif de la plante. A ce sujet, d'aucuns préconisent le buttage, comme pour le maïs. Les binages se donnent trois fois : le premier, une quinzaine après la levée ; le second, un mois après cette quinzaine ; le troisième, un mois encore plus tard. Si l'on remplace celui-ci par un buttage, cette façon est faite au même moment. Elle coïncide avec la formation des gousses. On compte de soixante à soixante-dix jours entre la levée et la floraison.

La fécondation du soja s'opère généralement en juillet, le long du mois, selon les espèces et les régions. Elle donne lieu à deux

manifestations : il y a autofécondation, et puis pollinisation. Il est difficile de concevoir une autre procréation puisque, d'une part, le plus souvent, le soja se trouve fécondé avant que les fleurs soient épanouies, et d'autre part, porte des grains qui n'appartiennent pas tous à la variété sur laquelle ils se rencontrent, comme s'il y avait imprégnation par une autre espèce. Dans le lot le plus pur, on remarque nombre de « vagabonds », fils de pieds d'autre sorte cultivés à côté. Et les sojas de couleur foncée panachent toujours les sojas de couleur claire, s'imposent à eux. On dirait que les premiers représentent, dans ces croisements, l'élément mâle, les seconds, le féminin. On se trouve bien, semble-t-il, devant une fécondation successive. Pareil à toutes les plantes hermaphrodites, se dilatant en ses organes intimes sous la chaleur estivale, alors que les sèves battent leur plein, le soja se délecte en des amours mystérieuses, et se verse l'être à lui-même parmi l'invisible poussière de son pollen. Et ceci est l'autofécondation, à l'abri des pétales mi-clos. Mais les fleurs s'épanouissent sous la caresse passionnée du soleil, et le reste de leur pollen hésite sur les étamines. Le vent passe et s'en empare... Chose curieuse, on

ne voit point d'insectes voltiger au-dessus des fleurs, s'y poser, les butiner, soit qu'elles manquent d'éclat pour les attirer, soit de place, d'ouverture pour les accueillir, étant très petites, ou plutôt qu'elles n'aient point de parfum, peut-être de nectar. Le goût des senteurs, l'appétit des mets délectables faits de sucre et de rosée ont toujours enivré la gent des mellifères aux ailes palpitantes. D'aucuns laissent leur raison, d'aucuns leur souffle au fond des calices. Leurs battements d'ailes, sur la fleur épuisée, sont parfois des frissons d'agonie... Le vent donc fait son œuvre, il transporte de sillon en sillon, de pied en pied, de corolle en corolle la poudre impondérable, qui s'accumule en un pli de pétale. Il va, visitant les calices, laissant tomber le nuage vivant au hasard de son vol. Et c'est pourquoi, plus tard, alors que les grains parvenus à maturité commencent à sonner dans les gousses mûres, on trouve dans les mêmes enveloppes, parmi des « Virginia » blancs, des « Hato » noirs ou des « Tokio » jaunes, côte à côte couchés, après avoir rompu les bords filiformes de leurs berceaux...

Le soja est mûr fin juillet et commencement août. On le reconnaît non seulement au

bruit de grelot qui s'éveille dans la gousse, mais aussi à la couleur qu'elle prend. Elle devient brune ou noire suivant la variété. On récolte le soja dans les derniers jours de septembre et en octobre. En terminant cet exposé, au sujet duquel je m'excuse d'avance des oublis ou des fausses interprétations que j'ai pu faire dans le dépouillement d'une matière aussi nouvelle et fournie, je ne saurais m'empêcher de souligner la ressemblance qui existe entre le soja et le maïs. Même préparation de sol, même époque et mode d'ensemencement, même culture pour les deux grains, et chez les deux, floraison et maturité estivales, récolte automnale. Cette constatation a un intérêt certain à mes yeux. Le paysan adoptera volontiers une plante qui ne renverse pas d'antiques habitudes, se contente de façons connues, ne rompt point le roulement des assolements.

Le soja est consommé avec plaisir en fourrage vert par les bœufs, les chevaux, les porcs, les moutons. Il fait rendre aux vaches un lait très riche en beurre. Il donne à tous les animaux une nourriture concentrée, surtout après l'apparition des gousses et des graines, il les met rapidement en chair, il stimule leur énergie, au point que certains éleveurs

craignent, en l'employant seul, de surexciter leurs bêtes. Ils le mêlent avec d'autres fourrages moins substantiels. Ceux-ci, pour ainsi dire, le coupent et le diluent. On traite et on utilise le soja vert comme le trèfle. On le fauche deux ou trois fois, de la floraison à la maturité des fruits. Après le fourrage, le soja fournit un engrais vert très actif, parce que riche en azote. Les racines et les feuilles tombées de la plante, enfouies, il laisse dans la raie environ 120 kilos d'azote par hectare. En outre le soja se convertit en foin. On le fauche, on le sèche comme le foin de trèfle ou de luzerne. On le laisse se ressuyer à terre, et puis on le dresse en moyettes liées, sur ses pieds écartés. Les feuilles de l'intérieur restent ainsi vertes, souples, juteuses. Un hectare lève de 6000 à 8000 kilos de foin.

Les grains de soja enfin donnent de la farine et du lait végétal. Dès que le soja est mûr, on le coupe à la faucille ou on l'arrache suivant l'espèce. On l'étale d'abord en moyettes, on le dresse ensuite jusqu'à dessèchement complet. Et puis, on le transporte sur l'aire et on le bat au fléau. Et puis, on ramasse les graines, on les étend au grenier en couches de 10 à 15 centimètres, et on les remue de temps en temps. Les animaux sont

friands de ces grains. On les leur sert en rations d'un à deux litres par jour ; après les avoir fait tremper vingt-quatre heures, on les verse dans l'auge. L'homme ne les mange que décortiqués, broyés, blutés, en farine, sous forme de pain, de pâtes, de biscuits, de gâteaux. Les Occidentaux ne souffrent pas cependant l'emploi de cette farine seule. On la mêle à du blé. Le mélange fournit ce pain complet tant vanté. La farine de soja contient pour cent : 40,50 de matières azotées, 20,92 de grasses, 4,66 de minérales. Je termine sur le lait végétal. Les grains de soja, broyés, après macération de vingt-quatre heures dans une eau sans calcaire, puis filtrés avec cette eau, donnent un liquide blanc, épais, en tout semblable au lait animal. Il renferme 5,76 de protéine, 2,46 de graisse, 1,40 d'hydrate de carbone, 0,84 de cendres. Il est utilement absorbé par les veaux, les poulains, les porcelets.

Qui ne voit l'utilité du soja? En Europe comme en Asie, il peut entrer dans l'alimentation des gens et des bêtes, et joignant son rendement à ceux des fourrages, du blé et du maïs autochtones, permettant de réserver le lait animal pour l'homme, aider à constituer des approvisionnements considérables

soit pour l'exportation, soit pour la consommation. L'Allemagne, au cours de la guerre, tourmentée par l'approche de la famine, a cherché à se servir de la farine et du lait de soja. Au reste, les savants le connaissent depuis longtemps. Linné déjà le classait et l'appelait « *Dolichos soja* ». Il croît partout en France. Le noir dans le midi et dans le centre, le jaune dans le sud-est et le sud-ouest, le brun dans l'est.

Toutefois, le soja ne saurait germer à une température trop basse, raccourcir comme une plante du nord, limiter par trop son cycle végétatif. Les hommes de science qui, souvent, au fond de leurs recherches, trouvent et ramènent des mots frappants, ont dit de lui « qu'il avait l'âme tempérée ». Il est tout à fait de chez nous.

VII

LES AGENTS

15 janvier 1921.

Je veux parler de l'air qui vivifie, de la terre en amendements qui nourrit, des fumiers qui fertilisent, des engrais qui activent les sèves, de l'eau enfin qui féconde, sans quoi rien ne serait. Tout a besoin de respirer, de se refaire ou de s'épanouir ; tout a besoin d'être désaltéré et rafraîchi. Ainsi, pour alimenter la vie, mille éléments se combinent, se fondent et réagissent les uns sur les autres. Les floraisons, les fructifications naissent de cet amalgame immense, universel, ininterrompu.

Les agents terrestres ont été connus de tout temps. Le plus ancien est l'humus. Dès que l'homme consomma des racines et des fruits, il trouva des bulbes et des pulpes plus charnus et plus savoureux que d'autres, et il en chercha le pourquoi. Il vit qu'ils crois-

saient dans des terrains où les eaux avaient englouti des végétaux en s'épandant et déposé des alluvions en se retirant ; où les animaux, attirés par l'épaisseur des herbes poussées, avaient pâturé et séjourné. Là aussi où les lourds soleils du commencement avaient forcé les choses à l'incubation. Et l'emploi de l'humus data de ce jour. Celui du fumier suivit de près. L'homme, assuré de son alimentation, s'éleva un toit. Les animaux vinrent à lui : qui pour vivre, qui pour se réfugier contre un ennemi, qui pour trouver un gîte, qui pour s'approcher du feu. L'homme les domestiqua, les parqua, et le fumier qu'ils rendirent fut utilisé à son tour.

Mais l'humanité policée succéda à l'espèce primitive, la population agricole à la tribu pastorale ou chasseresse. Les substances fertilisantes entrèrent dans le roulement des cultures. Memphis, Rome, Carthage usèrent des carrières naturelles. Quant à l'eau, nul ne sut mieux la capter et la distribuer que les Anciens. Les sables les plus nus, sillonnés d'irrigations, furent changés par eux en jardins. Les feuillages innombrables étincelaient sous les cieux embrasés. Et c'était comme s'ils avaient créé la vie dans ces déserts, retombés depuis à la stérilité et au silence...

Nous, les nations modernes, nous n'avons ajouté à ces fécondations que le stimulant des engrais proprement dits. Encore n'y a-t-il point de doute qu'il ne sortît de la chaux des fours assyriens. Enfin, pour ce qui est des agents aériens, l'homme, dès l'origine, connut que le monde est tributaire de la lumière...

On aère la terre, on la fait pénétrer, travailler pour ainsi dire par les pluies, les vents, les gels et les rayons, en la labourant et en la hersant. Il faut que l'air, ses principes et ses composés la baignent, l'imprègnent le plus intimement possible, sur le plus de surface possible. Toutefois, l'entrure du soc dans le sol ne doit point dépasser la couche arable : au delà la raie devient trop profonde, stérilise au lieu de féconder. L'action atmosphérique se perd sur des lits de terre maigre, sur des tranches brutes, sur ce fond primitif auquel la sueur humaine manque encore. Les labours de 15 à 25 centimètres paraissent les meilleurs. Au reste, plus on approche des semailles, plus les labours à raies multipliées et en surface sont nécessaires. A ce titre, les hersages qui ameublissent, pulvérisent le guéret, donnent des résultats constants. Ils sont la suite indispensable des labours. Le

type de toute préparation complète du sol est le travail à la bêche. Rien ne vaut la main de l'homme. Attentive, souple et forte, elle remue, disjoint, retourne le terrain pan par pan, l'écrase au fur et à mesure, et l'expose ainsi émietté aux imprégnations et aux irradiations aériennes. Cette excellence du bêchage est telle que, dans les grands pays de blé, en Flandre belge, par exemple, les terres sont repassées à la main par cinquième chaque année, quelle que soit la lenteur du travail. Non seulement le bêchage renouvelle entièrement le sol, mais encore il limite la couche arable, la pelleverse sur elle-même, et, par suite, l'enrichit incessamment.

Il semble que quatre labours soient suffisants. Le premier se fera au début de l'hiver. Il comportera de grosses raies, c'est-à-dire une entrure de fer large et profonde, pour que les mottes créées, pénétrées par le gel, se délitent ensuite facilement aux jours tièdes. Il prendra la direction, le sens des eaux. Il a pour but encore de drainer le sol. C'est d'importance. J'ai vu, certaines années humides, des semailles réussir sur un seul labour en fin de saison. Mais sur un travail haut monté, offrant par là même des lite d'écoulement multiples, à la limite de la

couche arable. Le second labour se pratiquera en plein été, en août. On le conduira en travers de la pièce. On élèvera de fortes mottes, pour bénéficier à la fois de l'action solaire et de l'action pluviale. On donnera au soleil de grandes surfaces à chauffer, « à cuire », disent les paysans. Et, de fait, quand l'astre darde à pic, que les cieux sont blancs à force de lumière, les rayons ont bien l'air de chercher à calciner ces morceaux de glèbe soulevés vers eux, tant ils vibrent autour, dans une sorte de buée dansante développée à fleur de sol, qui est de la flamme qui poudroie. Près de nous, dans la Chalosse, on a une telle foi dans la collaboration du soleil que l'on change, à cette époque de l'année, la forme des sillons. On les rapproche, on les découpe en triangle, la base au sol, pour offrir à l'effluve incandescent des faces de terre à l'infini, pour les faire ruisseler de feu. Ces sillons très droits, très longs, en prennent un aspect rigide, écrasé et aigu comme un profil de scie, et la plaine qui les porte en paraît toute dentelée. Mais la terre résiste, se fendille sans se pulvériser. Alors la pluie automnale attendue intervient. Elle fait écrouler la motte rendue friable par le rayon. La motte s'égrène, fond, se nivelle en poussière

dense. C'est à l'époque où les premières feuilles tombent. Des bois en bordure des champs, elles roulent sur le guéret aplani.

Les autres labours se feront légèrement, à demi-versoir. La semence sera jetée sur le dernier. Elle trouvera un terrain meuble en surface, souple dans son fond, où l'air et l'eau auront dispensé une température molle, une ambiance germinative, où la vie est prête à sourdre. Et le lent enfantement du grain, si admirable et si mystérieux, commencera. Image de la destinée de l'homme, qui doit être mis en terre pour renaître...



On appelle amendements les différentes substances que l'on ajoute au sol pour l'enrichir. Ainsi la chaux ou la marne améliore grandement un terrain pauvre en calcaire ; l'argile, celui où elle manque, comme dans le sable léger ; et le sable, celui qui est trop argileux. L'humus engraisse tous les sols. Le transport des amendements se fait par tombereaux. Ils sont distribués puis répandus aussi également qu'il se peut. Le labour qui suit les mêle au fond. On dit alors que l'on a « doublé » telle ou telle pièce.

La marne, le sable et l'argile se trouvent dans les carrières. La chaux se fabrique. L'humus est tiré des fossés, des bas-fonds, des chemins d'abord des maisons. Il constitue un compost épais, plein de fermentations puissantes. On achète la chaux n'importe quand. Il y a un moment pour l'extraction des autres amendements. On appelle cela : « la découverte ». Elle se pratique en hiver. Tout chôme à cette saison. Et la nature la première, qui arrête partout le flot des sèves. L'homme en profite pour se préparer. Dans nos pays, la découverte se fait volontiers. Personne n'y va sans emporter « le fusil ». La pioche, la pelle, le fusil sont jetés de compagnie sur l'épaule. Quand on abat les buissons qui hérissent les parois des marnières ; quand on pioche au pied d'une sablière, ou qu'on l'attaque sur un coin suspendu, il n'est pas rare de lever quelque gibier. Perdreaux douillettement enfouis deux à deux sous les herbes, lapins qui ont poussé leur terrier dans la veine facile. Alors les coups partent, et les rires et les cris. Et, si les points de fouille sont rapprochés, c'est une fusillade... Le travail tout de même avance. Les tas piochés s'élèvent, futurs nourriciers de moissons. Les marnes, les

argiles, les chaux se ressemblent. Mais le sable graveleux, sorti des carrières de pierre, est à rechercher.

Il faut que les amendements soient en place, incorporés au sol avant le départ de la sève pour la vigne, avant la chute des grandes pluies d'automne pour les céréales. En mars, pour celle-là, en août pour celles-ci. Emploi précis en ce qui concerne les graines. Plus tard, l'amendement décroît en force et en substance.

Le fumier, qu'il soit de bœuf, de cheval, de mouton ou de porc, à quelque température que la nature des bêtes le porte, et bien que ce ne soit pas indifférent, vaut surtout par sa préparation et son emploi. Il est le plus fécond, le plus durable de tous les engrais, le plus divers en ses éléments fertilisants. Il est le produit de la litière ordinairement pailleuse étendue sous les animaux, et des déjections venues d'eux. Il n'acquiert toute sa valeur qu'entassé sur une plateforme bâtie au-dessus d'une fosse à purin, suffisamment inclinée pour assurer l'écoulement, où les substances qui le composent se mélangent, se dissolvent les unes dans les autres et fermentent. D'aucuns estiment qu'il faut couvrir cette plate-forme, d'aucuns qu'il

faut la laisser à l'air libre. Je crois que ce dernier mode est le meilleur ; mais que, pour éviter à la fois l'action desséchante de l'air et l'action débilitante des pluies qui lavent, tout en ménageant la possibilité d'arrosage aussi bien par l'eau tombée que par le purin pompé, il convient d'encadrer la plate-forme, au fond, à droite et à gauche, de murs haut montés, qui suppriment ces causes d'affaiblissement et permettent au fumier de recevoir en surface l'un et l'autre arrosage. Ainsi établi, le fumier ne tardera pas à fermenter et à fumer. Quand on le charge le matin des litières de la veille, quand il fait chaud et qu'il a plu, le soir, à la fin du jour, il exhale une buée lourde qu'il est prudent de surveiller. Elle rappelle qu'il faut arroser le tas. Dans les fumiers riches en suc, la fermentation devient facilement « tumultueuse », trop active, et l'exposent à s'échauffer, « à se brûler ». Brûlés, ils perdent en deux jours la moitié de leur volume et de leur qualité. L'abondance de l'arrosage dépend donc de l'activité de la fermentation. Je parle de l'artificiel, le seul qui se puisse régler.

Les constructions sont coûteuses. Les petites gens ne sauraient les aborder. Mais ils peuvent entasser leur fumier, et, pour éviter

l'évaporation et les pertes par l'eau, entremêler les couches de litières de couches de sable, lit par lit. Moins riche en azote que l'autre, ce fumier cependant garde une action considérable sur les terres. Quel que soit au reste son mode de fabrication, si le fumier, au moment d'être tranché, a fini par ne plus constituer qu'une seule masse, une sorte de pâte brune, onctueuse, grasseuse, il est bon, il est à effet profond et durable.

Dès que le fumier est transporté dans le champ, il faut l'enfouir. Ceci est capital. Tarder est une erreur grave ; l'eau, le vent, le soleil l'épuisent du meilleur de ses éléments. Ce qui se passe au jardin devrait devenir la règle. Là, aussitôt versé sur la pièce, aussitôt bêché. Une bonne fumure oscille de 35 à 45 000 kilos à l'hectare.

J'ai traité ailleurs de l'engrais vert. Quelques-uns élargissent avec fruit la méthode. Ils divisent leur bien en deux parts : l'une est mise en prairies artificielles, créées pour six ans ; l'autre en céréales. Et le roulement se poursuit.

Les engrais chimiques sont le complément indispensable des amendements et des fumures. Ils activent la germination, la régularisent, l'augmentent considérablement. Ils

fortifient les tiges, et, employés avec continuité, améliorent le sol. L'un d'eux, la chaux, mêlée aux terres argileuses par des labours profonds, à la quantité de 100 hectolitres à l'hectare, maintient son effet durant des années. Les superphosphates au titre de 14/16 par 400 kilos à l'hectare ; les nitrates de 15 à 16 pour 100 d'azote, par 100 kilos ; les scories avec 20 à 24 pour 100 d'acide phosphorique, par 400 kilos, sont des stimulants énergiques, exempts de toute nocivité. Ils s'emploient en couverture, c'est-à-dire jetés sur la pièce comme l'on jette le blé, du même geste, « le geste auguste du semeur », soit à l'automne, soit au printemps. Le nitrate, à l'ordinaire au printemps, et, s'il se peut, par pluie fine.

Ceci me ramène à l'eau. Elle est l'agent primordial. Ruisselant des altitudes, du flanc des monts et des nues, elle seule entretient l'être. Mais redoutable autant que féconde, elle demande à être drainée dans les champs, distribuée dans les prés, captée pour les arrosements et les immersions.

Le fleuve immense et le filet d'eau sont également précieux. Jetez les yeux sur une chaîne. Où l'onde manque tout est morne et désert, la pierre roule sous les pas, l'aigle

trouve à peine la ronce nécessaire à son aire. Où elle jaillit, tout s'élance, s'épaissit, s'épanouit : l'arbre, l'herbe, la fleur ; et tout s'abreuve, se retrempe et se purifie : et l'homme et la bête et l'oiseau. Considérez plus simplement un carreau : fumez-le, bêchez-le, ratissez-le, plantez-y des choux. Négligez d'arroser, attendez la pluie, ils périront. Mais, tout de suite, et pendant deux jours, arrosez, le matin, le soir, à l'heure où les rosées se distillent. L'humble crucifère prend racine, se redresse et s'étale, s'arrondit en pomme charnue, glauque et lisse, sphère animée par on ne sait quel sang tranquille, et, pour un peu d'eau, l'irrépressible vie y circule enfin...

VIII

LE TRAIN AGRICOLE

3 mars.

Il est là, sous son hangar, en sa maigreur de lignes, les mécanismes traversés de lumière, plein de l'inertie propre à la matière lourde arrêtée, ce train de lutte journalière pour la vie, qui multiplie les pieds et les bras de l'homme, sans fatigue, sans surprise, sans écart. Dans les grandes exploitations, c'est une foule d'outils. De toute figure et de toute couleur. De figure invariablement sèche et anguleuse, construite pour la plus juste adaptation ; de couleur invariablement terne, comme pauvre et lavée, qu'elle soit grise, verte, rouge, ocre ou blanche. Certes, l'instrument n'attache pas comme l'animal qui comprend, répond, frémit, s'anime et se donne, sert en un mot. Mais il éveille un certain sentiment de reconnaissance pour la sueur qu'il épargne, d'admiration pour ce

qu'il garde en lui de la pensée humaine. Il a été pesé, calculé, appliqué, vu en action, évalué en rendement, avant d'avoir été forgé ou coulé, j'allais dire animé, avant d'avoir été appelé à l'aide. Il est bien le fils de notre esprit. Il ne lui manque en vérité que le mouvement. Et c'est l'abîme entre nos créations et l'autre, la divine...

Chaque instrument a son nom et sa fonction. Celui-ci laboure, celui-là herse, sarcle ou butte, cet autre fauche, cet autre fane, ce dernier moissonne, et de ces deux enfin l'un sulfate, tandis que le suivant, ce massif, écrase, nivelle, aplanit. Chacun a son allure, sa manière de cheminer et de s'efforcer ; chacun est également exact, chacun prend sa part de la grande tâche alimentaire. Je nommerai le brabant pour les façons de la terre, la canadienne pour le hersage, la houe pour le sarclage et le buttage, la faucheuse et le râteau-faneur qui travaillent au moment des foins, la moissonneuse-lieuse quand les blés sont d'or, et le pulvérisateur et sa poussière de cuivre liquide, voyageant par les vignes, et le rouleau de fonte avec ou sans dents, de pierre ou de bois, cahotant sur le guéret bossué.

Bien d'autres encore. Inventés pour gagner

du temps, remplacer des bras, réserver de l'argent. Car l'économie agricole doit tendre à la simplification des moyens, à l'épargne en toutes choses. Le colon lutte contre des forces inconnues à l'ouvrier. Toutes précautions techniques prises, l'aléa de la concurrence calculé, l'ouvrier marche à pas sûrs vers le résultat : tant d'organes de tel type sortiront du moule, et du four tant de faïences et de cristaux avec leurs facettes et leurs feux, avec leur coloris ou leurs ors. Le colon, les mêmes chances supputées, compte encore avec les éléments, ce qui brûle ou gèle, noie, écrase ou pourrit. La terre et le ciel lui sont hostiles. Selon le mot pathétique du poète, il peut en rentrant le soir trouver son champ, c'est-à-dire son blé, rayonnant tout à l'heure, « rasé par le tonnerre », et devenu : « un peu de cendre au milieu d'un désert ». Il est fondé à désirer réduire ses dépenses. L'avarice qu'on lui reproche est en ce point légitime. Il ne faut pas en rire. Elle est à base de souffrance.

Ramenons donc tout à la pratique. Cherchons un maximum de rendement avec un minimum de frais : en outils, animaux et hommes. Certaines acquisitions au reste étant considérées comme économiques. D'abord

les hommes. Nul n'ignore que les bras manquent, les bras par qui le pain croît. Il est des instruments qui abattent l'ouvrage de plusieurs hommes. Non pour toute récolte, car on ne voit pas, par exemple, ramasser le maïs ou le raisin à la machine, mais pour nombre d'entre elles, la fenaison et la moisson en particulier ; non pour tous les travaux, mais dans beaucoup et les plus variés, allant de la culture proprement dite au traitement de la vigne. Je ne m'arrête pas à la faucheuse. Tout le monde a vu travailler cette machine, au bruit saccadé, qui, entrée dans la matière vive, souple et molle qu'est l'herbe, la tranche si nettement, si rapidement, que les plus flexibles des graminées tombent, croulent sur elles-mêmes comme si elles étaient de métal. Je veux signaler le râteau-faneur, type d'instrument à grand rendement. Il remplace douze à quinze faneuses, pour peu qu'elles musent, rient, ou suivent des yeux, sur la grand'route poudroyante, quelque alerte garçon qui passe veste à l'épaule... On sait que le foin fauché est éparpillé le lendemain à la fourche, puis ramassé en andins, on dit aussi ondins, puis mis en chaînes, réunion de plusieurs ondins, dont, finalement, on forme les meules. Ces meules vastes et

bombées qui, le soir, au clair de lune, encore tièdes du jour, ont des airs de chaumines. Le râteau-faneur ramasse, rassemble le foin étendu, en le pressant un peu, et le roule à la fois en ondins. Et vite, également. Il peut ainsi ramasser le foin coupé par trois faucheuses. Il est sur roues, attelé de chevaux ou de bœufs, et comporte un châssis avec ou sans siège. Il est constitué par une série de longues dents courbes qui, en marche, rassemblent le foin dans leur ventre, le pressent en ondins, et, quand la cage est pleine, sur un coup de pédale du conducteur, le lâchent, fonctionnant à la manière d'une balayeuse de rues. C'est impeccable comme mécanisme. Et vraiment, le terme, le joli mot qui désigne le travail, la mise en ondins, est juste : ce foin vert, et si souple et si plein, a bien l'aspect d'un flot qui se roule au rivage...



A la moisson, durant les traitements des vignes, deux travaux qui veulent une exécution rapide, la moissonneuse-lieuse, le pulvérisateur à traction l'emportent de même considérablement sur toute main-d'œuvre. La moissonneuse-lieuse coupe la javelle, la met

en gerbes, la lie, la dépose et poursuit, de planche en planche, ne laissant plus que la peine du transport. Travail unique, résumé d'une série d'opérations qui réclament des équipes d'hommes et de femmes et commencent à la coupe à la faucille. Un mot en dit la longueur et la fatigue : « On va scier son blé. » Le pulvérisateur à traction supprime le pulvérisateur à dos, à jet unique, sulfate mieux, beaucoup plus abondamment, par quatre et six jets, et, en conséquence, « suit » autant de sillons que le peut faire un piquet de lurons. Lorsque l'on arrive dans une vigne que l'on traite et que, sous le grand « luisant », le soleil, on examine l'appareil environné de la brume lumineuse et mouvante qu'il projette, la poussant jusqu'au plus feuillu du cep comme sous un souffle violent insensible ailleurs, on comprend mal que cet instrument ait subi de si longues attaques. Ici, où la vigne est comme je l'ai dit l'étalon de valeur des biens, le pulvérisateur à traction devrait être aussi commun que la charrue.

J'appellerai le râteau-faneur, la moissonneuse-lieuse, le pulvérisateur, et d'autres similaires, des instruments de remplacement. Ils économisent la main-d'œuvre. En voici deux, dont l'un, le cultivateur Jean, rem-

place des outils, et l'autre, le tracteur, des attelages.

J'entre dans le détail. J'ai indiqué qu'une bonne préparation de sol pour céréales exige quatre labours alternés de hersages, complétés d'émottages au rouleau, afin d'aérer, d'ameublir la terre, de la débarrasser des herbes parasites qui ne cessent de se multiplier, et que, si l'on voulait obtenir des récoltes identiques, soutenues, il était nécessaire de reprendre annuellement ces travaux. Pour ce faire, un train agricole important est mis en service. Brabant ou charrue, canadienne, herses de tout poids, cylindre, représentant un labour énorme, des journées de la première à la dernière goutte de lumière, des allées et venues plus nombreuses que celles d'un chasseur de renards. Un instrument répond à lui seul à ces besoins : le cultivateur Jean. C'est un outil à ressorts et à lames courbes flexibles. Il consiste en un bâti divisé en plusieurs parties indépendantes les unes des autres, et munies chacune d'un boudin vertical. Pièce qui, à la fois, oblige les lames à vaincre l'obstacle, et, s'il est trop volumineux, empêche la rupture. Un levier à crémaillère règle la profondeur. Celle-ci atteint l'entrure d'un bon labour, jusqu'à 25 centi-

mètres, mais, peu à peu... Trois petits mots qui livrent le secret de cette culture... Elle tient toute dans une série de déchirements du sol de plus en plus profonds, dits passages, de 6 à 8, appliqués à la pièce à ensemer. Ces opérations commencent dès que la dernière gerbe est liée, sur le champ même qui vient d'être récolté, et se poursuivent jusqu'aux semailles. Le dernier passage est alors donné. On fait un passage tous les quinze jours environ ; cela mène à trois ou quatre mois. On obtient un terrain souple, aéré, ameubli, réceptif de tout engrais, et totalement désherbé. Avec ce seul instrument, un attelage et un homme ont suffi à la besogne.

Il faut voir travailler un cultivateur. Dès qu'il est sur place, mécanisme à l'arrêt, et qu'il entre dans la glèbe au grand pas de ses bœufs, un frémissement subit l'envahit. Ses roues sursautent, ses ressorts jouent, ses lames vibrent. Il ouvre, il déchire, il saigne le sol à petites raies multipliées, il trouve ici une aspérité, il fend là une motte, prolonge ou accuse ses traces, fait prise comme par des coups de dents, plonge et oscille de relief en relief, ou reste une seconde suspendu avec un bruit de fer bandé, ou glisse muet parmi

de la terre émiettée, et toujours, toujours ne cesse d'être agité de son frémissement organique, frisson qui court de lame en lame bleue, et semble, dans cet outil qui s'efforce, répandre on ne sait quelle inquiétude et quelle hâte ardente. Et, tandis qu'il va, labourant, hersant, sarclant, derrière lui, lentement, les herbes arrachées traînent, comme une chevelure...



Les tracteurs remplacent toutes sortes d'attelages... Je ne les décris point. Avec roues, ils ressemblent à des automobiles qui s'arrêteraient au moteur presque, avec chenilles à des tanks de modèle réduit. Depuis que les tanks ont débouché de l'Arc triomphal, tout le monde les connaît. Je laisse de côté les treuils-tracteurs, engins de grand rendement, inutilisables dans la culture moyenne et qui au reste, se bornent au halage des charrues. Les tracteurs qui roulent ou qui rampent sont d'une force de 5 à 40 chevaux-vapeur et font un poids de 250 à 3 000 kilos. On les regarde comme susceptibles de progresser partout sans produire d'écrasement. Les plus légers évoluent jusque dans les vignes et dans les jardins. On les divise en tracteurs directs,

c'est-à-dire occupant la place des attelages, et en tracteurs automobiles où la charrue est le complément normal du véhicule moteur. Toutefois, si l'ensemble de ce dernier type est rigide, moteur et charrue se peuvent séparer. Les uns et les autres sont animés d'une vitesse de 4 kilomètres à l'heure environ, continûment, sans se laisser ralentir par quelque terre que ce soit. Dans nos pays de culture morcelée, les tracteurs à chenilles me paraissent les plus pratiques. Les tracteurs, en effet, ne versant qu'à droite, sont soumis à des virages aux coins des pièces et laissent, par suite, des bandes de terrain sans rayage. Les tracteurs à chenilles virent au plus court. Ces machines sont vendues avec leurs charries, outils polysocs, qui labourent avec une égalité de niveau complète. Bien entendu, elles s'attellent à tout : brabant, moissonneuse-lieuse, cultivateur et autres ; à tout comme des bœufs ou des chevaux.

Ce soir, dans mes environs, un tracteur raccordait son labour au pied d'une colline boisée. Le jour s'éteignait, comme il s'éteint ici l'été, dans un incendie. L'ombre descendue de la colline était toute traversée de pourpre violacée. J'étais loin. Je n'entendais plus le bruit de la machine, cette respi-

ration oppressée qui l'emplit au travail. Je n'apercevais plus la rotation de ses chenilles. Elle paraissait ramper, aller et venir, fouiller le sol avec un mouvement de tangage pesant. Soudain elle s'arrêta et, dans le silence qui gagnait, jeta un long cri qui tenait du coup de sifflet rauque et de l'aboi strident. Et, tandis que l'écho se perdait, je pensais que, glissant ainsi sur lui-même, au commencement, dans le cercle d'horizons envahis de plantes grasses géantes, parmi le limon natal où il rôdait en enfonçant, au tomber du jour, quelque monstre primitif allait à sa pâture et, pour effrayer et faire sortir sa proie, poussait un cri vibrant...

IX

LEÇON DE CHOSES

25 avril.

Elle porte sur une nouvelle méthode de culture intensive. J'ai hésité à l'exposer, parce qu'elle date de quelques années au plus, ce qui est d'hier sur un terroir antique ; parce qu'elle me paraît osée et sûre d'elle-même, et que, lorsqu'il s'agit des transformations de la vie, la démonstration la mieux assise reste sujette à des surprises. Osée, en tant qu'elle s'intitule : « Culture intensive des céréales sans labour, sans fumier et sans engrais » ; sûre d'elle-même, en ce qu'elle se substituerait volontiers aux us et coutumes du passé qu'elle regarde comme périmés. Cependant, elle ne cherche autre chose qu'ameubler, aérer le sol, que le débarrasser des herbes parasites, et, en y réfléchissant, elle consacre un procédé ancestral, empirique s'il en fut, la jachère, dont cet ameublisse-

ment, cette aération et cette épuration de la couche arable sont le but. Toutefois, elle y parvient en quelques mois. Nos pères, avec la jachère, y mettaient un an. Ces réserves faites, il reste que cette méthode, la méthode Jean, basée sur l'emploi du cultivateur de ce nom, le même homme ayant trouvé système et outil, possède une logique, offre une économie indéniables, et, jusqu'ici, jouit d'un succès frappant. J'ajoute qu'elle ouvre sur la vie intime de la terre une vue magnifique.

M. Jean pousse sa méthode au bout. Il relègue les charrues aux vieilles ferrailles, il n'use pas de fumier ou si peu que rien, il bannit l'engrais qu'il estime nocif, il ne laisse jamais reposer son fond. Telle de ses pièces, après un défrichement de luzerne, a porté, en dix ans : une fois de l'orge, une fois de l'avoine, deux fois du fourrage, puis de l'orge, puis du blé, puis de l'avoine, et encore de l'avoine, et encore du blé : soit sept récoltes de grain. Je n'ai pas à souligner qu'une pareille succession de céréales, sans arrêt, sans une jachère quelconque, constituait jusqu'à présent un type de série d'épuisement. Néanmoins, les récoltes se sont soutenues à la moyenne de 44 hectolitres d'avoine à l'hectare, 22 de blé, 37 d'orge. Fait probant. Car

enfin elles étaient sous le ciel, soumises comme les autres aux intempéries. Leur aspect sur pied confirme les résultats. Leur homogénéité, leur densité, leur venue, d'une égalité de niveau parfaite presque, attestent la régularité de la culture comme la continuité de la nutrition. Cela, j'y reviens, obtenu avec un seul outil, le cultivateur, un seul attelage, un seul homme.

A quoi attribuer ce rendement? Premièrement, à l'aération sans dessèchement du sol; secondement, à son ameublissement profond; troisièmement, à son épuration complète. Le cultivateur opère mieux que tout autre instrument similaire, l'application qui en est faite paraît judicieuse. La charrue, en effet, trop fortement et trop continûment employée, risque de stériliser en cherchant à aérer, et ni la herse n'ameublît assez loin, ni la houe, ni la canadienne même ne nettoient absolument. Le cultivateur, je l'ai indiqué ailleurs, qui travaille tous les douze ou quinze jours par passages de plus en plus profonds, pénètre chaque fois de 3 à 6 centimètres plus avant, circule en tous sens, répond par là même et en même temps à tous les besoins. De ce va-et-vient continu, de ce déchirement renouvelé, sans être bouleversée, sans

qu'une motte soit créée et demande qu'on l'écrase, la terre reste jusqu'au dernier moment émiettée, assouplie, par couches superposées rendues friables au fur et à mesure de la pénétration, et offre un état de préparation éminemment propice à la germination du grain, à la nutrition des racines, au jet de la tige future. Pas une herbe n'a résisté. Non seulement parce que les socs extirpent le moindre brin, mais encore parce que le premier passage de l'outil recouvre de poussière les germes qui demeurent toujours dans les terres, et, à la faveur d'une ondée, d'un brouillard ou d'une rosée, les pousse à naître, pour les livrer ensuite plus sûrement au tranchant du fer. Et lorsque, dans une terre qui n'obéit pas, les socs courants ne suffisent pas à la besogne, d'autres socs, triangulaires et coupants, leur sont substitués qui, animés d'une vibration plus lourde, procèdent pour ainsi dire par saignées appuyées.

En conséquence, il semble qu'il n'y ait point place pour la discussion. Et la méthode est juste et l'instrument exactement adapté. Toutefois, l'idée outrancière habituelle aux inventeurs ne perce-t-elle point dans ce rejet absolu de la charrue, de la suppression de l'amendement? Conçoit-on que l'usure propre

à la matière épargne cette matière par définition, la glèbe? Point d'apport ni de restitution pour un fond d'où l'on tire toujours? Je le sais, il faut dire : « le grain ne vit pas seulement de terre », je l'expliquerai, mais encore? On voit sur la pièce témoin, durant les dix années relevées, qu'il a été fait trois fois du fourrage, certainement enfoui. Or, l'engrais vert est un amendement au premier chef : de haute et constante qualité. Quant à la charrue, elle ne mérite pas cet ostracisme. Elle reste utile ici, et, sans doute, ailleurs. Nos terres argileuses, compactes, fréquemment inondées, qui sont tout de suite saturées d'eau et forment partout cuvette, ont besoin de labours qui les drainent. Et les défoncements? Je ne connais pas de bien dans ma région où ils ne soient par moments nécessaires. J'estime, au surplus, que toute première préparation de terrain gagne à être faite à la charrue. Ensuite, que le cultivateur serve seul, rien de mieux. L'enfouissement du fumier à la charrue, par exemple, est un procédé rudimentaire. La charrue enterre le fumier en paquets dans la raie. Il s'y réduit difficilement, il y reste lointain pour les racines, et, souvent, en est rejeté un an après intact par un nouveau labour. Le cul-

tivateur le traite autrement. Il le saisit et le secoue, le sépare et l'émiette, le distribue, dans la trituration de ses socs multiples, en son frémissement perpétuel. Enfin, il l'entraîne avec lui dans ses pénétrations successives, le mettant à la disposition de la plante, à toutes les phases de sa croissance.

Essayons la méthode Jean. Non en son intégralité. En mêlant l'ancien et le nouveau, persuadés qu'il est une raison à toute chose. L'expérience dira dans quelle mesure. Voici ce qui me semblerait intéressant. Après un défrichement de fourrage ou d'herbage au brabant, au printemps, commencer tout de suite avec du maïs ou des plantes sarclées un roulement triennal, et fumer abondamment, récolter ; donner trois ou quatre façons au cultivateur, semer du blé sans fumure, récolter ; mener six ou sept passages au même outil, faire de l'avoine sans fumure encore, récolter ; et là, de nouveau, reprendre le cycle, comme au départ, sur un engrais vert, un labour, un fumier copieux... En outre, si la terre fléchit en cours d'assolements, être prêt à la refaire, soit par une couche de fumier supplémentaire, soit par un épandage d'engrais.

J'ai écrit, en transposant la parole divine :

« le grain ne vit pas seulement de terre », mais aussi d'eau : pluie, brume ou rosée, et d'azote, transformée en nitrate. Deux lois entre autres président à la fécondité des champs : la capillarité et la nitrification. Le cultivateur active considérablement celle-ci, stabilise presque entièrement celle-là, la méthode Jean collabore ici avec la nature. On a dit, à ce propos, que ces deux fonctions assurées suffisaient à l'économie des plantes. C'est rétrécir la réalité. Le moindre brin d'herbe et la motte qui le nourrit sont le siège de combinaisons chimiques et organiques sans nombre, dignes de l'infiniment petit dans Pascal.

La capillarité est la propriété que possède l'eau de monter dans tout canal abouché à sa masse, de quelque matière et de quelque manière qu'il soit formé, et de monter d'autant plus haut que ce canal est plus étroit. Le mouvement ascensionnel de la sève dans l'arbre n'a pas d'autre explication. L'arbre s'alimente par capillarité. De la naissance à la chute des feuilles, par le canal des vaisseaux, la sève ne cesse d'être appelée, élevée dans le corps ligneux à baigner, parfois jusqu'à 17 mètres, et d'y répandre l'élasticité, la luxuriance et la vie. Admirable correspon-

dance, persistance d'effets dans un même plan qui, par un jeu identique, inonde toute matière de suc nourricier... La terre, qui est composée de grains de poussière à l'infini et de tout volume, laisse entre eux des sortes de puits de structure et de coupe multiples, aussi étroits qu'il se peut imaginer. Les eaux qui tombent coulent par là dans le sous-sol : ruissellement filiforme. Ruissellement aussi abondant qu'impondérable, puisque les plus vastes nappes souterraines en viennent, puisque, dès qu'il se trouve un lit de tuf ou d'argile, les bassins naturels qui s'y creusent en sont alimentés. Ces multitudes incalculables d'orifices vont des nappes ou des bassins à l'air libre. La capillarité les emplit d'eau. Cette eau, dès que l'état de l'air s'y prête, s'évapore. Déperdition continue, fuite qui ne se ralentit jamais, qui s'accélère, au contraire, jusqu'à épuisement du liquide, en raison directe de la force du soleil et de la violence des vents... Or, cette eau montée par capillarité est aussi nécessaire aux plantes que l'air aux poumons. Si elles redoutent d'être noyées, elles demandent à être constamment abreuvées, étanchées, elles ont besoin de plonger dans un milieu frais, imprégné d'humidité. Leur bonne santé en

dépend, leur vie même, durant les longues sécheresses où l'évaporation est intense. Il importe de limiter le plus possible cette évaporation. Mais, plus le canal est étroit, plus la capillarité joue. Ouvrons donc, élargissons les orifices où l'eau s'élève. La montée se ralentira, l'évaporation diminuera, une masse liquide suffisante restera à la disposition des racines. Le cultivateur assure d'aussi près qu'il se peut ce résultat. Dans le déchirement renouvelé qu'il fait du sol, il grandit chaque fois les innombrables petits puits, abaisse l'évaporation en bornant la capillarité.

La nitrification est la transformation de l'azote soit aérienne, soit organique, en une substance appelée nitrate, de la plus grande action sur les plantes. Cette transformation est l'œuvre de microbes qui en sont comme les creusets vivants. Et il faut parler de milliards et de milliards d'infiniment petits, d'invisibles, dont un débris de terre contient un peuple, qui cependant naissent, se reproduisent, meurent, ont des fonctions à part, nettement définies, concourent à la fécondité du monde. Les plus opulentes moissons sont tributaires de la leur... Ces impondérables sont de trois espèces. Ils forment des équipes. Ils se divisent le travail. Les pre-

miers microbes puisent à même aux couches du ciel, en tirent de l'azote et le transforment directement en nitrate ; les seconds s'emparent de l'azote organique contenu dans la matière en décomposition et le changent en produits ammoniacaux ; les troisièmes prennent ces produits, les muent et les rendent en nitrate. Et sans jamais errer, se tromper, mêler la besogne ; et sans arrêt, sans repos, dès que le départ des sèves s'annonce, jusqu'au moment où leur flot devient étale, l'hiver... Et conçoit-on cette œuvre tenant toute la surface de la glèbe, silencieuse et affairée, acharnée, où des poussières d'êtres, que nul sens mortel ne saurait soupçonner, s'attaquent à la masse atmosphérique comme à la parcelle de fumier qu'ils émiettent et réduisent encore, pour dispenser à profusion un même sel fertilisant. Ils ne sont au monde que pour produire, collaborer au renouvellement universel. Le soir, le matin surtout, baignés de nuit ou d'aurore, rafraîchis, ils s'efforcent jusqu'à se tuer. Mais ils se savent intarissables, si je puis dire. Et ainsi cette réalité est sans limite, cette action de toutes choses sur toute chose, qui va de l'astre étincelant à l'atome obscur. Car ces microbes, ces faiseurs de substance, ne peuvent se mul-

tiplier que mis en contact avec les agents de l'éther. Ils ont soif d'eau, d'air, de soleil. Sans eux ils s'étiolent. Sous l'effluve et la goutte ils pullulent et pullulent, au delà de tout ce qui est exprimable... A la fin de cette courbe de causes et d'effets, le cultivateur réapparaît. La terre, telle qu'il l'ameublir, ouverte à toute imprégnation, offre à ces imperceptibles, en chacune de ses miettes, des lits d'enfantement inouï.

Voici plus profond encore. Les plantes, qu'ils viennent du fumier, de l'humus, de l'engrais, n'assimilent que des éléments à l'état minéral et soluble, comme le sucre dans l'eau. Et c'est l'autre rôle de l'infiniment petit. De la matière organique il fait de la matière minérale soluble. Et celle-ci, par osmose et capillarité, pénètre dans la racine et la feuille, où, sous l'énergie solaire, elle ruisselle en sève élaborée... Et, dès lors, de l'inertie, de la décomposition, de la mort, sortent irrépressibles, mouvement, organisation, vie. Et le cycle éternel des résurrections nées des trépas recommence, se manifeste dans un pli de terre...

X

POST-SCRIPTUM

20 avril.

Je croyais avoir fini. Je reçois une série de numéros d'une publication intitulée *le Génie rural*, organe de la « Néoculture ». J'y trouve une méthode nouvelle de culture du blé. Je m'abstiens de la discuter. Je ne puis me former sur elle qu'une documentation livresque, étude que je considère comme aussi insuffisante que hasardeuse. Mais enfin les expériences tentées jusqu'ici, la méthode employée, l'idée dont elles découlent me paraissent intéressantes, originales, logiques. Je pense avoir compris. J'expose donc théorie et faits tout uniment.

La néoculture part de cette donnée : les matières premières se trouvent en quantités inépuisables dans le sol et dans l'air. C'est l'acide carbonique, c'est l'azote, ce sont les vapeurs d'eau, les principes organiques, les

sels minéraux. Les uns et les autres triturés, mués, adaptés par les infiniment petits. Cette terre ainsi composée, ainsi baignée dans l'atmosphère, ainsi animée d'une vie organique pullulante, forme une sorte d'habitat, de demeure annuelle où le grain naît et croît. Là, accomplissant sa mystérieuse fonction, la plante reçoit, absorbe, élabore ces matières premières, et les rend en produits assimilables par l'homme. Il s'agit de mettre terre et plante en état d'absorber et de transformer le plus abondamment possible.

Le sol idéal, au regard des néoculteurs, est un sol non seulement ameubli en surface, mais encore travaillé, divisé, rendu perméable aux imprégnations solaires, aériennes et pluviales jusqu'à 60 et 65 centimètres, aussi loin que les racines de céréales robustes descendent, s'étalent et puisent. Après les labours qui malaxent et effritent, ils imaginent des affouillements de plus en plus profonds, envahissant les couches successives de la terre, gagnant en intervalles à mesure qu'ils pénètrent, de telle sorte qu'au-dessous des lits émiettés de la surface soient créés des lits souterrains bouleversés et parsemés de trous espacés, comme faits par arrachements concentriques. Ils prétendent constituer ainsi

une masse entièrement travaillée, quoique inégalement, où la terre plus meuble du dessus coule, emplit ces espèces de bouches inférieures, sans les combler toutefois, ménageant à la plante des cheminements inusités, au plus haut degré favorables à son développement. Ici, la méthode marque un temps d'arrêt. Point de pause au reste mécanique. Les instruments nécessaires à ces opérations, qui ameublissent et déchirent, bouleversent et creusent, manquent encore ; ou bien leur prix de revient les rend pratiquement inutilisables. Il n'y a point de doute qu'ils ne soient un jour d'usage courant. Toute idée exacte de l'homme ploie la matière à l'exécution. En attendant, les néo-culteurs s'adressent à la nature. Elle demeure l'éternelle collaboratrice.

Il est des plantes qui pénètrent, ouvrent, affouillent la terre par la dilatation de leur tronc pour ainsi dire, et la sillonnent, la divisent par l'expansion de racines innombrables, laissant, une fois arrachées, un sol meuble en surface et parsemé dans sa profondeur d'excavations et de canalisations multipliées : ce sont les légumineuses. De plus, comme les racines pourrissent, elles abandonnent à la terre un poids considé-

nable d'humus, elles excitent la vie microbienne en offrant aux animalcules des parcelles végétales en décomposition, elles émettent enfin des toxines qui, poison violent, destructeur des autres semences, constituent un stimulant énergique pour les céréales. Comment? Pourquoi? C'est un pli du voile jeté sur les affinités de la nature... Les plantes remplissent l'office attendu des machines. Les néoculteurs en font un usage constant. Par elles ils émiettent leur sol, par elles ils le travaillent profondément tout en le liant dans ses couches inférieures, tout en l'emplissant de terre pulvérisée, riche déjà d'humus et vivifiée de microbes. Toutes les légumineuses sont bonnes à ces fonctions, les betteraves surtout.

Vient l'époque des semailles. Les néoculteurs cherchent à la fixer. Elle n'est point indifférente, elle ne saurait être laissée à l'habitude, au rite ancestral réglé par le calendrier, les révolutions lunaires ou solaires, limitée à telle ou telle semaine. Non, le grain lui-même indique l'heure où il doit être enfoui.

C'est ce que les néoculteurs appellent l'époque physiologique. Elle est déterminée par le degré de maturité, et celle-ci se mani-

feste complète à la minute où la graine tombe d'elle-même. Dès cet instant et durant un mois et demi environ la graine possède et garde intacte sa plus grande puissance de germination et de prise. Il semble qu'il faille la livrer alors à la terre, vers la fin de septembre dans nos pays ou dans les premiers jours d'octobre. Le reste est affaire de pluie. A la première ondée elle germe.

Une autre question. Doit-on semer clair ou épais? Les néoculteurs répondent : semence moyenne. Semés épais les grains se nuisent, ils sont trop autour de la table, je veux dire du rond de terre où ils vont vivre ; semés clairs ils risquent d'être en nombre insuffisant, si l'on considère la quantité de ceux qui ne germent pas ou sont dévorés par les oiseaux. Tous ceux en un mot qui restent écrasés ou disparaissent dans la lutte pour la vie. Et ceci me rappelle une sentence d'un de mes vieux métayers : « Il ne faut jamais affronter la terre », parole qui peut se traduire ainsi : « Il ne faut pas refuser la semence au sol. » Expérience et science ne font qu'un souvent.

Nous touchons à présent au fond même de la méthode nouvelle. La néoculture regarde beaucoup plus un champ comme une

terre à cultiver que comme une terre à ensemencer. Je m'explique : elle veut que dans une pièce de blé l'espace à cultiver l'emporte sur l'espace à ensemencer. C'est pourquoi elle sème en lignes : ligne simple, ou double, ou triple. Ces lignes sont à 0^m,50 les unes des autres et d'axe en axe, et les tiges, par l'enfouissement exact du grain à la machine, à 18 ou 20 centimètres de pied à pied. Il paraît que le dispositif du blé sur ligne double est le plus productif. Parce qu'il laisse le plus de sol à cultiver, parce qu'il pare le mieux aux manquants par le remplacement du grain avorté ou dévoré par le grain jumeau, parce qu'il évite enfin de créer un fouillis de tiges nuisibles au développement. Cet inconvénient est fréquent dans les blés en ligne triple ; l'exubérance des pieds qui talent à l'extrême en atrophie une partie. Cette force, cette poussée de sève, cette exubérance de jet est due à la préparation du sol certes, mais surtout aux façons que l'on donne au champ, du jour des semailles au jour presque de la moisson : façons que la préoccupation du plus grand espace à cultiver donnait bien à deviner. De fait on butte deux fois la plante et précocement, on la bine ensuite tout le long de sa crue, toutes les fois que le sol semble

faire corps et se durcir, on la traite comme une légumineuse. Nouvelle plante sarclée dont on prolonge l'état de réceptivité, de nutrition durant toute sa végétation, en l'inondant de lumière et d'air, de principes fécondants, de vie.

Je me résume. Les néoculteurs préconisent un sol ameubli en surface, travaillé, divisé, affouillé dans ses couches profondes ; une quantité moyenne de grains semés ; des semailles faites en ligne double, après quoi deux buttages précoces et des binages jusqu'à la fin : je l'oubliais, des semailles faites à l'époque physiologique. Ils espèrent arriver ainsi à une production nettement supérieure aux rendements accoutumés. Ils parlent de dix quintaux de plus à l'hectare. Ils ne rejettent aucun amendement. Ils convient tous les agents à concourir à l'élaboration du grain sacré.

J'ai dit que les instruments puissants nécessaires à la préparation du sol n'étaient pas encore au point. Ceux qui servent aux façons sont trouvés. Ils fonctionnent. Le mieux adapté à son usage est le « néobi-neur ». Cet instrument compte un certain nombre de socs sarcleurs et butteurs fixés à des barres-porte-outils et montés sur roues.

Ils sont articulés au point qu'ils épousent tous les reliefs du sol ; distribués sur le châssis, ils peuvent travailler indépendamment, série par série. Un cheval traîne, un homme assis conduit le néobineur. Enfin une direction permet de conserver exactement la ligne droite. On passe le néobineur jusqu'à ce que le blé ait atteint un mètre. Bien entendu, au moment voulu, un semoir et un épandeur d'engrais se montent sur le châssis.

Je n'ai vu que des photographies de blé en ligne double. Autant qu'en en peut juger dans le lointain de la plaque, cela donne l'impression de haies parallèles se dirigeant vers l'horizon. Haies épaisses, rigides, vêtues d'or, étincelant sous le firmament. C'est lorsque les blés sont immobiles, enveloppés de flamme estivale et « qu'ils épuisent sans peur la coupe du soleil ». Mais qu'on se les figure agités par le vent. Ils ondulent, s'enflent, bruissent alors, flots vivants de la terre, pareils aux autres, aux moutons de l'Océan poussés et dressés par le flux et que la brise hérissé.

DEUXIÈME PARTIE



L'HOMME

L'HOMME

6 mai.

Au milieu de ce domaine si longtemps abandonné, où les débris embarrassent la route facile d'autrefois ; parmi ces animaux acheminés déjà vers les sélections rémunératrices, ces plantes que l'expérience a triées, rejetées ou retenues, ces outils dont l'industrie multiplie les usages et les formes ; au bruit du monde rural nouveau, dans la ruine des marchés élargis, voici venir celui que l'on a tant attendu, le survivant des jours brûlants, voici l'homme du front hier, de la terre sauvée aujourd'hui... La terre, jusqu'ici, avait gardé les siens. Les tribus nomades exceptées qui se battent et qui sèment, mais ne cultivent pas, tous les peuples comptaient leurs soldats et leurs laboureurs. Ceux qui fertilisaient le sol, ceux qui le défendaient. Deux groupes distincts se coudoient dans la nation. Et la protection du

soldat était acquise au paysan, et le labeur du tâcheron acquis au combattant. Quand les feux s'allumaient de sommet en sommet, le soir, quand le cor sonnait au matin, ils appelaient à la fois les pasteurs et les serfs à l'abri des remparts de boue sèche ou de granit, et les cavaliers sur la ligne de l'horizon. En revanche, le tumulte apaisé, le paysan pourvoyait de nouveau aux besoins de l'homme d'armes. Les guerres modernes même ne mêlaient pas les vies, la province ou la nation n'y prenait part que par ses craintes et par ses vœux, le sort se fixait sans qu'elle aidât de sa population à l'arrêter. Et si, un moment, quelques lustres d'histoire révolutionnaire ou impériale, l'Europe plia sous la France ruée, et puis la France sous l'Europe conjurée, les deux groupes ne tardèrent pas à reparaître. Ici, l'homme des camps, et là l'homme des champs. Mais, à ce coup, tous les clochers de France s'ébranlèrent pour le tocsin ; toutes les portes s'ouvrirent devant ses fils se hâtant... Et celui qui revient contemple maintenant son enclos retrouvé... Et, la tête hors du casque, il prend le vent et sonde ses environs, et il sent que les destins sont changés : dans l'espace comme dans son cœur.

Combien de paysans sont partis ! La terre a donné 2 800 000 combattants. Calmes de pensées, de sentiments et d'efforts, ils se sont battus comme ils labourent, ils ont gagné la victoire comme ils gagnent le pain : à la sueur de leur front. Seulement, cette fois, ce fut une sueur de sang. Parlez avec eux, tendez-leur la main. Vous saurez l'obscur instinct qui les a fait s'acharner. Quand ils virent l'exode des pays envahis : les femmes exténuées, les vieillards désespérés, les enfants silencieux, et puis les villages fumants, les guérets bouleversés, les troupeaux errants, les gens, les bêtes et les choses apparaissant sous l'allure et l'aspect familiers, mais rongés de soucis dont ils sentaient la profondeur, désemparés ou en ruines, toute la terre en un mot vivante et animée couverte de désolation, leurs bras se sont dressés, leurs poings se sont serrés. L'*Alma parens*, génératrice de leur être, en esprit et en chair, revêtit une face qu'ils ne lui connaissaient pas, émouvante jusqu'aux pleurs, et un immense attendrissement les saisit. Et une colère implacable et une volonté infrangible. On les tue-rait, plutôt que de la fouler, de la tourmenter, de la déchirer encore ! Et l'épique pied à pied, unique dans les siècles, commença.

Il faut voir rentrer un poilu fils des champs pour comprendre. Sous l'habit civil repris, un ruban de guerre à la boutonnière, il se hâte par les sentiers les plus courts, ceux qu'il suivait à la chasse, à la pêche, avec ses amis ou sa promise. Il va vite. Pourtant, les gestes et les soins de jadis lui reviennent. Il prend le temps de cueillir une fleur à la haie, un brin rouge et blanc de chèvrefeuille, la fleur du pays. Il le met à la bouche et repart, les lèvres embaumées. Il observe d'un coup d'œil les changements survenus. Le coin natal paraît grandi, les taillis ayant plus d'ampleur, les arbres plus de jet, les hautes herbes plus de fouet : marque des saisons révolues. Ici des champs ont fait place à des herbages, là des vignes ont disparu : signe des jours d'attente. Le soleil seul emplit ses yeux du même éclat. Il regarde, ravi, les choses chatoyer... La distance se réduit. Des labours qu'il longe, les vieilles gens au travail le reconnaissent. Ils le hèlent, ils lui font bonjour. Il poursuit. Et voici les premiers voisins. Il leur crie : « Vont-ils bien ? » On répond : « Oui ! Oui ! » Il accélère alors le pas. Il court, il pousse l'huis, il est « à nouste », chez lui... On l'embrasse, on l'entoure, on lui rit. Sa mère reste à son cou, son petit

frère lui prend la main. Le père passe à la cave. Et l'on boit le coup du retour, de la réunion tant espérée. Et puis, on se tait. Les volées de la cloche retentissent une dernière fois dans les cœurs : celles de l'appel aux armes, celles du cri de la victoire. Ce fils les remémore, il les résume, il les incarne. On l'aime, on le bénit... Mais lui tourne la tête. Par les portes entr'ouvertes, une odeur chaude arrive, mêlée de parfums de foin neuf et de senteurs de bêtes. Un bœuf beugle : le garçon n'y tient pas. Il gagne l'étable. Il compte les bêtes. Ce qui finit de croître, ce qui vient de naître. Il retrouve, massifs à présent et superbes, les deux bouvillons qu'il avait accouplés, qui reculaient et bondissaient sous le joug imposé. Il passe entre eux. Il les caresse et les palpe, s'extasie, et comme l'un d'eux, son front puissant levé, le flaire et semble se réjouir, il prend le mufle noir entre ses mains et y appuie sa joue. Enfin, suivi du chien qui ne l'a pas quitté, il sort. La terre l'attire. Le père a compris. Il dit : « Viens ; je vais te montrer. » Les deux hommes, côte à côte, s'éloignent.

Les vignes sont à leur gauche, les champs à la suite, en face, par longues pièces et c'est, à leur droite, la lande avec ses pins. Au delà,

sortant à demi de la ligne du sol, le clocher du hameau pointe vers le ciel comme un cyprès. Le fils ouvre lentement les bras. Mais il ne peut tout étreindre, il les laisse retomber. Et d'ailleurs le père parle : « Quelle misère ici sans « l'aîné ». Lui vieux, les femmes à bout, le petit trop enfant. Il n'a qu'à voir. Il pousse juste de quoi vivre. Le reste est inculte. » Et, recueillis et muets, ils abordent les sillons. La pénurie des moyens, le manque d'amendements, le retard des travaux se lisent dans chaque pli du sol. La sécheresse et l'épuisement envahissent le gras terroir, les plantes ont des pâleurs d'anémiées. L'aîné murmure : « Lou praoue bin, lou praoue blat », le pauvre vin, le pauvre blé. Ce mot pauvre lui monte des entrailles. Et soudain, comme un goût amer revient à la bouche, il retrouve le sentiment qui l'avait soulevé là-bas. Moins âpre, car ce n'est ici que léthargie, rien n'est gisant ou en flammes ; sans désir de vengeance et de châtement, car il n'entend point de sanglots, car il ne voit point d'agonies. Mais le même apitoiement et le même amour infinis pour la terre revivent en lui. Ils sont profonds comme les générations qui l'en ont imbu.

Cette sorte d'envoûtement de la terre ne

les a jamais quittés. Les actes que comportent son travail et ses plaisirs, ils les ont repris, au cours de la guerre, ravivant chaque fois le souvenir qu'ils gardaient d'elle. Élever des tertres, creuser des fossés, drainer des eaux, abattre des arbres, construire des chemins ou des ponts de rondins, maçonner des abris avec des pierres et de l'argile, souffler des feux de brande, tailler des torches, demandez aux métayers isolés de nos Gascognes, aux terrassiers, aux bergers, aux résiniers, où donc ils l'ont appris? Comme vivre en sabots, une couverture pliée sur les épaules, une peau de mouton croisée sur le sein, sous l'averse ou le givre, dans la boue gluante? Et patienter, peiner, souffrir, « espérer », comme ils disent? Et aussi se dégourdir au soleil, rire aux éclats, rebondir avec le rayon, enfin prendre l'aubaine à portée? Les jours de calme, celui-ci, qui était chasseur de palombes, au plus haut de la forêt élevait une cabane de feuillages, attentif aux roucoulements de passage; celui-là, qui braconnait, relevait le poil et la plume restés aux épines des fourrés ou des haies pour y placer un collet; cet autre, pêcheur de gaves, posait la ligne et lançait l'épervier. Les quelques balles qui sifflaient aiguisaient le plaisir. Et cet

oubli de l'heure, dans la nature un moment complice, rendait l'élasticité à ces cœurs rustiques. Tous ces Antées reprenaient force et souffle en touchant le sol...

La terre les a environnés plus encore. Elle n'a cessé de les appeler à elle. Dans les cantonnements, au repos, entre les relèves, ils vaquaient aux étables, aux jardins et aux greniers. Ils écoutaient le mugissement des taureaux, l'aboi des chiens parmi le piétinement des ouailles. Ils accomplissaient les rites ancestraux. Bien que, pour beaucoup, les saisons parussent troublées, le sol étant plus lent sous un soleil plus hâtif ou la nature prématurément engourdie, ils se mirent tout de suite au courant. Le paysan chemine partout du même pas. Ils semaient donc, fauchaient, moissonnaient. Et quand les hasards de la lutte, après l'inertie de l'hiver, les forçait à abandonner les champs déjà poussés, il leur semblait perdre deux fois le terrain, non seulement ce morceau vivant de la patrie, mais encore un lambeau plus intime, où le sol était leur par droit de fécondation, quelque chose de chez eux, comme une parcelle devant leur seuil... Ils portaient jusque sous le feu le besoin de vivre avec la terre. Dans les bandes laissées libres par les tranchées, à l'entour

des « cagnas », d'aucuns jetaient du blé ou de l'avoine emportée dans leur poche et, lorsque le grain commençait à germer, ils l'épiaient avec passion. Le premier frisson de son herbe les émouvait comme un bonheur.

La terre enfin les a instruits. Du moins les poilus de nos contrées. Ils l'ont vue sous des aspects opulents. Des forêts vastes l'enveloppaient ici, mouvementées comme ses reliefs ; là, des moissons d'une richesse insoupçonnée, des herbages pareils à des mers intérieures débordaient ses horizons ; ailleurs, des arbres de jardin constellaient les enclos et les guérets ou berçaient des dômes de fruits le long des routes. Ils connurent des méthodes de culture plus rapides et plus complètes, des ensemencements plus économiques, des sélections variées, des assolements constants, partant des rendements élevés. Ils restaient « jaloux » devant 40 hectolitres de blé, 60 d'avoine, obtenus à l'hectare : parfois davantage. Et les fournées de betteraves enfouies dans les silos, les charretées et les charretées de légumineuses transportées qui permettaient la stabulation d'hiver, les emplissaient de curiosité. On leur disait que plus au Nord encore, en Hollande, en Danemark, dans cette Allemagne qu'ils

voulaient réduire, l'enfentement du sol devenait par endroits merveilleux. Que le rendement de l'Allemagne était en moyenne double de celui de la France pour une superficie sensiblement égale, soit 12 500 000 hectares environ. Et, par-dessus tout, en entrant au foyer de familles nombreuses, où les chaises se touchaient encore autour de la table, bien que les grands fils fussent au feu, où les mille travaux de l'année restaient divisés, ils se prenaient à songer, les yeux attachés sur cette ruche humaine qui vivait, qui grandissait, qui prospérait cependant... L'un d'eux ajoutait : « Il y a là-bas des enfants comme ici des poussins. » J'ai aimé cette comparaison, elle est jolie. Ils envahissent cuisine, cellier et chambres. Ils assiègent les bancs, les fauteuils, les genoux...

Donc, ils sont revenus avec plus d'amour mais plus d'ambition aussi pour la terre. Ils la trouvent pauvre à présent, comme avare, comme rentrée en elle-même. Ils ne disent pas ingrate. Ils ont compris qu'ils avaient manqué de science, de méthode, d'assiduité, de soins. Ils ne parlent plus de la quitter. Autour de moi, au loin, partout où je me suis enquis, ils ont repris la charrue avec « amitié ». Chacun possède dans son étable une jeune

paire, bouvillons ou génisses, qu'il se promet de dresser au premier moment libre. Il les suit, en attendant, au passage, les examine, suppute leur force et leur ardeur. Et tous sont possédés d'une sorte d'envie d'essayer autre chose que les cultures paternelles, d'adapter les façons qu'ils ont reconnues judicieuses. Dans les foires, aux marchés où ils fréquentent, ils s'informent entre eux de ce qu'ils ont vu ou fait sur le front. Non plus des actes glorieux accomplis ou des hasards courus. Les insignes qu'ils portent parlent assez haut et les traces de blessures sur leurs jeunes faces. Mais telle machine employée, tel ameublement obtenu, tel ensemencement inconnu, comme celui du blé en lignes, entretient sans fin leurs propos. Assis, la cigarette aux lèvres, en choquant des verres de vin clair, ils causent intarissablement. La vague de paresse ne les a point touchés. Ils sont impatients de tenter.

Tout le problème agricole futur tient dans cette impatience. Il faut la guider et la satisfaire. Les maîtres : ceux de l'esprit, ceux du cœur, ceux du corps ont également à intervenir et l'État. Ce qui a trait à la main-d'œuvre au salaire, à l'instruction, à l'assistance, à l'organisation économique, à la situation fa-

miliale, à l'habitude ou à la coutume, au divertissement même ; ce qui tient entre ces deux lits, le berceau où l'on vagit et le cercueil où l'on se tait pour jamais ; ce qui peuple le temps et achemine vers l'éternité doit être envisagé, pesé, réalisé, pour la dignité et pour le bien-être de la créature marquée du sceau divin... Autant au moins qu'il se peut. Autant qu'il est permis à l'homme qui, jusqu'à la fin, « traîne après soi la longue chaîne de ses espérances trompées ».

II

LES BRAS

24 juin.

J'ai toujours pensé que les bras remplissaient les fonctions les plus nobles de l'être humain. Par eux on combat et on protège, par eux on produit et on fonde. Là même où ils semblent intervenir le moins, ils disposent, ils agencent, ils emploient, ils manient. La machine la plus précise ne saurait se passer de leur concours. S'ils peuvent être remplacés comme action, ils ne le sont jamais comme cause ; ils restent les guides et les régulateurs. La plupart du temps, surtout aux champs, ils constituent les outils par excellence. Ils possèdent la force et l'adresse, ils ont l'intelligence innée du mouvement à accomplir, ils sont les serviteurs intimes de la pensée. De fait ils sont indispensables. Et, dans ce sens, les bras des paysans fécondent à la lettre le monde... Or, ces bras font défaut. La masse rurale a été dévastée par la

guerre, fauchée comme une moisson, abattue comme une forêt. On a compté jusqu'à 65 pour cent de la population mâle des champs au front. Durant ce temps, une partie de la population féminine gagnait l'usine. Nombre de ces jeunes femmes ne sont pas revenues. La vie facile de la ville, le luxe, les plaisirs, sinon un travail mieux rémunéré, les ont retenues. Et les vieux parents épuisés de soucis et d'angoisses, les autres femmes, les enfants continûment ou prématurément fatigués, ajoutent à ce déchet de vie. Il manquait à l'agriculture cent mille bras avant la guerre ; il en manque, depuis, un million six cent mille. Chiffre éloquent.



Leur absence, à la vérité ne se fait pas sentir également partout. Il est trois sortes d'exploitations : le fermage, le métayage, le faire-valoir. Le fermier récolte et paie un loyer pour les terres qu'il cultive, le métayer cultive et partage les fruits avec le maître, le propriétaire cultive par lui-même ou par les mains d'autrui et garde le revenu. Les uns et les autres se divisent en deux groupes : ceux qui ont besoin d'aide, de main-d'œuvre

étrangère à la famille ; ceux qui se suffisent. N'habitant pas un pays de fermages, ignorant des nécessités et des difficultés de ce mode d'exploitation, je n'en traiterai point. Je suppose toutefois que le manque de bras doit s'y faire fortement sentir. Il est y souligné par l'obligation du loyer annuel à verser, il est aggravé par les vides que la guerre a creusés, comme chez nous, parmi les populations de saisonniers qui, chaque année, venaient se louer pour la fenaison, la moisson, la rentrée des légumineuses. Cette émigration saisonnière était telle que, dans les grandes fermes du Nord, des locaux séparés étaient spécialement aménagés pour ce flot renouvelé de travailleurs. Nous n'avons jamais connu cet afflux. Mais propriétaires de toute importance, nous n'échappons pas au besoin de recourir aux ouvriers de l'extérieur. Seul notre système de métayage, nos terres à moitié, nous préservent de les appeler en nombre. Quand la besogne nous déborde, quand les fléaux se prolongent, il nous reste la ressource de diviser nos biens en métairies.

Je considère le métayage comme une des solutions à donner au problème de la main-d'œuvre. En ce qu'il n'y a pas à envisager le

manque de métayers d'abord, ensuite parce qu'eux-mêmes ne se préoccupent pas de l'absence de bras, du moins pour les travaux essentiels. Je connais des métairies de 15 à 16 hectares qu'un couple et un petit garçon tiennent sans peine ; d'autres de 30 à 35, de 60 à 65 hectares, où deux, trois, quatre hommes travaillent. Enfin, le métayer jouit d'une situation aussi avantageuse qu'honorable. Il apporte son expérience, son labeur, ses sueurs. En retour, il reçoit le toit, la terre à féconder, les semences à y jeter, les vignes venues ou les plants, les animaux de trait et de croît, un jars et ses oies, un dindon et ses dindes, les instruments agricoles, le bois pour la cuisine et pour la chambre. Il a l'usage exclusif du potager. Possession prise de la métairie, après inventaire, il devient immédiatement participant par moitié à tout ce qu'elle produit. La dîme perçue autrefois sur les grandes récoltes, vin, blé, maïs, avoine, a été volontairement abandonnée par les maîtres durant les années difficiles, au temps des maladies cryptogamiques. Elle représentait la quote-part du métayer dans l'impôt et dans les réparations aux immeubles. Il ne reste des anciens us que les redevances en volailles et en œufs, signe

plutôt de reconnaissance de propriété, d'hommage au maître, que de droit de prélèvement.

*
* *

On paie par moitié le sulfate de cuivre, les engrais ; on acquiert à moitié une paire de bœufs dans les cours de l'année ; on remet ensemble en état les outils endommagés ; on supporte également les pertes en animaux, en fruits, en semences. Tout le concours que l'on se prête est réglé. S'agit-il de reconstituer une vigne ? Le métayer défonce, trace les allées, prépare la terre ; le maître fait creuser les milliers de trous pour les pieds, donne les plants, fournit les piquets : équilibre de dépenses établi par l'expérience.

Faut-il maçonner dans la métairie ? Le maître solde l'ouvrier, la chaux, le sable et la brique, le métayer se charge des transports. La plus stricte justice préside lorsqu'il s'agit de choix. Le métayer une année, le maître l'autre, ou *vice versa*, suivant le roulement, choisit le plus beau cochon, par exemple, au moment du partage. Il n'y a qu'un mot pour désigner ce contrat : l'association. Avec tout ce qu'elle comporte de liberté, car elle dure un an comme cent ; tout ce qu'elle garde

d'indépendance, chacun sachant ses droits et restant dans ses attributions. Elle devient le plus souvent étroite et amicale. Des métayers et des maîtres vivent des générations côte à côte. Le chemin du château et celui de la métairie sont également familiers aux uns et aux autres. Les fils des deux toits vagabondent toute leur enfance ensemble sur les terres communes, comme des oiseaux de la haie jointive. Tant d'espoirs et tant de déboires sont ensuite partagés par ces enfants devenus hommes, que l'association, que le contrat s'étend de lui-même à l'existence entière. Les joies et les deuils sont mêlés. Les traverses aussi. Le métayer demande assistance, le maître demande des services. Enfin les événements importants ont les deux foyers pour témoins : les mariages, les naissances, les morts. Les noces et les enterrements sont l'occasion de manifestations publiques d'union. Qu'on me permette un souvenir.

Quelques mois après la mort de mon père, un de nos vieux métayers maria sa fille. Il ne voulut pas qu'on dansât à la noce sans ma permission. Il avait été toute sa vie l'ami du disparu... Oh ! tout cela ne va pas sans heurts, sans récriminations ni sans fâcheries.

Le contrat est assis sur le scrupule et l'honneur du métayer, sur la justice et la bonté du maître : et l'homme est en lutte éternelle avec lui-même. Cependant les signatures sont en général respectées. La terre nous attache et nous ramène les uns aux autres.

Reste le faire-valoir. Ici, l'on peut dire que tout cultivateur qui emploie une servante et un domestique se trouve en face du problème de la main-d'œuvre et des frais qu'elle engendre. Néanmoins, le petit possédant, celui dont la terre n'excède pas le travail d'une paire de bœufs, ce qui est une sorte de mesure de bien chez nous, a rarement recours à des ouvriers. Il existe dans nos pays une coutume séculaire : « lous aïdats », le coup d'épaule. Les petits propriétaires voisins se prêtent une aide mutuelle, lors des grands travaux. On fauche, on moissonne, on vendange, on dépouille le maïs, on laboure même de compagnie. Toute la bande travaille un jour chez l'un, un jour chez l'autre, et personne ne paie personne. On nourrit. Il y a toujours, pour ces aïdats prévus, un baril mis au frais, quelques chapons en volière. Bien manger, lorsqu'ils sont réunis, est la grande affaire des paysans. Puis viennent les siestes, l'été, et le coup de

vin du réveil, et, l'hiver, les longues soirées au coin du feu, en rôtissant des marrons.

Cette difficulté est autre pour les propriétaires plus importants. On l'affrontait jusqu'ici avec les ressources du pays. On gageait des domestiques à l'année, fils de cultivateurs ou de métayers, que leurs parents ne pouvaient occuper. On prenait des « brassiers ». Le mot dit l'emploi. On les établissait à proximité de l'exploitation. On leur donnait une maison, un enclos, jardin et bout de champ, 1 800 pieds de vigne à la suite, enfin le bois. Le lieu s'appelait la brasserie de..., un nom emprunté à la situation, à un fait de vie champêtre, à un ruisseau, à une fontaine : « lou Poun », « lou Paillasse », « lou Piche-Hère ». Comme argent, une paie journalière, la même été et hiver. Ils vous devaient leur travail, vous leur deviez de l'ouvrage toute l'année. Ils vivaient en famille, parmi tout ce qui croissait, bêtes et fruits, assurés du lendemain. Le dimanche, on les voyait visiter leurs parcelles, ou s'asseoir devant leur porte. Ils respiraient.

C'était avant la guerre. Depuis les gens gagés sont devenus presque introuvables, et les brassiers se font tirer l'oreille. Alléchés par les hauts salaires du moment, ces derniers

préfèrent établir n'importe où leur famille, pour un loyer réduit, et suivre une machine qui bat l'été et scie l'hiver, prendre à forfait des travaux de terrassements ou des coupes de bois, servir à toute main, tantôt ici, tantôt là, ou encore vivre séparés, pour peu que les enfants puissent être placés, la femme cuisinière ou fille de basse-cour, l'homme boucher, tâcheron, vacher. J'en pourrais nommer qui se sont improvisés charpentiers ou maçons.

En attendant que la vie normale reprenne, que l'on retrouve des travailleurs, des brasiers surtout, utiles au bien moral autant que matériel du pays, je l'expliquerai plus tard, il est urgent de revenir aux habitudes de nos pères. Héritiers de domaines que la loi ne cesse de morceler entre nos mains, agitant, débattant comme nous les questions agricoles, nos pères s'étaient préoccupés de tout temps de faire doubler leurs gens. Et comme c'était aux jours de la grande abondance du pays, ils ne regardaient pas à la dépense. On mandait donc de la Navarre et de la Bigorre des « fossoyeurs » et des « hautainiers ». Des fossoyeurs pour l'entretien des fossés sans nombre qui séparaient les propriétés entre elles et les pièces dans chaque

bien, pour l'établissement d'abreuvoirs et de mares, pour le drainage des terres ; des hautainiers qui piquetaient, taillaient et liaient les hautains, plants abandonnés aujourd'hui, dont chaque maison possédait un enclos, dit verger. Ils arrivaient fin automne. Ils fréquentaient les mêmes seuils, passaient d'un toit à l'autre, pareils à des cousins lointains qui viendraient rendre visite... Eux partis, on s'adressait outre-monts, on appelait des Catalans. L'hiver régnait. On était au moment où l'on brouettait dans les vignes les amendements apportés sur les allées, où l'on entreprenait les défrichements. On ne connaissait alors ni défonceuses à bœufs, ni brabants ; pour la machine à pétrole, elle n'était même pas soupçonnée. On défonceait à la pioche. Ces Ibères, tâcherons infatigables, sobres, patients, se chargeaient de la besogne. Quant au brouettage, ils le regardaient comme un jeu. Rasés, le chef entouré d'un foulard de couleur, une veste de velours sur les épaules, une large ceinture noire aux reins, une culotte fendue aux genoux, et des bandes sur les jambes, et des espadrilles aux pieds, ils s'efforçaient, quelque temps qu'il fût. Les jours de pluie, ils jetaient sur leur dos une couverture pliée. De race, de cou-

tumes et de vie semblables aux nôtres, parlant une langue proche de notre patois, de même foi que nous, ils se trouvaient tout de suite à l'aise à nos foyers. Ils avaient au reste aussi leurs toits habitués.

Bigourdans, Navarrais, Catalans, il ne s'agit plus de les embaucher pour des travaux d'entretien ou d'extension, mais bien pour les cultures essentielles, pour faire pousser le pain, pour parer à la pénurie des denrées alimentaires : car ce danger s'annonce. Non plus pour une saison, mais pour des mois. Tous d'ailleurs subissent chez eux des mortes-saisons qui les laissent libres. Et si, nos vignobles reconstitués, nous prenons comme jadis des Basques pour nous aider à les récolter, nous devons chercher à les retenir à leur tour. Ils suivaient autrefois les vignes mûres comme les grives. Tout le jour, une petite serpette à la main, ils coupaient les raisins et les jetaient dans leur panier de bois, ou les foulait dans les tombereaux, vendangeant deux par deux, homme et femme, avec cet air grave, ce regard lointain propre à la race, cette allure fière prise à hanter les monts. Le soir seulement ils s'animaient et dansaient. A trente ans de distance, je les vois encore tourner lentement

accouplés, au clair de lune, en fredonnant un chant triste, tourner souples, les femmes à demi ployées, autour d'un bassin près de la maison. Et puis ils s'asseyaient sur le bord pour respirer la fraîcheur de l'eau et, soudain, se taisaient...

III

LE DENIER

10 août.

Il s'agit de salaire. La question est complexe. Car, ni un taux uniforme de paiement ne saurait être établi aux champs, ni un mode de rémunération identique, ni une base d'évaluation comme à la ville. Enfin, le salaire est alimenté par les recettes, essentiellement variables, sinon aléatoires en agriculture. Examinons chaque donnée. Le taux du salaire? Il faut dire tout de suite que la spécialisation ne tient que peu de place dans nos travaux. L'ouvrier agricole est en général à toute main. Le rendement constitue seul la base du calcul. Mais lui-même dépend du travail, de la difficulté à vaincre, de la force de l'individu, de sa générosité au labeur, de son expérience : ce sont ce que j'appellerai les causes internes. Après quoi le climat et les interruptions qui en découlent interviennent. Ce sont les conditions externes.

Ici, les mortes-saisons sont courtes, sinon inconnues ; là elles règnent une partie de l'année, où la terre, comme la fleur de Ronsard, est en proie « à l'excessive ardeur, à l'immobile gel ». L'inertie du sol est telle en certaines régions qu'elle force au renvoi des ouvriers. Partout on compte avec la nuit qui écourte, la pluie qui noie, la neige qui ensevelit, l'hostilité de la nature éternellement jalouse. Ainsi, d'homme à homme, de labeur à labeur, de climat à climat, des différences de rendements, partant de rémunération, toute une échelle de salaires qui sont comme le jeu même des choses. Donc l'unification ne saurait être au plus que locale.

Joignez à cela que chez nous on nourrit fréquemment l'ouvrier. On lui sert les trois repas, ou celui du midi, ou celui du soir. D'aucuns ne donnent que le vin. Arrangements qui modifient le salaire versé en argent.

Ailleurs, la participation au bénéfice vient étendre ces différences. Elle constitue un mode de paiement individuel. Tel bouvier, fin laboureur, dont les mains paraissent assouplir la terre, reçoit la treizième gerbe de blé ou d'avoine au moment du battage ; tel vacher, ami de ses bêtes, heureux dans les mises-bas, touche une part à la pesée sur pied.

Quant à ce berger, associé de son maître, il se trouve possesseur de tant de moutons par cent : car il se montre soigneux de la laine qu'il écarte des buissons, et tendre pour les agneaux : aux mauvais pas, il les prend sur ses épaules. De là, pour les uns et pour les autres, un salaire reçu partie en argent, partie en nature.

Et maintenant voici quelques raisons qui excluent l'assimilation du salaire des villes avec celui des campagnes : ce sont le coût de la vie, le prix des loyers, l'usure des vêtements. Un mineur, un débardeur, un cheminot ou un usinier, dans l'étroitesse des galeries ou des passerelles, dans le coudoirement du quai et de l'atelier, couvert de poussières grasses, exposé aux frottements, aux chocs des matières qu'il manutentionne, a vite mis hors d'usage ses habits.

*
* *

Dans l'espace où il se meut, qu'il paise ses troupeaux, manie la charrue ou attaque une parcelle à la pioche, le paysan reste libre de ses mouvements, et, s'il essuie la pluie, la neige, le vent, subit la boue, n'en ménage pas moins ses effets. La veste, le pantalon du

dimanche, dès qu'ils sont usagés, passent vêtements de semaine. Ravaudés, retournés, garnis de pièces, ils servent indéfiniment, comme les toisons des bêtes qui renaissent d'elles-mêmes. Le loyer, autre cause de dépense à la ville, est de peu de valeur aux champs. Encore aujourd'hui, chez nous, une maison, un rez-de-chaussée, bien couvert, avec deux chambres donnant sur une cuisine, un petit chai, un four à pain, une loge à cochon surmontée d'une façon de poulailler, un hangar et, autour, un enclos : un bout de champ, un bout de jardin, de quoi faire ses légumes et quelques pieds de maïs, le tout sain, fenêtres ouvertes au levant, « où vient la lumière », est laissé à 60 francs par an... Comparez avec la mansarde urbaine...

Pour la vie, quel qu'en soit le coût, elle reste tout de même moins élevée. Et puis elle comporte aux champs des à-côtés, des privautés et des tolérances, des charités inconnues dans les agglomérations, qui réalisent nombre de menues économies.

On a trouvé, créé presque des grains, du blé et de l'avoine, à sève plus hâtive ou plus ardente, qui, jusqu'à l'extrême automne d'une part, jusqu'à la mi-printemps de l'autre, sont encore semés avec fruit, d'aucuns pré-

tendent avec un rendement égal à celui des grains à germination normale. Je puis signaler une avoine grise, dite d'hiver, qui s'accommode de terres déjà serrées par le gel. Il en ressort que les époques des semailles se prolongent bien au delà du temps accoutumé et que, si l'on considère la succession des travaux nécessités par la préparation du sol, les emblavages arrivent ainsi à embrasser une période de sept mois environ. On compte sans peine le nombre de bras inactifs jusqu'alors qui s'en retrouvent employés et celui des salaires qui en sont versés. Autant de soucis, autant d'angoisses et, peut-être, de misères épargnés.

Toutefois, cette solution ne joue point partout, dans le temps et dans l'espace. Des mortes-saisons sont comme irréductibles, soit que la terre reste ensevelie ici, soit que la monoculture règne là. La culture exclusive de la vigne échappe seule, à ma connaissance, à cette conséquence. Hormis dans les vignobles soumis à l'inondation d'hiver, régime limité à quelques régions, l'arbre ruiselant verse l'aisance et souvent l'abondance autour de lui. Les soins qu'il demande, lui et son vin, d'un bout de l'an à l'autre : taille, façons, sulfatage, vendanges, lui attachent des populations ferventes.

D'autres produits au contraire, la pomme de terre poussée aux rendements intensifs, la betterave destinée à l'industrie sucrière par exemple, véritables monocultures, engendrent par le roulement même des attentes obligées, des séries de jours creux. On préconise l'établissement de féculeries et de distilleries, non plus pour de vastes entreprises, mais pour un lot de petites propriétés, chaque fois que le rendement sera susceptible d'alimenter une chaudière ou de fournir à un tamis. L'aléa du marché sur ces produits, comme sur d'autres similaires, celui par suite des recettes que j'ai indiqué d'un mot au début, en recevront une égale stabilisation. Le maître n'hésitera plus à garder l'automne et l'hiver ses ouvriers du printemps et de l'été. Après avoir semé, sarclé, effeuillé, arraché ces légumineuses, ils s'occuperont à les transformer industriellement.

*
* *

Ces quelques lignes écrites sur des contrées qui ne sont pas les miennes, je reviens à mon pays. Nous ne connaissons pas de jours creux. Il y a toujours du travail. Le problème de la rémunération ne revêt que deux aspects

pour nous : recette et paiement ; je veux dire l'alimentation des recettes, la juste application du salaire au travail et quelque chose de plus : le denier qui permet à l'ouvrier d'être dans ses affaires, de souffler. Nourri, logé, vêtu, lui, les siens, il faut qu'il puisse espérer se reposer, ou bien, l'appoint est à deux fins, parer au chômage imposé par la maladie, aux vicissitudes de son foyer.

Il ne doit pas craindre, s'il reste économe, de voir les dettes ronger son maigre avoir, la misère pousser sa porte. Le moindre incident suscite des perturbations dans la vie des pauvres gens. Manquant d'assises et de ressources, elle est tout de suite brisée dans son jeu, elle reste à la merci des caprices de l'homme, des fluctuations du marché ou du trouble de la société. Le crédit, cette marge des affaires, par quoi elles s'engendrent elles-mêmes, est inexistant pour le travailleur. Il s'arrête à l'aliment essentiel, au pain. Et, si l'ouvrier possède toujours quelque chose où le malheur a prise, il ne possède point assez pour répondre...

J'ai vu un de ces soirs rentrer un vieux paysan de mes environs. Très grand et osseux, de poil blanc, fatigué par les ans et la tâche, et le poids de lourds outils de ter-

rassier croisés sur son épaule, il allait le long d'un champ hersé de la veille, se découpant sur le couchant embrasé encore, il allait à grandes enjambées un peu fléchies, qui lui donnaient un pas oblique presque. Il me salua de loin. Je lui criai bonsoir. Et, tandis qu'il gravissait le raidillon de sa maison, je songeais à la dure existence dont il n'est jamais sorti. Depuis plus d'un demi-siècle il travaille, enfant, jeune homme, homme fait, vieillard. S'il a toujours gagné son pain, il n'a jamais rien gagné de plus. Parfois, l'avenir l'inquiète. Le dimanche surtout, le jour du repos, où il a le loisir de penser. Assis devant la porte, seul au monde, il regarde, il scrute à l'avance le fond de la vie qui lui reste à passer. Alors, disent ses voisins, il boit, il se grise un peu, non jusqu'à chanceler, car l'ivresse est ici une honte, mais assez pour perdre la notion exacte des choses, pour oublier un moment ce qu'il est. Et, quand le crépuscule tombe et que le silence gagne, on l'entend chantonner doucement...

Je ne parlerai pas des recettes. J'ai longuement indiqué les méthodes et les réformes que je croyais bon d'apporter dans nos terres pour obtenir des rendements qui paient.

Je m'arrêterai à ce denier du pauvre, à ce

supplément de salaire dû à mon avis au travailleur, la journée régulière versée, celle qui rémunère strictement le labeur, et que l'on base sur le cours de la vie dans l'année. Le meilleur moyen de recevoir ce denier, le plus pratique, est d'être intéressé dans le bénéfice. Non par une participation en nature à la propriété, comme je l'ai relevé en passant, au sujet d'un berger, mais par une participation au revenu net, doit et avoir établis.

Le droit de propriété doit être à mon sens absolu. Il n'y a jamais lieu de le partager avec qui que ce soit. Parce qu'il entraîne avec lui le droit d'autorité qui ne vaut, qui n'a d'action dans un domaine qu'exercé par le maître seul. Ce n'est qu'ainsi compris et conjugués, s'appuyant l'un l'autre et s'utilisant sur la masse du bien entier, que ces deux droits permettent d'aborder et de résoudre toutes les questions d'économie domestique, d'administration rurale, de relations commerciales relatives à la gestion d'une terre, et de diriger une exploitation en vue d'opérations ou d'extensions d'avenir.

Le revenu net, au contraire, le bénéfice, se prête à toute une échelle de prélèvements en faveur du travailleur. Prélèvements aussi variés qu'on le concevra : portant sur l'ou-

vrier lui-même, puisque tout le monde ne rend ni ne mérite autant, comme sur le bénéfice acquis, car plus on touche plus on peut, plus on doit ouvrir large la main. Cette participation paraît susceptible de produire d'heureuses conséquences. Elle pousse à l'émulation. Elle rappelle l'ouvrier au labeur, à l'effort, à l'ingéniosité dans la tâche, elle incline le maître à l'ordre, à la prévision, à l'essai. Elle assure entre eux la collaboration de l'esprit. Ayant un intérêt commun à la bonne exécution, ils mettent en œuvre qui, son expérience, qui, son idée, et s'incitent mutuellement à tenter telle méthode nouvelle, à employer tel engrais préconisé. L'avis monte aussi bien qu'il descend. Enfin, elle est bonne conseillère. En rapprochant les hommes elle crée de l'entente, de l'intimité, elle écarte la jalousie et l'envie. Admis à connaître le roulement de fonds exigé par une terre, l'ouvrier voit ce qu'il en reste. Il ne suppute plus, il ne remâche plus en lui-même les gains énormes qu'il prêtait à son maître, qui prenaient à ses yeux des apparences illicites. Et, quand la nature s'est montrée avare ou dévastatrice, il comprend que l'homme, que le maître, n'est pas toujours à incriminer ; qu'il subit aussi le contre-coup de l'intem-

périe ou du fléau. Le pauvre a tendance à croire le riche plus fortuné qu'il ne l'est. Si vous lui dites que vous pouvez manquer d'argent, il hoche la tête, il n'est point convaincu. Intéressé, il apprend que, de toutes, la fortune agricole est la plus cahotée...

*
* *

Au reste, cette participation laisse libre d'aller plus loin : d'étendre la solidarité, ou pour mieux dire, dans tout le sens chrétien, de faire encore la charité. Par elle, on ne compte point seulement l'argent, on le donne avec un sourire, une poignée de main, avec un peu de son cœur.

IV

APRÈS L'AÏEUL

5 octobre.

Je viens d'assister, tout en flânant, à une leçon de labour. Un grand-père mettait pour la première fois la charrue aux mains de son petit-fils, gamin de quatorze ans. Quand j'arrivai sur le champ, le vieux plantait, au bout de la pièce, un long rejet de peuplier encore en feuilles, pour servir de point de direction à l'enfant. Le petit, absorbé, attendait, debout entre les mancherons, et les bœufs, l'œil mi-clos, pacifiques autant que puissants, ruminant. C'étaient de vieux cheminots de la glèbe, choisis pour leur patience et pour leur habitude du sillon. On voyait que l'enfant refaisait en lui-même les gestes appris. Il avait d'abord lié les animaux. Il avait saisi le bœuf de droite le premier, par la corne intérieure, pour le placer sous le joug, appelé celui de gauche, qui était venu tout seul tendre la tête, et, tout de suite, tantôt en

enroulant la courroie autour des cornes, tantôt en la passant d'une oreille à l'autre, sur le front garni d'un coussinet de paille de maïs et de joncs, il avait serré fortement, assujetti le bois sur la nuque des bêtes. Non point sur le cou, où le joug peut blesser et rebuter l'animal, mais à la base des cornes, où il n'y a point risque d'échauffement. Et puis il avait ajusté les « courdils », les longues rênes qui, partant de la corne extérieure de chaque bête, « donnent un tour » à son oreille intérieure, et vont aboutir aux mains du bouvier. Et, quand on veut tourner à gauche on tire sur le courdil droit, et, à droite, sur le courdil gauche. Enfin, le grand-père avait avancé la charrue sur son petit traîneau, derrière lequel la chaîne d'attelage bruissait... Ici, l'enfant se brouillait un peu. L'outil comportait tant de parties. Les mancherons sur lesquels on agit pour conduire l'instrument, l'âge qui en est le corps, le talon qui en assure le glissement sur le sol, et le versoir pour coucher la terre, et le soc pour l'ouvrir, et le couteau pour la trancher, pour briser l'herbe et les racines. Sans compter la tringle de tirage et sa vis qui fait monter ou descendre le « gouvernail ». Importante pièce, par quoi se règle la traction, par quoi l'aplomb

de l'outil s'obtient... Un mot sur l'aiguillon avait frappé l'enfant. En gagnant le champ, le grand-père avait dit : « Ne jamais piquer sur les jarrets ni sur l'os, ni au sang : car on peut blesser ; ne jamais toucher sans avoir averti, sans avoir commandé : car on peut effrayer. Des bœufs, on l'avait vu, s'étaient emportés, « en mugissant comme le tonnerre »...

Cependant le grand-père avait rejoint son petit-fils. Il « plomba », il équilibra l'outil, indiquant qu'il faut descendre le gouvernail pour lever la charrue et le baisser pour la monter. Et soudain, d'un coup de main sur les courdils, il fit entrer bêtes et soc dans le champ : au pas, d'un bloc, comme mus à la fois. Et il enseigna encore que le talon devait toujours porter à plat sur le sillon ouvert, et le fer travailler de niveau. Alors, guidé, redressé ou appuyé du doigt, l'outil se fit léger, souple, maniable, oscilla et vibra comme un esquif sur des flots lourds, tandis que la terre, d'un mouvement égal, se couchait sous le versoir avec un bruit de soie froissée... Et le gamin se passionnait à la besogne. Et il gourmandait les bœufs : « Chô, Marty ! », ralentis, Marty ; « haï doûn, Bouët », va donc Bouët ; et ne quittait pas de l'œil le

rejet de peuplier, là-bas. Et, du ciel, un soleil apaisé, un pur soleil d'automne s'épanchait, et les hommes, les bêtes, l'outil, passaient lentement sur le fond du paysage, une colline rousse parsemée de pins, et rien ne manquait à la scène, pas même la musique. La voix douce et timbrée de l'enfant, flûtée presque, chantait plutôt qu'elle ne parlait, relevée à chaque moment par le rire sonore, le rire enchanté du vieillard...



Je les quittai. En chemin, je songeai que le cycle entier des travaux de la terre, par quoi vient ce que l'on boit et mange, serait mis de même sous les yeux et sous les mains de cet enfant, versé pour ainsi dire en lui du cœur et de l'esprit de son grand-père. Il n'aurait qu'à puiser dans cette expérience, qu'à absorber ce savoir mâché, pareil à la becquée que l'oiseau donne à ses petits. Mais, tout cela ne représenterait encore que le rite ancien, l'initiation à peine renouvelée du mythe grec. L'obscurité, le mystère demeurerait sous le sol. La concurrence moderne impose autre chose. L'ouvrier agricole de nos jours, parce que son métier touche à beau-

coup d'autres, a besoin d'un enseignement multiple. La pratique, même séculaire, même heureuse, ne suffit plus. Méthodes, engrais, machines, connaissances géologiques, utilisations des ressources, sélections, il doit tout aborder, posséder sur tout, selon l'expression classique, des clartés. Même il sera bon d'envisager quelques spécialisations. Non du taylorisme : les ouvriers des champs ne sauraient être en général qu'à toute main ; mais, puisque l'outillage mécanique ne cesse de s'accroître, l'emploi des plus adroits ou des plus soigneux d'entre eux à la conduite des machines qui, dans les exploitations importantes, empruntent leur force à tous les agents connus, l'air, l'eau, la vapeur et l'électricité. Il faudra créer, en un mot, au point de vue de la culture, des contremaîtres, des sortes de chefs de section continuant dans le temps de paix le solide encadrement du temps de guerre, qui fut comme l'articulation de la formidable masse humaine mise en mouvement. Il y aura profit pour tous. Un ouvrier instruit et habile se paie plus cher s'il se place, et, s'il reste chez lui, transforme son bien. D'autre part, comme sur 36 000 communes en France, 20 000 sont rurales, le pays entier gagne à son tour à cette

plus-value individuelle. L'action de l'homme en société est toujours à double effet.

Qui donnera l'enseignement? l'État. Enseignement scolaire, enseignement post-scolaire. Celui-ci n'existe pas, celui-là est trop réduit à la fois et trop peu pratique. Trop réduit? J'ai indiqué d'un mot, j'indiquerai plus loin jusqu'où il serait bon de l'étendre; trop peu pratique, en ce sens qu'il est livresque. Le paysan n'a que faire de tant de manuels. Dès qu'il lit, écrit, compte, il en sait assez en tant que culture générale. Il peut traiter de ses affaires, ouvrir un journal ou un livre le dimanche, régler ses intérêts de cœur. Au reste, il lit peu ou mal. La lettre le retient, l'esprit lui échappe. Si la question se complique, il s'y enlise, qu'elle soit intérêt, idée ou sentiment. Le paysan a besoin de voir et de toucher. La leçon de choses prend force de formule en son intelligence. Elle s'y incruste et, petit à petit, s'y dilate. Il convient d'insister. Les tableaux appendus aux murs des écoles, encadrés de baguettes, où les étalons de poids et de mesures s'allongent et se carrent, où des fruits écarlates, verts ou violets s'épanouissent coupés d'épis rayonnants, où des chevaux, crins au vent, galopent parmi des bœufs ou

des moutons attardés au pacage, tandis qu'un cochon erre en flairant le sol, qu'une bande de poules picore autour d'un coq haut le bec, c'est bien, mais démonstration pour démonstration, la nature vive, saisie et commentée sur place serait mieux. Un jour par semaine, un après-midi, quand le temps serait beau, le maître irait aux champs avec ses élèves. Il suivrait le cycle des cultures, de l'incubation à l'enfancement de la terre. Il dirait l'économie des choses, la série des préparations nécessaires, le rôle des agents atmosphériques, l'emploi des amendements naturels, ce qui touche à l'élaboration expérimentale des rendements ; et puis, les champs, les prés, les vignes connus en ces premières données, il traiterait des façons et des tailles spéciales, des méthodes nouvelles, des moyens de les appliquer, des progrès qu'elles assurent ; et ouvrant enfin le sol même, pénétrant jusqu'aux couches profondes, argile, marne ou sable, devant ces veines granuleuses aux divers coloris, il découvrirait la composition intime, l'essence des terroirs, il indiquerait ce qu'il faut y mêler, y incorporer de substances étrangères, animales ou chimiques, pour les reconstituer ou pour les stimuler, afin qu'il en jaillisse avec le suc, inépuisable-

ment, et l'aliment et la vie... Pour les plus curieux, il irait plus loin. Après les transformations dans la glèbe, il parlerait de celles où il semble qu'une sorte d'âme intervienne, et aboutirait à la sélection dans la fibre et dans la sève avec la plante ou le grain, et, avec la bête, dans l'os et dans le sang. Il révélerait la beauté et la valeur des races pures... Tout le monde accueillerait la petite troupe. Et le passage de ces enfants attentifs, venus pour prendre conscience de leur utilité future, laisserait au laboureur une impression d'encouragement et de gratitude.



Mais tout s'efface. Comme les molécules remplacent incessamment les molécules en nous, les idées remplacent les idées. Le souvenir doit être entretenu. Un enseignement post-scolaire est à créer. Qu'il soit fixe et donné, par exemple, dans les cantons, ou ambulant, et rayonne dans les communes à annexes, il apparaît comme indispensable à l'avenir. L'hiver, le dimanche, il grouperait autour du professeur d'agriculture départemental les jeunes gens soucieux de conserver ou d'agrandir leurs connaissances, il les tien-

draît au courant des essais et des progrès. A la fin de ces leçons, pour les achever et pour leur donner plus de poids dans l'esprit, des concours agricoles s'ouvriraient avec la belle saison aux lieux où l'affluence du public les rendrait le plus instructifs ; les choses et les bêtes viendraient témoigner de l'excellence de la méthode, de l'outil, du choix.

Cela s'adresserait à la masse. Et je reviens à mes chefs de section agricole. Concurremment donc, en plus des fermes-écoles rétablies et multipliées, partout où la nature du terrain serait propice à des spécialisations ou à des sélections, ici plus favorables qu'ailleurs aux céréales, là à la vigne, plus loin à l'élevage, on réserverait des champs d'expérience où toute idée intéressante serait étudiée, développée, portée à son épanouissement. Là viendraient les chefs de section s'instruire sur place des théories et des applications, se perfectionner matériellement et intellectuellement, et, toutes généralités acquises, choisir telle ou telle culture, tel ou tel élevage plus spécialement de leur goût et de leur aptitude, où devenir maîtres et conseils à leur tour. Toute une pépinière de sujets humains s'élèverait à côté des plants

nouveaux à l'examen. Ils essaieraient ensuite dans le pays.

Ce n'est point tout. Le développement des machines, appelées à fonctionner aux champs au même titre qu'à l'usine, amène à envisager l'installation d'ateliers à proximité des exploitations. Aujourd'hui, il faut courir. Qu'une machine quelque peu compliquée se détraque, et c'est l'immobilisation pour plusieurs semaines. Les mécaniciens manquent à la campagne. A la ville, où ils sont au reste peu nombreux, on prend la suite, on attend à satiété. La construction d'ateliers pour machines agricoles formerait le complément des champs d'expérience communaux. Ils seraient non seulement techniques, mais encore professionnels, c'est-à-dire qu'ils donneraient à la clientèle des notions de mécanique courante, des conseils et des avis suffisants pour la remise en état des pièces simples, qui n'intéressent point les parties vitales de l'outil. Le temps que l'on perd en courses chez le moindre forgeron est incroyable. De là encore, de ces ateliers, les ouvriers particulièrement expéditifs rayonneraient dans les exploitations au moment des grandes presses du travail.



Enfin, un dernier enseignement retiendrait une élite. L'économique s'y mêlerait à l'agricole. Le pays, comme un riche manteau fait de tissus éclatants juxtaposés, y serait montré formé de régions où, parmi les cultures séculaires, quelques-unes contribuent plus que d'autres à la rutilance et à l'épaisseur de l'étoffe. Comme les fourrages en Normandie, le blé en Beauce, la vigne en Côte-d'Or, le maïs en Bigorre. Que ce soit influence du climat, composition du sol, traditions de la population, ou les trois ensemble. Il en serait déduit que, pour répondre aux demandes du régime économique futur pour lequel la rapidité des transports, le libre échange entre les zones de production, l'abondance des substances fertilisantes sont déjà escomptés, la terre aussi doit être spécialisée. Un avantage individuel considérable, un enrichissement collectif certain sortirait de cette formule : la terre, dans chaque région, réservée pour ce à quoi elle est le plus propre, pour une ou deux cultures intensivement poursuivies. Chacun apporterait ainsi à la masse commune un produit par-

ticulier, sélectionné, poussé au maximum de rendement, quasi inépuisable. Comme si, dans le pays entier, une sorte de division naturelle du travail alimentaire s'opérait, entraînant avec elle les fruits ordinaires à cette organisation...

Je ne puis terminer sans signaler l'exemple que donnent quelques-uns de mes jeunes amis. Faits officiers au feu, dans la grande pitié de la terre, ils ont pensé qu'ils devaient continuer à servir, à commander, et, par suite, à payer de leur personne. Tout en dirigeant, ils peinent avec leurs ouvriers. Ils mettent la main à la besogne. Seulement, par un reste de coquetterie d'hommes du monde, ils travaillent gantés. J'ai vu l'un d'eux manier la charrue. Debout, avant d'empoigner les mancherons, il chaussait ses gants d'un geste haut, de forts gants à larges revers, comme un chevalier-garde sur le point de dégainer...

V

DE FIL EN AIGUILLE

7 novembre.

Instruit et rémunéré, si le paysan vit, si le paysan sait, est mis à même de concevoir, il reste encore incapable à lui seul d'entreprendre. Il manque d'avances à l'ordinaire en tout : en argent, en machines, en engrais, en étalons, comme en grains et en plants de sélection. Les posséderait-il, que sa prévoyance, que sa vue sur l'avenir devrait être éveillée et aiguisée. A force de rester penché sur le sillon, il chemine l'âme et le corps marqués du pli professionnel, celui de la routine ou de l'insouciance. Il a besoin d'être sollicité, tiré de lui-même, encouragé. Il a besoin d'être pris par la main.

Il faut lui apprendre qu'il est possible de stabiliser ou d'agrandir sa situation, d'amortir ou de couvrir ses pertes, de trouver de l'argent, de bénéficier des facilités d'enri-

chissement à la portée de tous. On y parvient par l'union, par l'association et le groupement. Lesquels ont un nom en économie rurale : le syndicat ou la coopérative ; que l'une ou l'autre soit de production ou d'achat, de prêt, de consommation, de crédit. Deux types d'associations me paraissent particulièrement utiles, le syndicat d'achat et de prêt, la coopérative de consommation. On s'associe dans le syndicat d'achat et de prêt pour passer en commun et directement, des commandes de toute nature agricole d'autant plus avantageuses qu'elles sont plus importantes, et pour trouver des avances ; dans la coopérative de consommation, pour acquérir en gros aux entrepôts même, des denrées d'alimentation, de combustible ou d'éclairage, à meilleur compte que chez les fournisseurs locaux. Il est toutefois une différence notable entre ces deux groupements. La coopérative fait de ses coopérants des actionnaires. La cotisation n'y est pas fixe, y peut atteindre plusieurs milliers de francs, d'où versement annuel d'un intérêt, alors que le syndicat n'accepte qu'une cotisation modique uniforme, et ne sert pas de revenu. Partant la coopérative présente un double avantage : acquisition de denrées à bon marché, et,

si l'affaire est bien menée, participation au bénéfice sous forme de revenu. Enfin les coopératives varient autant d'organisation que de but. D'aucunes fonctionnent comme meuneries-boulangeries, d'autres comme entreprises de construction, celles-ci comme caisses de crédit, celles-là comme sociétés de prévoyance. Je m'en tiendrai au syndicat, de ressort purement agricole. Il répond au reste aux besoins essentiels de la terre.

Voici des exemples... Vous êtes un paysan, embarrassé la plume à la main, gêné dans vos commandes, perdu parmi les formules nouvelles, sans savoir-faire, et cependant intéressé par ce que vous voyez autour de vous, soucieux d'améliorer votre bien... Un beau jour, vous mettez cinq francs dans votre poche, prenez votre bâton, et gagnez le syndicat de votre canton. Vous vous nommez, vous donnez quelques références, deux voisins syndiqués déjà vous accompagnent, on reçoit votre cotisation, on vous inscrit, vous voilà de la maison. Tout de suite vous trouvez réponse à vos embarras, aide, appui. On vous conseille, on vous instruit, on vous fortifie. Vous demandez des engrais? Aussitôt votre commande est prise, va faire nombre avec celles de même nature, liste déjà longue, et

dès lors vous bénéficiez des économies réalisées par le groupement qui, supprimant les intermédiaires, obtenant une diminution, vu la quantité commandée, payant sur voie de fer et sur voie de terre un tarif réduit consenti aux transports considérables, vous livrera superphosphates, nitrates, guanos, scories et autres, aussi près que possible du prix de revient. Ce n'est pas tout. Vous recevez une denrée contrôlée, franche de titre, exacte de dose, où l'aléa des mélanges est restreint au minimum. Enfin, je l'ai dit, vous avez été conseillé, pour peu que vous l'ayez voulu, vous employez votre engrais à bon escient, vous l'appliquez où et comment il faut.

Une autre fois, vous désirez acquérir un outil, une houe, un brabant, une canadienne. Le syndicat joue de même à votre avantage et pour les mêmes raisons. Là encore on guide vos hésitations. On vous met en garde contre telle marque, on vous recommande telle autre. Un mécanicien vous explique le maniement de l'outil, vous dévoile son organisme, vous apprend les soins à lui donner. Et, comme tous, du président à l'ouvrier, sont souverainement indépendants vis-à-vis des constructeurs, abondamment renseignés

sur la valeur des marques par les expériences journalières des membres du syndicat, vous achetez de nouveau en toute connaissance et sécurité.



Mais les projets sur la terre naissent des projets, les progrès des progrès. Il vous vient à l'idée de défoncer pour reconstituer votre vigne. Votre père vantait le vin sorti de cette pente, au midi. Et, vous vous dites : Allons-y ! Cependant vous êtes insuffisamment attelé. Les puissantes paires de bœufs nécessaires à ce travail vous manquent. Vous retournez au syndicat. A force de grouper des besoins individuels, celui-ci a fini par représenter des intérêts généraux, et l'État, entrant dans son action, l'a aidé à acquérir des tracteurs. Il en possède dix, douze, tout un train de défrichement. Vous prenez rang. En mars prochain la machine, sauf empêchement du temps, dans les premiers jours, stoppera devant votre porte. Un coup de sifflet, et, du seuil, vous la verrez, basse sur terre et rigide, et toute trépidante, traînant son jeu de socs étincelants... Sera-ce cher ? Bien moins que la traction animale. Et puis,

vous êtes de la maison ; on ne vous traquera point pour le règlement.

C'est fait. La trace des roues pesantes achève de s'effacer sur le sol défoncé. Le moment de planter va venir vite. Que planterez-vous ? Mille avis vous sont donnés. Chacun d'eux court par quelque endroit. Songez au syndicat. Tout y est à jour. Les derniers directs, les derniers hybrides, classés et numérotés, par séries comparées, le mélange de sève relevé, y sont signalés et étudiés dans les brochures éparses sur les tables, au long de tableaux de compilation où l'on consigne les particularités des types. Vous en saurez le rendement, vous en connaîtrez le titre, la couleur, le goût. De plus des adresses vous seront indiquées : chez des gens sûrs, la plupart syndiqués comme vous. Au besoin, le syndicat se chargera de votre emplette... Empoignez donc votre pelle, et creusez bien carré, à angles bien vifs, les trous où butter la précieuse bouture, pelez joyeusement les piquets de châtaignier, tuteurs du cep futur.

Ce qui se passe pour la vigne a lieu pour le blé, l'avoine, les fourrages. Le syndicat vous procurera toutes semences de sélection. Toujours à bon compte, de sève pure, de

germination forte. Soit d'une seule espèce, soit de grains mélangés, remarquables en général par leur égalité de volume... Je connais un syndicat qui, frappé de la restriction apportée par l'usage du trèfle à l'élevage des bêtes à cornes qui ne sauraient en manger sur pied sans risque mortel, fait campagne pour son remplacement par le lotier, fourrage similaire, originaire de l'Europe centrale. Il se consomme aussi heureusement vert que sec et peut rester en place six ans. C'est une haute plante, luxuriante, couverte de fleurs pourpres ou brunes, ouvertes comme des ailes soulevées. Elle appartient à la famille des papillonacées. Parce que ses fleurs, innombrables et palpitantes, ont l'air de papillons un moment posés, butinant au souffle chaud de juin... Mais, je m'égaré...

Tout cela acquis, plus assis sur une terre mieux utilisée, assuré du lendemain, vous vous sentez « moins paysan », comme on dit ici. Et, l'instinct commercial naît en vous. Oh ! toujours par la terre, en spéculant sur ce qu'elle a de plus vivant, l'animal. Aussi bien, en rentrant ce soir de visiter vos champs, vous avez vu courir le premier frisson printanier. Vos boutures bourgeonnent, les herbes pointent... Vous savez que les bêtes à cornes

ne cessent d'augmenter de prix. Et l'envie vous prend d'acheter une paire de bouvillons ou de génisses, de les mettre à l'herbe naissante, le long des fossés, des chemins creux, dans votre taillis, sur votre lande, à la garde d'un des vôtres, en attendant de les paître dans le pré fauché. Ils doubleront sûrement de valeur. Certes ; seulement, l'argent fait défaut. Les derniers débours ont vidé votre bas. Vous frappez au syndicat. Vous exposez votre désir, vous vous réclamez du prêt agricole qu'il peut consentir, vous demandez 2 000, 2 500 francs. On vous connaît, on vous estime. On vous verse la somme. L'intérêt est petit : 4 pour 100, l'échéance retardée, c'est-à-dire remise au jour où vous pourrez vous acquitter. Vous avez fait le rêve de Perrette, mais, jusqu'au bout...

Après vous avoir muni, le syndicat fera mieux. Il vous défendra. J'emprunte la formule à celui dont je suis. « Pour sauvegarder les intérêts de ses membres en matière fiscale et autres... il sera formé un bureau spécial chargé de débattre avec l'administration toute demande d'exonération, de décharge ou de remise de taxe... » C'est une sorte de Providence intime, prête à intervenir en votre faveur auprès de l'administration, aussi

longue et tenace en ses chicanes qu'en ses errements. Bien entendu, il ne saurait s'agir que d'intérêts agricoles et fonciers.

Restent les fléaux. Qu'ils tombent du ciel ou sortent des airs. La grêle dévastatrice des champs, l'épizootie ravageuse d'étables. Là encore, des mutuelles, sous le nom de caisses rurales d'assurances, « associations de cultivateurs qui acceptent l'argent que l'on veut bien leur confier et en répondent solidairement sur tous leurs biens », se chargent de vous indemniser de vos pertes ou de les amortir. Je n'ai pas à indiquer que des sociétés similaires existent à côté : compagnies d'assurances contre la grêle, contre la mortalité du bétail. Les unes et les autres fonctionnent de même. Moyennant une prime d'assurance de 3,50 pour 100 pour le bétail, de 2,50 pour le blé, de 2,70 pour l'avoine, le fléau subi, la mort constatée, après expertise, vous rentrez dans une grande partie de vos pertes. Non sans débats, tiraillements, cela est humain, mais avec certitude, Je n'ose parler d'assurer la vigne. Avant la guerre, le taux dépassait 10 et 12 pour 100. Il ne s'est point arrêté là. Je sais, au reste, que, dans des contrées voisines, où de larges cours d'eau ont l'air, en dévalant, d'entraîner à leur suite

les nuages et la foudre, livrant le pays à des chutes de grêle quasi régulières qui déchirent les fruits et lacèrent le bois, les compagnies hésitent à assurer les vignes.



Ce serait tout, je crois, si deux lacunes ne demeuraient à mes yeux, dans l'économie rurale, je veux dire le manque d'étalons sélectionnés et la cherté des outils agricoles que j'ai appelés de remplacement, dont le type est le cultivateur. Les étalons des haras, mis à part, qui sont distribués à leur saison dans les centres d'élevage, les autres reproducteurs de choix, taureaux, béliers, verrats, font tout à fait défaut ou sont trop rares. L'État ne pourrait-il point en fournir? Non en créant d'autres haras, sources de dépenses inutiles, mais en confiant, dans les communes importantes, à des propriétaires-éleveurs connus, des sujets racés à qui, pour un prix modique, les femelles des environs seraient données. Posséder une bête d'origine, bénéficier le premier de la qualité de son sang, percevoir enfin les quelques francs versés par le public pour le service de l'animal, suffiraient à indemniser les propriétaires responsables. J'en

connais qui accepteraient la charge à ces conditions. Je n'ai pas à signaler les plus-values que ces animaux apporteraient, tant par l'intensification de l'élevage que par le rendement des produits eux-mêmes en viande, en peaux, en laine ; car pureté et beauté sont synonymes chez l'animal de quantité et de valeur. Pour l'État, rentrant déjà dans une part de ses débours par la vente de la bête réformée, il ne laisserait pas, en outre, de gagner à la prospérité générale.

Les outils de remplacement, dont le prix atteint pour certains 2 500 à 2 600 francs, par le fait même, sont inabordables pour la plupart des cultivateurs. Je voudrais les voir amenés aussi près que possible des petites bourses. Je ferais encore appel à l'État : modérateur, régulateur. Pour cet objet déterminé, pour celui-là seulement, car il importe à l'alimentation nationale, je demanderais au constructeur de se contenter d'un bénéfice normal, d'écarter de cette livraison toute spéculation, si minime soit-elle. Au besoin, gouvernant pour des fins d'avenir, j'imposerais, je taxerais.

Un dernier mot : Il va sans dire que tout le monde a accès dans un syndicat. Le riche à côté du pauvre. Et ce coudoisement est à

souhaiter. De ces relations d'intérêts communs naissent des sympathies de classe à classe qui ne sont pas le moindre bienfait du groupement. Si j'ai insisté sur les paysans, c'est qu'ils sont voués à la solitude dans la vie, à la solitude des moyens, des expériences, des efforts, et que, suivant le mot de Musset :

Ces pauvres paysans, je les ai sur le cœur.

VI

LES SECOURS

20 novembre.

Il reste à prémunir l'ouvrier agricole contre la vieillesse, l'accident et la maladie. Ici, à mon sens, il conviendrait de lui imposer la participation aux retraites ouvrières, aux assistances mutuelles, comme d'imposer au maître l'assurance contre les risques professionnels. Le paysan est d'une insouciance de l'avenir inouïe en ce qui le concerne intimement, en ce qui touche son corps, les dangers qu'il peut courir, les besoins qui l'attendent. Tant que le paysan reste vert, alerte et hardi, et il va à l'ordinaire longtemps, tant que sa force, qu'il mesure chaque jour dans ses travaux comme dans ses jeux, se soutient, qu'il peut boire et manger à son gré, subir le froid, le chaud, la pluie sans fatigue, garder tête haute et pied d'aplomb, il n'a cure d'aviser aux surprises de la vie. Je connais

des hommes d'âge que leur poil blanc laisse ainsi certains de leur invulnérabilité. N'ayant jamais été malades, droits comme leur aiguillon, la bouche pleine de rires et de propos de jeunes gens, le teint fleuri, chantant le soir d'une voix sonore en rentrant du travail, ils accueillent d'un haussement d'épaules tout avertissement, toute allusion aux maux de l'existence, à la fragilité de la nature, comme s'ils gardaient en réserve quelque immortalité inconnue. Se blesser, être arrêté, traîner, mourir : ils n'y croient point. Ils vous disent : « Moi, il faudra me tuer à coups de pioche. »

Leur répugnance à s'assurer égale leur insouciance. Verser tout le long d'une vie une somme annuelle, si petite soit-elle, sans être certain d'atteindre le terme de l'apport, ces soixante ans qui donnent droit à la retraite ; devoir le faire, se munir de timbres et solliciter des signatures ; songer que cet argent, en cas de mort prématurée, restera à l'État, ira à la collectivité, servira peut-être à payer la rente de tel voisin, rival de tout temps, le paysan l'envisage et l'admet difficilement. Car, le secours promis par l'État à la femme, à l'enfant mineur de l'assuré décédé avant soixante ans, est loin de le décider. Il ressent à ce sujet une méfiance

invincible. Et si le maître, qui verse pour son ouvrier une cotisation annuelle égale, n'a pas souci de lui, s'il ne lui rappelle pas l'échéance, son homme vient une fois, deux fois, lui demander de donner sa quote-part, mais jamais davantage. Beaucoup, aux champs, ouvriers, métayers, domestiques, se refusent d'acquiescer une carte de retraite, ou la jettent dans un fond de tiroir, ou la perdent. Il est bien écrit dans la loi : « L'assurance est obligatoire. » Du moins pour tout salarié de la terre. Personne n'en a cure. Qui donc saura si vous êtes assuré ou non? Qui donc vous forcera à vous assurer?... Il est aussi écrit pour la plupart, au livre de l'existence, que le vieux, impotent, est à charge, que, dans ce monde où chacun gagne son pain, une bouche inutile, fût-elle celle du père ou de la mère, semble dévorer une part indue de la miche commune, que la dureté du travail, de l'homme et de la terre émoussant les cœurs, l'abandon suit le manque de pitié. Ils le savent. Mais ils écartent cette pensée. Ils vont du même pas que leurs animaux, satisfaits comme eux de la pâture au jour le jour, confiants dans le renouvellement des choses. Ils regardent l'avenir comme l'horizon d'un œil également tranquille.

Pourtant les plus forts tombent comme leurs chênes, d'un coup, trop tard pour parer à l'abandon ou à la misère. Un certain âge atteint, on ne saurait en effet s'assurer ni retraite ni secours. Qui n'a rien versé n'a droit à rien. Qui n'a point fait acte de solidarité n'a rien à attendre des autres. L'humanité ne sait plus par où vous lui appartenez.

Il importe donc que l'État intervienne, quitte à presser en ce point sur la liberté de chacun. Le maître, tardant à verser sa quote-part, l'ouvrier lent à se munir d'un carnet de retraite devraient être mis en demeure de s'exécuter. Le maire, qui distribue et signe les livrets, connaît ses administrés. Par lui le contrôle serait facile. La liberté n'a cours que si elle ne nuit ni à l'individu ni à la collectivité. Laissez-vous un désespéré se suicider? Pourquoi permettez-vous à ce tâcheron de se nuire par insouciance ou par imprévoyance, ou encore par entêtement? La question du reste est plus large. Il s'agit de stabiliser la situation de l'ouvrier de la terre. Afin qu'il s'attache, indéfectiblement, jusqu'à son dernier souffle au sol, afin que par cette fidélité, par cet amour enraciné, le pays produise incessamment, abreuve, nourrisse, habille ses enfants, ne reste point à la merci de l'étran-

ger. C'est comme un service national. Les moyens qui tendent à l'asseoir sont légitimes.

*
* *

On m'objectera que celui qui ne s'assure point peut économiser s'il le veut, et placer ailleurs son épargne. Soit. Mais calculons. Un versement continu de neuf francs par an, durant 47 ans, de 18 à 65 ans, allocation viagère de l'État comprise, donne droit à une rente de 353 francs. Revenu égal presque à la somme totale versée par l'ouvrier, c'est-à-dire à 483 francs. Où donc rendraient-ils autant? en biens-fonds? en valeurs? en capital vivant même? Sans aléas, sans risques, à échéance fixe? Car la terre acquise a besoin d'avances, la bête achetée de nourriture, et l'une et l'autre restent sujettes aux fléaux et aux accidents. Et la valeur est loin de ce revenu. Enfin, ce versement obligatoire inculque à l'ouvrier le souci de l'économie. En le faisant il se donne à lui-même un exemple; il prend un pli.

L'accident incombe au maître seul. Une loi règle les modalités de l'assurance sur la responsabilité agricole. Elle n'est encore que peu appliquée dans nos campagnes. Jus-

qu'ici l'accident était rare aux champs. Habitué dès l'enfance au maniement de ses bêtes et de ses outils, travaillant à son pas, à son geste, rompu à sa besogne, usant de précautions instinctives, le paysan ne se blessait qu'exceptionnellement, limitait les risques à des maladresses, ne se trouvait pas en face d'un danger subit et grave, sinon mortel. L'emploi des machines a changé les conditions du travail. Machines que l'on actionne, que l'on conduit, que l'on surveille, que l'on alimente, qui coupent, battent, broient, écrasent, tirent ; aux organes inanimés, rigides et précis, tranchants ou dévorants, de poids considérable souvent, de force aveugle autant qu'irrésistible, incapables de s'arrêter à l'instant pour donner à l'homme la seconde nécessaire à échapper à l'accident ; l'entraînant au contraire dans sa marche ou l'enfermant dans son jeu, elles multiplient les causes de dangers. Et, meurtrières, ne le sont pas à demi. Ajoutez qu'elles fonctionnent la plupart du temps aux mains d'un personnel novice.

Des sociétés de responsabilité agricole se sont fondées. Elles assurent contre tous les accidents du travail. Elles versent à la place du maître assuré toutes les indemnités dues.

Les accidents sont divisés en trois catégories : blessures causant une incapacité temporaire de travail ; blessures déterminant une incapacité permanente de travail ; blessures occasionnant la mort. D'où dans le premier cas, allocation journalière versée au blessé ; dans le second, rente viagère servie à l'infirmes ; dans le troisième, dommages et intérêts attribués aux héritiers du mort. La Société discute le montant de l'allocation et sa durée, celui de la rente ou de la somme à donner à la famille. Il y a toute une échelle d'évaluations, basée sur la gravité de l'accident, comme sur l'âge, la force, le degré de parenté du décédé.

*
* *

Il apparaît qu'il est du devoir des employeurs de s'assurer contre les accidents agricoles : car le côté pratique est évident. Beaucoup le sont, beaucoup hésitent toujours. Ici encore le contrôle manque. Il serait nécessaire. Il le serait pour les raisons humanitaires et sociales que j'ai signalées plus haut. La prime d'assurance ne saurait entrer en ligne de compte. Elle est de vingt centimes par hectare, quelle que soit l'importance de l'équipe employée sur la terre assurée.

Si l'accident est rare aux champs, si la vieillesse y est pour quelques-uns robuste et prolongée, la maladie y fait plus qu'autrefois des patients et des chômeurs. Soit que la vie y devienne comme ailleurs plus agitée et par suite plus épuisante, soit que les épidémies saisonnières venues des villes ou rapportées de déplacements de plaisir ou d'affaires, y propagent des germes de dégénérescence. C'est une constatation. Elle dure depuis cinquante ans bientôt. Les très vieux du pays, gaillards toujours, disent en souriant : « On ne fait plus les enfants comme de notre temps. » Si, cependant ; et, faits, ils sont mieux nourris, mieux soignés, mieux couverts. On ne rencontre plus, les jours d'hiver, des petits, filles ou garçons, errant à la garde des bestiaux, pieds nus dans la paille de leurs sabots, vêtus de nippes que le souffle du temps colle sur leurs membres, et poursuivis par la pluie sur la lande rase. Ils gardent toujours, car les bœufs qui pâturent par tous les temps sont restés vagabonds, mais ils sont chaudement habillés de bas épais, de robes ou de vestes de laine forte, emmitouflés dans des manteaux ou des châles rudes, d'où, toutes rougies par le vent, leurs petites frimousses sortent.

Adossés à quelque tauzin, ils s'abritent sous un vaste riflard de toile bleue aux balcines de bois, aussi au sec que sous un toit. Et le chien, blotti aussi, veille à leurs pieds... Quoi qu'il en soit, des secours mutuels ont été créés. Ils ne sauraient être trop connus ni trop multipliés. Ils n'ont pas encore une diffusion suffisante. Qu'on me permette de donner en exemple celui de ma petite ville, fondé par ma grand'mère. Celle que les paysans appelaient « Madame la Mère », non seulement pour la distinguer de ses belles-filles, mais aussi par une sorte d'hommage rendu à sa charité.

Le secours mutuel vient en aide aux femmes qui n'ont pas de quoi payer le médecin et le pharmacien, et qui ne peuvent supporter le chômage imposé par la maladie. Le mot mutuel indique le principe. Les sociétaires se soignent et se veillent entre elles, s'aident, se réconfortent, se consolent. Elles paient en commun soins et remèdes, donnent à la malade 2 francs par jour durant sa maladie, et un franc durant sa convalescence. En cas de mort, elles rendent les derniers devoirs à la disparue, assistent à son convoi, et règlent les funérailles.

Le secours mutuel est dirigé par un bureau

formé d'une présidente, d'une vice-présidente, d'une trésorière et d'une secrétaire. Il est composé de membres honoraires ou fondateurs, et de membres adhérents. Parmi ceux-ci, le bureau désigne des femmes, sûres et clairvoyantes, appelées visiteuses, qui vont voir les malades. Chacune d'elles a un quartier sous son contrôle. Le bureau est nommé à vie par l'assemblée générale des sociétaires ; les visiteuses vont tant que leur force le leur permet. Le bureau administre la société et ses fonds, alimentés par la cotisation de 2 francs par mois des membres adhérents, par la cotisation égale ou supérieure à leur gré des membres honoraires, et par les dons ; il maintient et applique les statuts, traite avec l'extérieur.



On ne peut entrer dans la société qu'avant trente ans. Si une titulaire quitte momentanément le pays et désire demeurer dans la société, elle envoie sa cotisation chaque année, ou s'acquitte de tout à la fois à son retour. On fait partie à vie du secours mutuel. Cependant on en peut être exclue : pour immoralité, vol ou scandale. Le bureau connaît de l'indignité, juge et prononce. Il le

fait discrètement. A l'assemblée générale, au moment de l'appel des membres, l'indésirable n'est pas nommée. C'est le verdict. Et l'exclusion reste définitive. Enfin il y a des amendes. En devient passible qui ne veut pas ou ne peut pas soigner ou veiller, qui manque aux funérailles d'une sociétaire.

Le fonctionnement du secours mutuel est simple. Dès qu'une sociétaire tombe malade, elle fait prévenir sa visiteuse. Celle-ci avise le médecin. La maladie constatée, le médecin ouvre et signe une feuille de journée. On la clôt à la convalescence. Le même médecin fixe alors la durée du secours de convalescence. Durant la maladie et durant la convalescence, la visiteuse, deux fois par semaine, contrôle et surveille.

Ainsi ces femmes, comme toutes leurs pareilles, les plus complexes et fragiles des êtres, les plus soumises aux douleurs du corps, aux angoisses du cœur, trouvent à leur portée, aussi humbles soient-elles, assistance et affection. Le réconfort ne leur manque jamais. Aux heures de la fin même il prend une forme émouvante. Partout on allume les flambeaux bénits, partout on ferme les paupières. Ici, où ces femmes sont amies d'enfance, ont partagé joies et peines, pris époux et enfanté

côte à côte, les liens de toute la vie paraissent se resserrer encore au moment où elle s'éteint dans l'une d'elles. Avec une tendresse fraternelle, avec une douceur infinie, elles aident le cœur qui se déchire à s'apaiser, l'âme qui bat sur les lèvres à s'exhaler. Et l'agonisante, de minute en minute plus oppressée, en ce bercement de prières et d'amour, subit moins le frisson de la dernière demeure où elle entre, de la demeure solitaire et glacée, et si basse que l'on touche le faite avec les sourcils...

VII

SALUT A LA FRANCE

21 décembre.

J'en aurais terminé avec les conseils, tels que je les entends, limités aux choses de la terre, s'il n'y avait encore à se préoccuper aux champs de l'hygiène du corps, des besoins de l'esprit et de l'âme. Le paysan a longtemps passé pour un rustre ignorant, fermé à toute impression ou toute sensation autre que l'émoi demi-instinctif éveillé en lui par le sol. Nombre d'écrivains l'ont fait se mouvoir, sentir et respirer comme une sorte de bête supérieure, en qui l'animalité finissait toujours par dominer.

A peine sortait-il de la glèbe ou de la chair, ses sentiments réduits à des frissons d'épiderme, semblable à quelque Priape antique aux pieds éternellement enfoncés dans le limon. Certes, je connais le paysan, insouciant, méfiant et entêté, âpre, matériel, plié

au physique et au moral sous la fatalité de la vie, après tant d'espairs et de calculs déçus, en son impuissance devant les forces naturelles, mais je l'ai vu aussi, je le vois tous les jours tenace, courageux, ingénieux, dur à la peine, dur au mal, digne et noble souvent, attaché à son foyer, l'âme toute mêlée à sa terre, non point enlizée, liée par une fidélité, par un amour incoercible où il entre une telle part de générosité, de spiritualité, qu'il est allé mourir avec joie, avec passion pour elle...

Gagnez une métairie. Je ne dis pas en hiver, un jour de bise et de pluie, où la fumée rabattue sort par les portes inégales, que tout gémit flagellé ou suinte imbibé d'eau, allez-y au renouveau, sous le soleil, quand le magicien se répand : revêtant de pourpre somptueuse le vieux chêne rugueux, glaçant de rose ou de vert lumineux l'eau croupie des mares ; ou quand il ruisselle en nappes d'or pâle. Il arrive mal à sécher le chemin creux qui y mène, à réduire le fumier étalé sur l'aire, dans la cour, sur le seuil ; à épuiser le purin aux abords de l'étable, à fouetter les miasmes, les ferments animaux autour des murs ; à balayer enfin de ses rayons tout cet air appesanti, lourd de buées organiques

éparses. Entrez maintenant. Là encore il reste impuissant. A travers ce couloir de terre battue, dans ces pièces aux cloisons de torchis, basses et encrassées, où les armoires touchent la poutre, par ces fenêtres pareilles à des brèches, il se glisse comme un pauvre filet de jour qui danse tout de suite avec la poussière. Et, sur les chevilles où ils sont pendus, les vêtements ont un aspect de hillons, et les casseroles au-dessus de l'évier, les sabots devant lâtre, les pains sur leur planche, des figures de choses engluées, et si, d'un taudis à l'autre, une porte s'ouvre, une malle qui bâille apparaît, noire d'ombre comme un cercueil. Rien de sain, rien de clair, rien de gai. Dès que le jour tombe on y rôde à tâtons. L'heure sourde y sonne comme lointaine. Le rire des enfants n'y connaît pas d'échos... Et, pêle-mêle, âge et sexe côte à côte, les « anciens » dans les réduits, le valet, s'il y en a, sous l'escalier aménagé en soupenne, on naît, on vit, on meurt là...

Les nouveaux ménages aspirent à du confort. De toutes parts autour de moi les jeunes hommes se marient. Échappés à la mort, par une détente naturelle, ils se sont jetés jusqu'ici dans la vie retrouvée, la vie sans hasards, livrés aux attirances charnelles de la terre.

Ils l'ont savourée, dévorée, épuisée. Ce fut une ruée de tout leur être, quelque chose comme une chevauchée de centaures. A présent assagis, rendus à leur tempérament sensible, ils laissent la tendresse fleurir en eux. Comme Adam ils trouvent qu'Ève est belle et, une seule par le vaste monde les retenant désormais, le tête-à-tête de l'Éden recommence pour chacun d'eux. Et l'élue, ils la mènent à leur bras, à la face de Dieu et des hommes conviés, au plus profond de ce toit paternel où, prenant le fil des générations, ils partageront avec elle et la peine et la joie jusqu'à l'éternité...

Il faut leur donner un logis : sain, commode, aéré, riant, où ils soient heureux de conduire l'épousée... L'animal s'ingénie à capitonner l'abri où il va mettre bas, l'oiseau emplit son nid de son duvet arraché... Si l'on travaille dans des demeures anciennes : abattre, distribuer de nouveau, ouvrir sur la meilleure exposition, élever les plafonds, carreler, séparer des étables. Afin que l'air, la lumière et l'eau y puissent être déversés, afin que le souffle humain s'y mêle seul, loin de l'haleine animale. On ne peut faire davantage. Nos vieilles maisons n'ont point de fondements. Elles reposent de plus sur l'ar-

gile. Celle-ci joue. Toucher aux murs, les élever serait les exposer à crouler ; déjà les fentes s'y multiplient. Si l'on construit, le plan s'indique de lui-même. Un rez-de-chaussée, une maison carrée ou rectangulaire, orientée sur les Pyrénées. Ainsi les grands vents de l'ouest ne la prennent qu'en écharpe, ainsi tout le soleil l'enveloppe longuement. Dès l'abord un auvent. Là, à midi, le soir, au retour du travail, les sabots, les habits et les toisons mouillés, les outils de main seront déposés. Puis, sous ce couvert, la porte d'entrée ; puis un corridor, régissant d'un bout à l'autre ; puis une porte de sortie sur le pressoir et le chai. A droite du corridor, vers l'exposition froide, la cuisine, salle à manger avec accès sur le dehors et, à la suite, la laverie, la buanderie, le débarras. A gauche, ouvertes vers l'astre en chemin, les chambres, celles des parents, celle du jeune ménage, celle des filles, celle des garçons. Et partout des carreaux sur le sol, des cloisons de briques séparant les pièces, de hautes fenêtres, des plafonds de bois, lames douvetées formant aussi plancher du grenier, et, du blanc, du lait de chaux sur les parois, qui assainit, éclaire, égaie. Une maison vibrante de rayons, peuplée d'échos.

Pour les communs, établis à quelques mètres et parallèlement à la cuisine d'où les gagner facilement dans le va-et-vient des soins à donner, des pâtées à porter et de la surveillance à exercer, leur division est imposée par l'usage même : hangars, étables, poulailler. Au-dessus les fênières. Enfin, si la métairie comporte des valets, une chambre sera aménagée à l'une des extrémités de l'étable. Les valets habiteront là, à proximité de leurs bêtes, en cas d'accidents la nuit, afin de leur donner à manger ou de les joindre sans retard le matin, ou de vider les litières.

Quant aux entours, plus de cloaques, de caniveaux empuantis, de mares chargées de purin, de sol imbibé de déjections animales mêlées à de la paille piétinée, d'amas de détritus fumant : une aire lisse, couverte de thuié fraîche coupée l'hiver, libre et balayée l'été, où, dans le ronflement de la batteuse, le grain blond pourra rebondir sans se souiller.

Vers ce logis, baigné de jour, flanqué de son jardin clos d'aubépine, ou derrière la haie, parmi les légumes charnus et la vigne en grappe, les touffes de roses et les faisceaux de lis se balancent, le paysan au travail se tournera souvent. Il l'aperçoit de presque

tous ses champs. Quand le vent porte, les bruits de vie qui en sortent lui arrivent comme une fanfare : chant du coq, meuglement des vaches, aboi du chien, appels des gens ou rires des enfants, voix et cris sonores, jetés libres dans l'espace ouvert. Et, à midi, l'angélus tintant, sachant que la soupe est servie, à côté d'une bouteille claire sur la table lavée, devant le feu joyeux ; le soir, quand les labours commencent à se confondre, imprégnés peu à peu de nuit et de rosée, dès que la lampe là-bas allume son étoile à la fenêtre, point de feu tranquille qui dit le repos, la causerie auprès de l'âtre et le baiser avant le sommeil : ayant subi le froid, le chaud, la poussière et la sueur, il montera à grandes enjambées, les yeux animés, satisfait, pour trouver :

Sa femme qui l'attend sur le seuil entr'ouvert...

Il s'y plaira. Il s'y attachera. Le dimanche, avec ses amis, il y trinquera en jouant aux cartes, ou y fumera sa pipe en devisant, ou seul, après un tour fait à l'enclos verdissant, à l'étable où les bœufs dételés ruminent, la femme et les enfants à vêpres, il y musera, peut-être un journal ou un livre sous la main, il y lira, croisée ouverte. Le cabaret lui semblera plus lointain.

Ici commence ce que j'appellerai l'hygiène intellectuelle et morale... Qu'il ait un livre ou un journal sous la main, peut-être il lira... et c'est une préoccupation nouvelle qui s'indique aux champs. L'école quittée pour la dernière fois, adonné tout entier à ses travaux, si ce n'était un quotidien ou un hebdomadaire servi gratuitement à certains moments de la vie publique, le paysan ne lirait plus. Mis au courant des incidents politiques, des questions professionnelles, par les conversations tenues ou entendues les jours de foire et de marché, aux fêtes patronales, aux courses de vaches, qui sont ses réunions à lui et qu'il fréquente assidûment, il ne chercherait pas plus loin. Au reste, il n'est pas sans quelque méfiance vis-à-vis de « l'imprimé ». Il dit volontiers : « Ce sont des mensonges. »

Les jeunes gens, aujourd'hui, reviennent de cette prévention. Ils ont tant vu lire et parfois tant lu dans les tranchées ! Mais, je l'ai dit précédemment, le paysan lit mal en général. Il s'agit donc de le pousser dans ce désir d'instruction par le livre, et de lui offrir des écrits simples, clairs et bons. Chaque commune devrait posséder une bibliothèque destinée au paysan. Ouvrages de métier, aperçus et leçons agricoles, exposés scienti-

fiques et mécaniques, vues sur la terre, la plante et l'animal : ce serait le premier rayon. Au milieu, se trouveraient des récits d'histoire, où les grandes figures françaises passeraient, où les événements importants feraient date, récits courts, pittoresques, imagés ; et aussi des tableaux de géographie, limités presque à des relevés de production par zone et par pays ; et encore quelques romans champêtres, idylles ou élégies ardentes et mélancoliques, que la race toujours énamourée aime tant ici, œuvres de souffle chaud mais sain. Enfin, sur la planche d'en haut, de minces recueils pour l'âme seule : pâture d'une élite, de ceux qui ont beaucoup enduré, de celles qui ont beaucoup pleuré, qui sont las, dont le soir vient, et qui s'orientent chaque jour davantage vers le vrai et le bien, vers Dieu... Assez, ailleurs, le paysan trouvera des feuilles haineuses, calomniatrices, fratricides, obscènes ou impies, pour lui fouetter la bile et lui empoisonner le sang... Qui ne se contenterait pas de l'enseignement oral et expérimental dont j'ai parlé ; qui voudrait étancher son esprit ou son cœur, rafraîchir son âme, y viendrait, se pencherait un moment sur ces pages, comme sur des sources profondes, filles du ravin natal.

Ce qui jaillit du sol chez nous, c'est la musique. Toutes nos populations chantent. Le son instrumental ou vocal ne cesse de les émouvoir. Les fanfares et les orphéons s'étaient multipliés avant la guerre. On chantait, on jouait aux fêtes communales et paroissiales, aux enterrements, aux mariages, au cours des bals et des dîners, aux champs, le long des routes, au travail, au repos, pour les autres, pour soi, dans la joie, la douleur, l'angoisse ou l'espérance : les chœurs se divisaient d'eux-mêmes en parties, et les airs chantés, venus du fond des générations, gardaient parfois des vibrations tristes et pathétiques à faire venir les larmes. Souvent le soir, après un beau coucher, un chant de hautbois montait d'une métairie assoupie, une voix de femme, chaude et pure, emplissait le ciel sonore d'échos limpides. On répétait des soli. Ceci est à ressusciter. La joie est un peu morte, noyée dans tant de sang... Et puis on se voit, on se fréquente, on se groupe pour chanter ensemble ; la vie y gagne en aménité, l'onde harmonieuse amollit les cœurs en les baignant.

J'achève sur un souvenir. Il date du printemps de 1914. Le maître Paul Lacôme, revenu parmi nous, près de ses pères, avait

créé dans notre coin un théâtre populaire. Le charpentier du pays bâtissait la scène, le plâtrier brossait les décors, le tailleur coupait les costumes. Pour ténor le boucher, pour baryton le maraîcher, pour basse chantante le marchand de volailles, et, comme soprano, la femme du sellier, celle du maréchal ferrant comme contralto, et ainsi de suite dans la troupe entière. Le maître répétait, mettait en scène, retranchait, ajoutait, adaptait. Le jour du spectacle, il était au piano. On venait de toutes parts. : des villes proches, du chef-lieu voisin. On entrait dans une salle ruisselante d'acétylène, vaste chai désaffecté, qu'un peuple envahissait. Une attention muette, un frémissement unanime régnaient tout de suite. Et puis les applaudissements crépitaient. *La Fille du Régiment* clôtura, cette année, la saison. A la fin, quand l'actrice chanta le *Salut à la France!* toute cette foule fut debout, toute cette foule entonna le refrain. A ce moment, la large porte du dehors s'ouvrit. Et le salut, l'ardent salut jaillit du seuil, s'en alla dans l'espace, portant aux cieux le cri des cœurs. Ce fut comme une veillée de sentiment, avant le corps à corps immense...

TROISIÈME PARTIE

LE FOYER



I

LE POT DE BASILIC

25 janvier 1921.

L'aboutissement de ces études, on l'a senti, est le foyer rural, stabilisé, agrandi, enrichi, qui, assis et prospère, fixe l'homme et le multiplie. Là où l'homme est le plus utile, où il alimente ses semblables. Mieux, où le monde a commencé, recommence toujours, et peut seulement continuer. L'avance de la création est la terre cultivable. La terre végétale est de formation humaine. Si le labeur et l'intelligence, la vertu de l'homme faiblissent, la terre s'épuise et se stérilise. Et lui-même ne tarde pas à décroître et à disparaître. On peut dire que la civilisation suit ces mouvements de progression ou de régression. Et, pour prendre une figure qui précise l'idée, ce n'est point Thèbes, Babylone ou Carthage qui a apporté sa terre, et partant sa civilisation, c'est la terre fécondée par le

soc qui a germé ces villes illustres, leurs arts, leurs industries, les fleurs de leur vie policée, et les a fait dominer sur le désert. Dès que le labeur de l'homme a fléchi autour d'elles, le désert aussitôt les a assiégées, et puis il a tout nivelé, sous les houles intarissables de son sable muet.

Cette fonction procréatrice et conservatrice de la terre n'a jamais été plus visible que de nos jours. Le paysan ne s'y trompe pas. Par un instinct, aussi sûr en lui qu'invétéré, il s'ingénie à acquérir de la terre, par achat, par échange, ou, s'il ne le peut, si sa condition du moment en fait un partageant, il cherche à se créer des titres à la possession en demandant une plus large participation au revenu. Le symptôme ne cesse de s'observer. C'est, à ses yeux, une sorte d'acheminement progressif et légitime vers la propriété. Il ne perçoit point la différence radicale entre l'associé aux fruits, quelque avantage qu'il soit, et le possesseur du fonds. Mais passons. Depuis la guerre surtout, cet appétit pour la terre s'est aiguisé. La plupart des combattants ont connu au front l'inanité de l'argent. Ils eurent faim, les premiers temps, la poche pleine de monnaie. On ne se repaît point en effet de papier, on ne se ras-

sasie pas de métal. « Le moindre grain de mil » ferait mieux l'affaire, je veux dire le plus petit morceau de pain trouvé. Et puis la hausse actuelle de toutes choses inquiète le paysan. Il comprend que la pénurie des matières premières en constitue la raison principale. Mais ces matières premières, du moins celles indispensables à la vie, en dehors même du boire et du manger, sont aussi fruits du sol. Elles sortent de lui, de sa surface comme de ses profondeurs. Jusque dans les airs où il porte ces jets de sève balancés et magnifiques, les arbres, il manifeste la nécessité de ses dons. La terre encore est tangible, identique à elle-même, immobile, immuable. Elle n'a jamais manqué sous le pied ou sous les bras de l'homme. Ses fluctuations de cours sont réduites. Étalée au bon, au grand soleil, elle ne s'évanouit point, tout à coup, un jour, dans l'ombre d'un tiroir, aussi sûrement dévorée que si elle était jetée au feu, par on ne sait quelle combinaison élaborée à mille lieues. Enfin la terre donne figure à l'homme. Elle le pose, l'assied, le grandit... comme si être maître d'un lambeau du pays rendait plus complètement membre de la famille nationale... Le vagabond est partout méprisé dans les campagnes.

Traiter ici quelqu'un de « mec » passe pour la pire injure. C'est-à-dire : d'errant et de va-nu-pieds, être sans foyer. Le paysan reste donc avide de la terre.

Si l'on considère l'agitation sociale actuelle, le nombre de gens qui cherchent un point fixe, une assiette de vie, ce désir apparaît comme un agent d'apaisement et de stabilisation sans égal. Il faut l'accueillir, l'aiguiller, le satisfaire. Mais tout le monde ne sait pas posséder, n'est pas digne de posséder. Sinon il n'y aurait point de ruines. Une fortune territoriale est aussi difficile à conserver qu'à édifier. L'œuvre de dix générations s'écroule parfois dans les mains d'un seul descendant. Le travail, l'épargne, la tempérance, la prévoyance, la privation souvent, et des vertus plus intimes : la chasteté, la décence en tous les sens du mot, sont à la base de chaque progrès ou de chaque élévation. A ce sujet, le sens du peuple, le sens qu'il a de l'existence, ne saurait se trouver en défaut. Le respect affectueux qu'il voue aux vieilles familles terriennes, survivant aux siècles, s'adresse beaucoup plus aux qualités morales dont elles font preuve en durant qu'à la richesse conservée ou accrue. Une longue expérience lui a appris que : « bien

mal acquis ne profite jamais », ni bien gardé par des moyens immoraux ou inhumains. Lui qui à l'état collectif est immortel, ne connaît point d'interruption, devant certaines fortunes qui insultent à la justice ou à l'honneur, il déclare posément : « Attendons. Ceux qui vivront verront. » Le temps neuf fois sur dix lui donne raison : il abat la maison insolente ou pourrie...

J'ai dit précédemment que l'ouvrier de terre appelé chez nous « brassier » était un type de travailleurs à donner en exemple. On se souvient, qu'outre son salaire journalier, qui suit le cours annuel de la vie, il reçoit la jouissance d'une maison, d'un enclos, mi-partie jardin ou champ, mi-partie vigne, où il fait œuvre de maître, exploitant à son gré ce coin de sol. Ce petit bien est pour lui un incomparable éducateur. Il y prend le goût de la propriété et s'y instruit à posséder. Il y trouve l'abri et le repos ; il y contracte des habitudes d'ordre, d'épargne, de prévision ; il y connaît le sol, les amendements, les façons. L'économie domestique tout de suite se révèle à lui. Tant de litres de vin coulés, de mesures de grains ramassées, de légumes ou de fruits cueillis, tant de débours en moins chez les intermédiaires de tout poil.

Le valet, nourri, abreuvé, blanchi, ignore ce calcul. A-t-il sommeil, son lit est fait ; sa table mise, s'il a faim. Autre chose. Quand le brassier a songé aux siens, à lui, il n'a point tout assuré. Les animaux qui vivent sous son toit, qui deviendront une ressource alimentaire, demandent à leur tour pâture. Il en reçoit comme le sentiment d'une fonction à remplir... Enfin, établi sans risques, ne payant ni impôts ni réparations, n'ayant point à amortir de capital, il vit, il respire en confiance avec la terre. Elle n'exige de lui qu'une avance : sa sueur. Dès l'enfance il est habitué à la répandre.. Aussi, sa journée finie, comme il court vers ce bout d'univers. Un sillon de vigne est resté à tailler, un carreau à bêcher, quelques pieds de maïs à butter. Jusqu'à la dernière goutte de jour, il se hâte de travailler.

Ceci est le côté personnel. Le côté social présente un intérêt égal. Après le goût, la science et l'habitude de la possession, le brassier acquiert le sentiment de la propriété. Il conçoit qu'acheter un bien, le payer d'un argent gagné, fruit déjà d'un labeur et d'une privation ; que le travailler, le féconder, le transformer de ses mains ; l'enrichir enfin parfois du revenu qu'il a donné et qu'on lui

rend pour le stimuler constitue une chose propre au premier chef, trois fois à vous, sacrée, comme un prolongement de votre personne, qui ne se prête à aucun empiétement, et que le droit d'en jouir, de la garder et de la transmettre est aussi imprescriptible que légitime. On ne passe point plus naturellement le souffle à ses descendants. Calculez la résistance que cette idée oppose aux théories anarchistes.

Une loi qui date de dix ans paraît inspirée de tous ces sentiments. Elle leur a donné corps, mieux, elle les a dotés de permanence et de durée. Elle a créé le bien de famille insaisissable. Par ce mot la suite, la succession parmi les races paysannes ou ouvrières, dans une maison héritée. En les attachant à la terre par des liens infrangibles, elle leur a communiqué quelque chose de sa pérennité. Désormais qui le veut peut faire souche, amasser autour de ce tronc, et se promettre qu'il subsistera enraciné là, à l'abri de l'homme et du temps, prêt à pousser des jets sans nombre. Et, à mesure que les jours passeront, ce point fixe, ce point qui ne saurait branler, comme un aimant, retiendra, attirera à lui les souvenirs, les affections et les intérêts de plus en plus nombreux de la fa-

mille, raidissant toute sa force d'agglutination contre la fascination, contre l'entraînement des villes. On sait ce qu'est le bien de famille. Je le résume en ce que je considère comme son principe, c'est-à-dire fonder et perpétuer un foyer pour l'enfant et par l'enfant, par la terre et pour la terre. Constitué par le père ou la mère, ou l'un des deux, ou par le survivant, par l'aïeul ou l'aïeule, au profit des fils de leur sang, ou encore par toute personne capable de disposer en faveur d'une autre qui lui est chère, enfant reconnu si l'on veut ou adopté, il se compose d'un toit, de terres attenantes ou voisines, d'un cheptel d'exploitation, en un mot de l'indispensable pour vivre et pour procréer. La loi lui assigne une valeur maxima de huit mille francs. Petite somme peut-être, légère en soi, mais combien lourde de conséquences, car elle est le point stable acquis, le bloc, la pierre d'attente. Non seulement en effet, cet argent paie un bien non indivis, libre de dettes, assuré contre l'incendie ; non seulement un bien insaisissable, je l'ai dit, dans son fonds et dans ses fruits : mais encore le propriétaire ne saurait renoncer à cette insaisissabilité, pas plus qu'il ne peut hypothéquer ou vendre à réméré. Et, s'il y a sinistre, s'il

y a expropriation pour cause d'utilité publique, il est ordonné de prendre sans retard des mesures de conservation et de remploi...

N'est-ce point le roc sur lequel une race a le loisir de s'asseoir et de bâtir? Où elle est en mesure de croître, de procréer? D'où elle est susceptible d'essaimer, d'aller fonder plus loin un foyer pareil qui, à son tour, en détachera un autre. Et ainsi de suite de proche en proche, dans l'espace et la durée. Feux amis, feux parents, centres de chaleur, de rayonnement et de joie, allumés à la même étincelle de vie...

Aussi l'État, envisageant la sécurité apportée dans un pays par la multiplication de ces foyers, animés d'un souffle de concorde et de paix, alimentés les uns par les autres, et chaque jour plus abondamment, est-il prêt à avancer tout ou partie de la somme nécessaire. Des fonds considérables ont été consentis à sa demande. Tout chef de famille à court d'argent, désireux de fonder un bien insaisissable, est admis à emprunter. Il lui est prêté, à 2 pour 100, à échéance de quinze ans, il lui est permis de se libérer à sa guise : à la fois par acomptes et tout le long du délai. La caisse agricole locale, la caisse régionale de son pays, puis le notaire de

l'endroit se chargent des formalités légales et de l'établissement des actes. L'homme et la loi lui aplanissent également cette prise de possession, cet enracinement.

Ici une objection est faite. Le bien de famille insaisissable est la justification et la consécration du régime parcellaire, cette fragmentation à l'infini du sol national, considérée par les économistes comme « un grand obstacle au progrès ». Car d'un premier mot, la parcelle ne se suffit pas à elle-même. Et, d'un autre, elle n'échappe ni à l'enchevêtrement des lots, ni à la multiplication des clôtures, ni à l'impossibilité d'user de procédés perfectionnés, ni à celle d'employer des machines. Tous empêchements à la culture de demain, dans un pays pauvre en bras. Je crois l'objection fondée. Du moins appliquée au morcellement excessif opéré dans la banlieue des villes, autour des centres d'eaux, des stations de plaisir, de repos ou de traitement, sur le tracé de certaines voies ferrées qui sillonnent en tout sens le terrain, un vaste terrain. Morcellement où la terre est en effet construite, ou bien reste oisive, n'apporte rien au torrent circulatoire nourricier, ne verse que de l'ombre vaine, sans poids ni vertu. Il n'en est pas de même pour

la parcelle agreste. Travillée avec amour, elle ne cesse de s'engraisser, de surproduire. Et, comme chacune, plus que sa voisine, est propre à tel ou tel fruit, la surproduction de tous ces fruits assure la richesse de l'ensemble. Enfin, le sol devenant cher, les séparations tombent, et, dès lors, tous les moyens de travail en commun sont permis.

Ces réflexions me sont venues en devisant devant un pot de basilic. Une blanche épousée, aux bandeaux d'or, une épousée de la veille disposait sur sa fenêtre, au soleil, l'humble vase de terre où fermentaient les grains de nom royal. Je causais à quelques pas avec son beau-père, vieux paysan de mes voisins. Je lui disais : « Voyez, il faut fixer là vos futurs petits-fils ; voyez, votre belle-fille déjà choisit la place de ses fleurs. Geste de femme qui s'installe... » La pluie des rayons criblait la fenêtre, et ce printemps humain riait dans un éblouissement...

II

LA RUCHE

3 juin.

J'ai vu hier un essaim d'abeilles en voyage, suspendu à la maîtresse branche d'un de nos chênes noirs. La veille, durant le soir et la nuit, dans la ruche surpeuplée, les préparatifs s'étaient poursuivis au milieu d'un bourdonnement incessant. Des milliers d'abeilles affairées, comme une foule qui plie bagage et piétine, s'étaient rassemblées et groupées, en multipliant les allées et venues, les cheminements de quartier à quartier, afin de prendre étroitement contact avant le départ, avant l'adieu définitif. Puis tout s'était tu avec l'aurore. La lumière avait apporté le sommeil et le silence jusqu'au moment où, le soleil à son plein, le vent tombé, elles avaient gagné l'air à la recherche d'un habitat. Maintenant, en grappes, accrochées les unes aux autres par les pattes, animées d'un mouvement ascensionnel sur

elles-mêmes qui les faisait se maintenir et osciller sur place, elles pendaient, et prépareraient un nouveau bond. Jusqu'au châtaignier là-bas, sans doute, vieil arbre puissant au tronc creux, tout couvert de rejets, à cheval sur un tertre, où les genêts en fleur, l'aubépine et la rose sauvage mêlaient leur éclat et leur odeur. J'arrivai pour les voir se balancer et reprendre l'essor. Et, entraîné par cette migration, je songeai à l'instinct mystérieux qui conduit ces insectes, et qui, dès l'arrivée dans la demeure choisie, attachera chacun d'eux à un labeur déterminé, élèvera par un effort individuel et collectif à la fois la cité future, la cité d'une année, où rien ne sera laissé au hasard, où la division automatique du travail engendrera une pullulation inouïe de vie...

Autrefois, beaucoup de nos métairies ressemblaient à une ruche. Avec leurs terres rayonnant au loin autour d'elles, où toutes les choses nécessaires à la vie croissaient : le pain, le vin, la viande, le bois et le lin, elles formaient comme un îlot d'humanité complet. Les besoins, les intérêts, les passions s'y retrouvaient bien, et les compétitions qui en naissent, comme partout où des êtres respirent côte à côte, mais un frein y jouait, et

c'était l'autorité paternelle indiscutée. La ruche possède sa reine, la métairie avait son roi. La colonie vivait sous le gouvernement du chef de famille. Le plus souvent l'aïeul : grand vieillard rasé, qui ne travaillait plus, que l'on voyait sortir le soir pour visiter le bien, à pas lents, appuyé sur un haut bâton, et qui jugeait du travail fait. Avis et observations, ce qui tombait de sa bouche était écouté : des champs à la table il trônait. Il administrait aussi l'avoir. Le tien et le mien étaient confondus. La vieille main, qui tremblait pour avoir trop labouré, mais qui savait ce que la sueur pèse en regard de l'or, distribuait à chacun son dû, réservant une gâterie pour les petits, suivant l'âge et le sexe. Les fils et leurs femmes, les filles et leurs maris, les enfants de tous les couples et parfois un cousin veuf emplissaient la maison. Quand ce monde partait au travail, on sentait que la terre ne saurait résister à l'effort de tant de bras, à cet envahissement fécond porté chaque jour plus profond et plus avant, au cours renouvelé des saisons. Labeur joyeux autant que fructueux, car il était accepté, voulu, choisi ; car fait toujours à l'heure, n'excédant pas les forces de l'homme, restant à l'ordinaire en dessous d'elles, il laissait

sait des loisirs, une liberté que l'on ne connaît plus. L'homme alors était bien le maître de sa terre, en usant à ce titre avec elle, et non son mercenaire ou sa bête de somme. Et un air d'aisance était répandu sur tout : sur l'être agile et sur la glèbe assouplie. Et quand midi sonnait, ce petit peuple, à pas pressés, rentrait s'attabler autour de la soupe apportée par la grand'mère restée aux soins de la cuisine, il n'était point besoin d'appeler et le rire et la joie : ils éclataient d'eux-mêmes.

Cette organisation et cette concorde offraient un avantage immédiat, elles permettaient la division journalière du travail. Et celle-ci, à son tour, assurait des rendements élevés, supérieurs à la consommation. État de maison, prospérité qui ne laissait pas d'aider aux relations. Si, en effet, selon le proverbe, « les bêtes se battent quand le foin manque au râtelier », elles s'entendent repues et satisfaites devant des provendes savoureuses. Or, toutes les ressources du bien restaient dans la famille : denrées et argent. Point de domestique à payer et à nourrir ; à peine, l'hiver, à la saison où les bergers de la montagne descendent, on hébergeait quelques semaines un pâtre et son troupeau. Encore le fumier particulièrement actif rendu par

les bledis, venait-il en compensation de l'hospitalité donnée. Ces rendements, car tout se commande aux champs, étaient aussi le fruit de la mise au point complète de chaque travail. Une mise au point adaptée aux besoins de la plante, comme arrêtée en vue des surprises du climat. Ainsi, on cultivait le blé en sillons. On élevait, d'un bout à l'autre du champ, de petits remblais continus, parallèles et bombés, séparés par une longue rigole courant en pente douce vers les bords de la pièce, où l'eau des pluies s'écoulait. Par là germé sur cette multitude d'arêtes, les racines plus haut que le sol détrempe, le blé évitait ces flaques qui séjournent chez nous dans les terres travaillées à plat, à la façon du jour, dans lesquelles il se noie, jaunit et dépérit. Mais, fait en sillons, le blé écarte l'emploi de la machine. On le sème, on le fauche à la main. De plus le tracé de la pièce est aussi long qu'absorbant. Il demande une collaboration appliquée. Elle manque aujourd'hui. Comme aussi l'abondance des bras... Mais ceci est une autre chose... Enfin, à cette distribution judicieuse de la tâche, à cette entente entre travailleurs, un élément moral s'ajoutait. Dans cette colonie, fermée à tout étranger, où le labour de chacun profitait à

tous, où les mains, les cœurs, les intelligences s'empressaient, se donnaient, l'émulation naissait. Et celui qui dirigeait l'exploitation dans une sorte de glissement d'ensemble harmonieux, n'avait garde de laisser se périmer ce stimulant. Les enfants ne luttaient pas seuls entre eux de vigueur et d'élasticité, à côté des bouvillons qui s'affrontaient, les hommes faits se mesuraient le soc ou l'outil aux doigts.

Dès le soleil paru la métairie était en mouvement. Les fils et les gendres, ayant accouplé leurs bœufs, se partageaient les labours, les fumures, les transports pesants, ou bien, les bêtes laissées au repos, s'en allaient découvrir et piocher la marne et le sable, émonder les arbres de haut jet, drainer les pièces, nettoyer et approfondir les fossés, ou encore brouettaient dans les vignes le compost apporté par l'homme ou accumulé par le temps. Les gens d'âge, frères cadets ou cousins du maître de maison, vidaient les étables, relevaient les fumiers et soignaient les animaux, et puis, l'outil à l'épaule, partaient pour le travail « à la brasse », c'est-à-dire exécuté avec la main seule, sans l'aide des bêtes : comme abattre et façonner les piquets, couper la thuie, sarcler, bêcher, biner, friser les haies. Quelquefois l'un ou l'autre s'adon-

nait à « un métier de ville ». J'ai connu, sur ses vieux jours, dans une métairie de mes environs, un cadet qui s'était transformé en charron et menuisier. Il entretenait toutes choses à l'intérieur et à l'extérieur : crèches, râteliers, portes, fenêtres, meubles, et chars, charrettes, outils, enfin les clôtures et les claires-voies. A peine appelait-il le charron du pays pour la confection toujours délicate des jougs et, s'il eût pu cercler les roues de cœur de chêne, certes, il eût évincé le forgeron. Il construisait des chariots à cadre, hauts d'un demi-mètre, où les bébés soutenus sous les bras apprenaient à marcher, et des berceaux à balancer du pied qui faisaient l'envie des jeunes mères ses voisines... Pour les femmes, elles vaquaient à la cuisine, au ménage, à la lessive, aux soins du jardin, de la porcherie et du poulailler. Les plus fortes de plus pétrissaient et enfournaient le pain ; les plus alertes cherchaient l'eau à la source. Le soir, le matin, elles en revenaient à la file, par le sentier étroit, balançant la cruche sur leur front, essoufflées un peu, et toutes pailletées de gouttes d'eau tombées du vase... Et les garçons gardaient le bétail. Et les filles berçaient ou promenaient les tout petits, à moins que, silencieuses et attentives, elles

n'aidassent leur grand'mère à ravauder ou à coudre, le plus souvent à filer. Car on filait beaucoup. Une petite commune de la Lande proche, Arsague, était renommée pour ses « draps de bœufs » sortis des quenouilles des vieilles femmes... Bien entendu, la famille entière se réunissait pour rentrer les récoltes. Foin, blé, maïs se fauchaient, se battaient, et l'on battait alors au fléau, se ramassaient de concert. Surtout on vendangeait de compagnie, groupé suivant l'humeur ou la sympathie. Comme on grappille sans cesse en vendangeant, à la façon des grives, le jus capiteux, le soir, a émoustillé tout le monde. Il convient d'être de langue égale et de même avis.

Cette vie patriarcale a retenu jusqu'à nos jours des générations de paysans. Elle les a réjouis, enrichis. Toutes proportions gardées, ils produisaient plus que nous, facilement, heureusement, généreusement, comme la nature libre elle-même, par la vertu du nombre et de l'entente. Les rares vieillards qui survivent, déroutés par la difficulté et les troubles de notre temps, hochent la tête et disent : « C'est peut-être que les jours ne se lèvent pas de même ; ou c'est peut-être que les hommes ne peuvent plus rester ensemble ! »

Le même soleil se lève toujours. Mais les

hommes ne s'entendent plus... Il règne un vent d'indépendance et d'insoumission. On n'accepte plus les conseils, on ne souffre plus les observations. Entre père et fils, mère et fille, par une habitude de vie en commun, par un pli pris à l'enfance, l'union subsiste encore. Et puis un père cède à son garçon. Il le laisse s'ingénier et tenter. Il subit la perte : sachant que l'expérience ne s'acquiert point sans risques ; et qu'il faut faire, entreprendre pour s'intéresser. Il encourage, stimule, pousse en avant son enfant, il s'efface devant lui. On le voit, homme d'âge, laboureur expert, bouvier jaloux de ses bêtes, remettre à ce fils son soc le mieux « plombé », sa paire de bœufs la plus puissante et la plus belle. Une mère a des douceurs, des patiences, des indulgences instinctives pour sa fille. Elle enseigne et redresse avec tact, mesure la tâche, use du corps suivant l'aptitude, du cœur suivant l'élan. Et fils et fille s'abandonnent à cette bonté, se livrent à cet enveloppement... Du moins tant qu'ils sont fille et garçon... Mariés, « ils n'écoutent plus ». Et si parfois l'accord se maintient lorsque l'un ou l'autre enfant unique, « épouse chez lui », les difficultés commencent tout de suite hors du toit natal. Que la fille, devenue bru, ren-

contre ou non des belles-sœurs, que le fils s'en aille comme on dit ici « en gendre » chez sa femme, les ménages entrent en conflit. Peu à peu le lien même de l'intérêt se détend entre eux. Les hommes n'aiment plus à travailler ensemble, les femmes s'évitent. Le vieux, troublé, court les foires et les marchés, fuyant la maison, espérant oublier ; le jeune, las de besogner seul, charroie ailleurs et fait argent. Belle-mère et belle-fille se reprochent mutuellement la mésintelligence, l'absence ou le gain illicite de leurs maris. Et bientôt les repas silencieux font suite aux tête-à-tête envenimés. Il n'y a plus qu'à se séparer. Les parents restent, destinés à la solitude, les enfants se placent, se vouent à servir lorsqu'ils n'avaient qu'à acquiescer.

Et le bien ? Cette propriété de petit cultivateur si nombreuse en France, — trop restreinte pour payer l'achat et les frais de la machine, où le bras de l'homme est l'indispensable outil, le seul rémunérateur et fécond, — le bien dépérit, se rapetisse un peu plus chaque année. La jachère gagne sur le champ, la lande sur le pré, la vaine pâture sur la plante saisonnière. La vigne s'épuise. Chai et grenier ne tardent pas à se vider. Et, dans l'étable, à la place des bœufs massifs, ras-

sasiés de foin, orgueil du lieu, des deux paires, une pour chaque homme, quelque maigre vache souffle devant le râtelier rationné. Et la terre a l'air de retourner à la friche primitive. Et quand le maître apparaît, c'est un vieillard qui s'affaisse sur une ruine... On dira : « Que ne prend-il un valet ? » Tel qui s'enrichit avec l'enfant s'obère avec le domestique. Surtout au taux du salaire actuel. Un ouvrier à toute main demande aujourd'hui de 1800 à 2200 par an, logé, nourri, blanchi. L'argent qu'on lui verse est celui que l'on économiserait en cours d'une bonne année, celui qui manque et fait trou après une grêle, une gelée, un accident. Au mieux il est toujours prélevé sur quelque chose, vente de bois, de vin ou de bétail : il est à envisager avant l'achat de l'engrais, l'amélioration d'une pièce et l'entretien de la maison. L'enfant, lui, prend s'il y a, attend s'il faut. Il réserve le futur qui doit être sien, pour peu qu'il y songe ; il permet l'épargne et le projet...

Abeilles d'or, vous dont l'antiquité fit le symbole de la sagesse éloquente, que ne rappelez-vous à l'homme oublieux et indocile, la discipline, l'effort en commun et la concorde qui gardent les maisons et les races !

III

LE SANG

25 juin.

Tous les besoins de la terre sont pour ainsi dire fonctions les uns des autres. S'il est nécessaire à la terre d'être soumise à la division du travail, celle-ci ne devient possible que par l'abondance des bras. J'ai indiqué dans quelles proportions les hommes manquent aux champs après les coupes sanglantes de la guerre. J'ai parlé des palliatifs : apportés ici par la machine appelée de remplacement, soit de l'homme, soit de la bête ; fournis là par l'embauchage, soit d'ouvriers d'une région voisine rendus libres par les conditions d'une culture spéciale, soit de saisonniers venus de l'étranger, d'outre-monts. Main-d'œuvre et outils au reste coûteux et, pour les petites bourses, inabordables. Aussi n'est-il à mon avis qu'un recours stable, et c'est le recrutement assuré au sein même de la famille par l'enfant. La couche nuptiale est le

réservoir de la terre comme de la race. Il en ruisselle de l'être dans la chair et dans la glèbe également.

L'enfant, le fils du terrien, est indispensable sur un bien. Seul il est assez passif, patient, tenace, entêté, fait à la déception, habitué aux surprises du climat et du sol d'une part, de l'autre instruit des ressources de la terre, conscient de la nécessité de sa tâche, fertile enfin en projets et en espérances, pour se tirer des mécomptes d'une vie de laboureur et pour en subir les accidents. Il n'est point de métier qui demande plus d'acquisitions expérimentales, un plus constant apprentissage, en un mot plus d'atavisme. Cet acquis lointain est utile en mille circonstances. Certains débats d'affaires sur un marché aux bœufs suppose une foule de connaissances sur les animaux, de renseignements sur les cours, de prévisions touchant le rendement des fourrages, que tout autre que cet homme, accoutumé à en deviser avec lui-même en labourant pas à pas, rompu aux roueries des chalands, baigné dans cette ambiance, n'arrivera point à coordonner dans son esprit... De même tout autre que lui n'atteindra pas à cette simplicité de moyens sur ce chantier, à cette souplesse d'application; tout autre

n'interviendra pas avec ce coup d'œil lucide au cours d'un contretemps ou d'un péril subit. Ceux qui, étrangers au sol, à la spéculation et au commerce agricoles, se sont mis à la terre, ont connu des déboires et essuyé des pertes que nulle documentation livresque n'a pu leur éviter. Le soin, le souci, le sens et l'intuition de la terre leur faisaient défaut : qualités innées chez l'homme germé sur le sillon. C'est pourquoi on peut envisager la marche d'une usine, d'une fabrique ou d'un magasin avec un personnel de fortune, mais non l'exploitation d'un domaine où les tâches de travailleurs à toute main abondent. Et tous les salariés hors champs du vaste monde ne sauraient suppléer au labeur sagace et averti d'un petit possédant. « Ça leur est défendu », comme disent nos paysans.

Ainsi, la descendance rurale apparaît comme la condition même du travail agricole. Il va de soi que, plus elle est nombreuse, mieux elle résout les problèmes multiples de la culture, simplement par le jeu et l'emploi naturels des individus. Un dernier mot : nombreuse, elle pare encore à l'abandon des foyers. Qu'un fils unique s'en aille, en effet, et la porte retombe sur le vide. Mais l'espoir demeure s'il y a deux ou trois garçons éche-

lonnés. Un abandon successif est exceptionnel. Souvent le benjamin relève le feu et l'attise de ses mains fidèles. Enfant tardif, plus doucement couvé, il sent des liens plus forts le retenir... Or, c'est aux champs que la natalité décroît le plus. Il faut l'écrire cependant à l'honneur des veuves et des filles, le crime brutal, l'avortement est rare. Les autres, les femmes mariées, comme ailleurs, n'en ont pas besoin. La nature agit ici sur l'espèce humaine : elle l'incite « à porter jusqu'au bout son fruit » comme la bête, comme la plante, comme le sol. L'animal qui se vide est aussitôt vendu, la vigne qui coule arrachée, et la terre qui ne rend point passée et repassée par le fer. Rien qui ne doive enfanter à son heure une fois fécondé ; et, sauf accident ou hasard, rien qui se soustraie à cette loi. La femme se plie en général au sort commun. Elle paie la rançon de la faute, assurée au reste que son enfant ne sera point rejeté, ni elle-même repoussée et honnie... Mais, si l'homme de la terre, entraîné par l'exemple, répugne encore à voir « perdre », à « faire perdre son fruit », il cède à la suggestion de s'affranchir de la fatalité de l'amour, subie passivement à côté de lui par tout ce qui vit. Les ménages limitent volon-

tairement leur postérité. Les pratiques malthusiennes contaminent les campagnes comme les villes. La race de plus en plus hésite devant la vie...

J'ai ramassé précédemment, en quelques lignes, les causes de cette stérilité voulue : diminution de cœur à l'ouvrage, besoin d'un bien-être inconnu auparavant, désir de voir fils ou fille se tirer plus heureusement d'intrigue. Cette dernière préoccupation est avivée aux champs du souvenir d'enfances souvent pénibles, assujetties à des tâches trop lourdes, de la mémoire aussi de débuts de vie mariée assombris, hantés par le souci du pain quotidien. Cependant la raison profonde chez le rural est la peur du morcellement de son bien. Car une terre qui commence à être entamée par l'héritage s'en va lambeau par lambeau, sans que rien en puisse arrêter l'émiettement. Un petit cultivateur, dont le bien est destiné au partage, me confiait : « Monsieur, il me semble que l'on va m'enterrer deux fois. » C'est-à-dire non seulement en son corps, mais aussi en ses sueurs, ses labeurs, ses projets, ses gains, son œuvre enfin, et en cet espoir de survivre, de se continuer tout entier là où il s'est affermi, en ces choses disjointes de sa personnalité pro-

fonde, vouées à la dispersion légale... Ceux-là qui vivent sur un bien de famille petit ou grand, rassemblé au cours des générations par vastes tranches ou par morceaux, qui, dans toute acquisition, retrouvent un effort du passé ; sur chaque pierre la trace paternelle, dans chaque pièce les habitudes de la race ; à qui pas une porte battant, pas une tuile tintant sous la pluie, et jusqu'au silence alentour, n'est sans rappeler des émotions éprouvées déjà par les hommes de leur sang : ceux-là comprendront l'amertume de cette parole... Je connais un père de fille unique, lentement sorti du sol, qui préfère les charges d'une culture livrée à des mercenaires, plus onéreuse que l'éducation d'autres enfants, et les difficultés sinon la rupture probable, prévue avec un gendre, à la perspective d'un partage de sa terre. Ah ! sa terre et lui sont mêlés à ce point que morceler l'une est déchirer l'autre... !

Les femmes à l'ordinaire ignorent ce souci. Transplantées la plupart du temps, elles manquent du sens de la suite, elles s'embarassent peu d'un sol où elles n'ont fait que suivre leur mari. En revanche le bonheur et le succès, l'orgueil de la vie les tentent invinciblement pour leurs enfants. Et puisque tout

cela se poursuit, sinon s'acquiert par la fortune, dans ce monde où plus qu'ailleurs l'argent prend du poids, où le moindre grain de blé est à la lettre gagné, la femme établit son calcul en ménagère qui compte. Ce n'est point seulement qu'une main pioche moins que deux dans la soupe, c'est que l'on élève mieux, soigne mieux, que l'on pousse plus loin l'enfant unique... Un autre sentiment, naturel autant que personnel, intervient encore. La femme appréhende le surcroît de peines et d'entraves, d'angoisses, de douleurs apporté par une nichée nombreuse. Elle sait qu'elle ne cesse de souffrir ou de pouvoir souffrir dans cette chair de sa chair. Par le corps, par le cœur, l'esprit et l'âme, elle se sent éternellement attachée à l'être procréé dans ses flancs, qui vit sa vie, sans se douter souvent des liens qu'il distend ou qu'il rompt... Et puis, la mort ne laisse point de passer ! Que de femmes ont été frappées au plus vif durant cette guerre... ! Une vieille paysanne, mère de trois fils tués à l'ennemi, dont je saluais attendri la triple couronne d'épines, s'écria : « Si je n'avais eu qu'un fils, je n'aurais pleuré qu'une fois !... »

Contre ce mal qui gagne, qui ronge peu à peu le territoire, on préconise des primes à la

natalité. Allocations, exonérations d'impôts, majorations de salaires, faveurs dans les administrations de l'État dont les familles nombreuses bénéficieraient. D'aucuns y joignent une consécration civique : le vote plural accordé au père ; d'aucuns songent à refondre le code successoral. Je ne dis rien de la répression de l'avortement et de la propagande malthusienne, service de salubrité qui devrait être implacable. Il y a là d'heureuses initiatives. Toutefois, quels avantages et quels honneurs compenseront les charges, les fatigues et les angoisses éprouvées et, s'ils versent des larmes inconsolables, qu'offrir à ces parents dévorés de regret ? La question est plus haute à mon sens. Le stimulant efficace se trouve au fond de l'âme : il a le nom de Devoir. La procréation est un devoir : envers la famille, envers la Patrie, envers Dieu...

Nul n'a le droit de refuser son sang, pas plus pour alimenter la vie que pour affronter la mort...

Un fils doit continuer la lignée. Et qui n'a qu'un enfant n'en a pas. Les siens n'ont point mené jusqu'à lui la famille, sa fortune, son renom, ses vertus, pour qu'il les livre au hasard d'une naissance unique. Ils lui ont

transmis une œuvre de longue haleine. Plus elle a duré, plus elle a besoin de mains qui la soutiennent, car tout s'épuise. Cette race ne lui appartient pas à lui seul. Il n'est point libre d'en mésuser. Puisqu'il en a reçu, ensuite accepté les bienfaits, la situation, l'aide dans le monde, puisqu'il en a joui, il en devient comptable envers ceux qui ne sont plus et ceux qui sont à venir. On n'est dissocié ni dans le temps ni dans la durée. Entre l'ascendance que l'on prolonge et la descendance que l'on prépare, on fait figure d'anneau dans une chaîne, où d'autres anneaux sont appelés à se souder, qui, à leur tour, serviront de point d'attache. Qui ne comprend la nécessité de nombreux maillons pour renforcer la chaîne? C'est pourquoi, ces anneaux vivants, non seulement on les apportera, mais encore on les forgera, afin qu'ils acquièrent la résistance propre à leur fonction future... Ce devoir n'est point créé, il est inné. De quel désir les couples stériles poursuivent l'enfant! Enfin la nature crie l'exemple. Où s'arrête-t-elle au fruit unique? Elle sait trop que la mort de l'espèce est au bout.

S'il n'est point permis de mettre en hasard sa race, il l'est moins encore de faire défaut

à son pays. Dès que l'on vient au monde on lui appartient et il vous appartient. En naissant à la Patrie, on signe pour ainsi dire le même contrat qu'en naissant à la Famille. Pacte accepté pour vous, tant il est naturel et instinctif, qui vous donne votre place dans l'espèce humaine, votre nom, et vous incorpore à tout un peuple. Au jour du tumulte, quand l'ennemi menace, nul ne balance à l'observer. C'est comme un bond du cœur. Et la Famille elle-même disparaît devant la Patrie : ou mieux se fond en elle. Mais se donner seul ne suffit pas. L'homme est éphémère. Il doit des fils à la Patrie dans le présent et dans l'avenir. Il les lui doit contre la concurrence et l'agression étrangères. En face de peuples forts, prolifiques, impatients et avides, l'équilibre, la suprématie, la domination est question de masse, de masse d'hommes. La puissance industrielle, minière, agricole ; les murailles, les machines, les canons ; la science même et l'art : tout n'est qu'entassement perdu, pensers vains, si la goutte de sang, la goutte de vie humaine tarit... Nous comptons des morts comme aux cieux des étoiles. Avant, déjà, nos rivaux l'emportaient du poids de leurs enfants. Si nous avions eu quatre fils par foyer, un piquet de garçons,

l'Allemagne eût peut-être grincé des dents, mais non mordu. Et avec tous, aujourd'hui, nous traiterions à égalité dans les œuvres de paix. La France appelle des enfants. Non des fils d'adoption. Des fils de source pure, nés de Gauloises. La qualité du sang importe. Rome à la fin eut beau mêler au sien tout le torrent barbare, elle perdit l'empire... Sa veine abâtardie était vide de Dominateurs...

Il reste Dieu, et ce qu'il ordonne. Il a créé pour le renouvellement intarissable de la matière et de la chair. Il veut entretenir la magnificence et la profusion de son œuvre. Il a imprimé cette volonté sur l'univers. La multiplication des germes y est infinie. Un gland qui roule à terre enferme la semence d'une forêt. Dès qu'il y a destruction d'un organisme, il y a transformation et reconstitution à côté. Rien ne saurait se dérober à cette loi. Et, lorsque s'élevant dans l'échelle des êtres on arrive à l'animal, on le trouve soumis à des saisons d'amour, à la force aveugle du rut, qui l'empêchent de ralentir sa fécondité. Pour l'homme, en le modelant et en l'animant, Dieu lui apprit le décret primordial : « Crois et multiplie. » S'il l'a laissé libre de ses étreintes, en raison de sa dignité d'être fait à son image, et pour qu'il puisse

mériter, il souffre impatiemment qu'il transgresse son commandement. Partout où Adam et Ève s'unissent, il regarde comme un attentat à sa Providence le refus de procréer, et comme un défi à sa puissance. Dans l'acte de vie où le Créateur associe sa créature en répandant le souffle dans la chair, il est mis en échec par l'homme. L'homme lui dit : « Tu n'iras pas plus loin. » Tous les livres saints qualifient la rébellion de crime. Individus et peuples en courent les risques...

IV

« L'ARROUMIC » : LA FOURMI

12 juillet.

Ses voisins, paysans comme lui, métayers ou brassiers, lui ont donné ce « chafre », ce surnom. En patois, la fourmi est du masculin, on dit, on écrit un arroumic. Ils l'ont appelé ainsi à cause de son économie, de sa prévoyance, et surtout de la constance qu'il a mise vingt ans à acquérir un petit bien, oh ! tout petit encore, un embryon de propriété, ajoutant un are à un autre are, comme la fourmi apporte un grain de mil à côté d'un grain de mil. Labeur émouvant, parti du dénuement, car l'Arroumic n'eut au début à lui que le vêtement qui le couvrait et un jeu d'outils, pour aboutir à la possession de cet enclos au soleil. Et si je signale que, durant cette longue lutte pour l'acquisition d'un foyer, il ne se départit jamais d'une stricte honnêteté, j'aurai, je pense,

d'un mot, rendu hommage à cet humble travailleur.

Il y a vingt ans, nous étions jeunes hommes tous deux, je l'employais comme saisonnier, à l'époque des grands travaux, quand l'ouvrage presse. Entre temps, il s'embauchait ailleurs, partout où les rudes besognes de la terre chômaient. Il était terrassier. Moyen, râblé, infatigable, la face brune éclairée d'yeux gris que le hâle des joues rendait ardents, il travaillait fortement, enfoui jusqu'aux genoux dans le limon qu'il piochait, non sans une certaine coquetterie dans la façon de couper, de tailler les talus, afin que l'on reconnût de loin les tertres élevés de ses mains. Il acceptait parfois d'aider un bûcheron ou un scieur de long dans l'embarras. Dès qu'il entraît dans la futaie la chute des arbres s'accélérait, avec son fracas profond et bref, et quand il empoignait la grande scie à bras, sous la pièce à débiter, le « son du bois », en poussière épaisse, coulait sur ses pieds à chaque coup des dents d'acier. Ou encore, il prenait des piquets de vigne, à façon, et l'hiver, arrachait des souches, à moitié bois. Mais il aimait bien mieux venir chez moi... Faucher, au scintillement de la rosée, les hautes herbes « tremblantes » qui agitent leur

fin plumet de fleurs mûres avant de choir, dans une poudre de pollen ; abattre les grands blés épandus dans la plaine, ondulant d'un bord à l'autre, d'une seule ride comme un flot, une nappe lourde qui crépite sous l'astre à pic ; fouler les raisins dans la cuve, d'un piétinement élastique, les raisins chauds qui éclatent, et exhalent une odeur capiteuse dans l'air moite de l'automne : cela le reposait et le récréait. Il abondait en rires et en plaisanteries qui allégeaient la tâche.

Il logeait à cette époque chez ses parents et mangeait où on l'employait. Sobre, tempérant, « vaillant », c'est-à-dire intrépide à la besogne, il amassa un pécule et le « mit à la rente », à la caisse d'épargne. Le pécule grandit, la rente s'enfla. Il songea à se marier. Contrairement à l'usage du pays, où les noces entraînent des dépenses excessives dont on reste obéré des années, « il épousa comme un écureuil », qui, entre deux bonds, à la fourche d'un pin, offre à sa femelle quelques fruits résineux tombés de l'arbre, frugal repas qui entretient la légèreté. Il avait trouvé un autre arroumic pour compagne. Elle s'appelait Mariette. Le couple, dès le lendemain, partit au travail. Il en fut de même les autres jours. Je ne sais s'ils pensèrent à ce que nous nom-

mons la lune de miel. Mais, en ces premiers temps de leur vie conjugale, on les vit s'asseoir fréquemment, le soir, devant leur porte, et se sourire en devisant, comme s'ils savouraient des mots parfumés... On était à la fin de l'été, et la douceur du ciel tombait encore sur la terre avec le crépuscule...

Mariette devint grosse. Je vis venir l'Arroumic. Il me dit : « Je vais avoir un enfant ; chez nous, c'est trop petit. J'ai besoin d'un toit pour abriter le berceau. Je voudrais louer le Hourquet. » Le Hourquet était une brasserie m'appartenant, et vide alors, à l'extrémité d'une de mes métairies. En bordure, à l'est d'un chemin de grande communication, elle donnait de plain-pied sur son jardin au sud, et, à l'ouest et au nord, surplombait un ravin. Le ravin est une conque herbeuse, molle, fraîche, où poussent quelques chênes de jet franc, et, sur le talus qui flanque la maison, des groupes d'acacias roses étagés. Un ruisselet glisse au fond, avec un murmure assourdi. Pour la maison, assise sur une veine de sable, elle se compose d'une cuisine et de deux chambres en enfilade. Un toit de tuiles rouges la coiffe, et un massif, une muraille de lauriers du triomphateur, les plus beaux que je connaisse, la garantit des grands souffles

de l'Océan... Je répondis : « Que voulez-vous m'en donner? » — « Soixante francs l'an. » — « Vous ne vous disputerez pas avec mon métayer? » — « Nous sommes camarades. » — « Bien, c'est dit. » C'est ainsi que l'Arroumic entra au Hourquet.

Il eut trois filles, à deux ans d'intervalle. Plus que jamais il travailla. Hiver et été, le dimanche excepté, il commençait à l'aube, finissait à la nuit. Il évitait le cabaret, se privait des foires et des marchés, ne sortait pas, sinon pour les besoins du ménage. Nul ne se courba plus généreusement sous la loi : « Tu gagneras, tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage. » Son pain, et celui de sa femme et de ses filles, il le gagnait de toutes ses forces, de tout son cœur. Sa femme retenue maintenant à la maison ne l'aidait que peu. Elle bêchait le jardin, élevait un cochon et faisait venir de la volaille. Mais la santé restant au père nourricier, la famille vivait sans gêne. Parfois, quand je passais, je m'arrêtais un instant et causais. Un jour, Mariette me prévint : « L'homme a besoin « de parler » Monsieur. » — « A son aise, Mariette, qu'est-ce qu'il y a? » — « Je ne devrais peut-être pas le dire avant lui... mais tant pis... nous avons envie d'acheter le Hourquet. »

— « Vous avez hérité? » — « Non, monsieur, les vieux sont en bonne santé, Dieu merci. » — « Je riais, Mariette. » — « Voilà, monsieur. J'élève des oies, cette année. Nous vendrons la moitié du cochon... alors,... » — « Alors, vous m'en donnerez le prix. » — « Justement... Pour le reste... » — « J'attendrai, Mariette. Envoyez-moi l'Arroumic. » Elle me remercia, en riant du surnom.

Deux mois plus tard l'Arroumic était maître du Hourquet, de la maison, du jardin, du ravin murmurant. Nous plaçâmes une borne. Il me fit boire un coup de vin, à l'endroit même, et nous répandîmes le reste de nos verres sur la petite pierre témoin du marché. Ce geste de libation antique, cette offrande à la terre, notre mère commune, m'enchantait.

Parfois, quand le printemps embaume de toutes parts, au plus profond d'un chêne noir, on voit vivre et palpiter un nid : vols hésitants d'oiselets, courses instables sur les branches, poursuites et jeux, au balancement de l'arbre sous le vent. Ce sont les petits qui s'ébattent, parmi les pépiements et les cris. La mère, entre les feuilles, penche la tête et surveille. Le père, au loin, chasse les vermis-seaux. Mais, si l'on attend, on l'aperçoit ren-

trer, à grands coups d'ailes. Il repart, il revient. Et, quand il a distribué la becquée, tandis que la couvée repose sous l'aile maternelle, lui, pour se délasser, monte à la cime et chante au bord de l'infini... Le Hourquet ressemblait à un nid...

Les années passèrent. Malgré sa joie l'Arroumic ne laissait pas d'être soucieux. Ses filles lui avaient coûté pendant leur enfance, et maintenant qu'elles allaient à l'école, qu'il leur fallait presque autant qu'à des femmes en vêtements et en nourriture, son travail suffisait à peine. Mariette était tombée malade, s'était mal remise et depuis languissait. Elle ne pouvait faire plus qu'autrefois. Pourtant, elle se chargeait d'enfants en bas âge. On vivait juste... Mais, je n'étais point payé... Et, la nécessité faisant naître l'idée, l'Arroumic rêvait d'acheter un petit champ à quelques cents mètres, enclavé dans une de mes landes. « J'y ferai du blé, se disait-il, puis une autre année des plantes sarclées, puis du maïs : de quoi m'aider grandement. » Alors il prit sur ses nuits d'hiver. Les travaux sont courts en hiver, ils laissent de longs loisirs nocturnes. L'été, où il besognait souvent quatorze heures par jour, il ne pouvait vraiment pas. Et puis toute la tâche est aux

champs l'été, à la chaude lumière. Il s'entendit avec un distillateur des environs. Il s'engagea pour la moitié des chauffes de nuit. On peut penser ce qu'il dort, et quelle fut sa fatigue. Mais la distillation terminée, il m'apporta son gain en acompte et allégea d'autant sa dette. Il m'exposa son désir. Il fut convenu qu'il prendrait le champ à loyer, et me paierait en journées, à ses heures. Il y essayerait ses forces, le revenu du champ serait même susceptible dans l'avenir de hâter l'acquisition. Ce fut en nos esprits une sorte de location-vente. Il n'eut qu'un mot : « Ah ! monsieur, vous me mettez bien à l'aise. » Peu de jours après il se pourvut « d'une bretonne à gazaille », à moitié fruit sans charge de capital, et l'envoya dans le ravin.

Il respira, il crut en l'avenir. Il se dérangea un tantinet : le dimanche, l'après-midi, il battit les cartes avec des amis, à l'auberge du hameau, entre deux verres de vin. Celui qui perdait payait la bouteille. Le vin valait alors dix sous le litre. Puis il rentrait. On l'entendait revenir à grands pas, en sifflant. Mariette disait : « Il est content, le pauvre, il est si vaillant. » Et les jours étaient tissés d'espoir au Hourquet. La guerre éclata...

Ah ! ce qu'elle fut pour les petites gens !

L'Arroumic partit certes, une fleur au fusil, et se battit comme il piochait, âprement. Mais durant les jours et les nuits d'alerte ou de veille aux tranchées, plus peut-être dans l'attente au cantonnement, alors que l'esprit et le cœur revenaient sans cesse vers le pays, il songea avec angoisse à la vanité de ses efforts, à la fragilité des projets de l'homme. Il se crut ruiné... Une femme incapable de maintenir le bien, de faire face aux engagements qu'il avait pris, des enfants trop jeunes encore pour gagner leur vie ; et les difficultés et la terrible incertitude des temps... Il apprit que le propriétaire de la vache l'avait retirée, peu soucieux de la confier à une femme sans crédit. Puis, un peu plus tard, il sut par un voisin, que le champ se couvrait d'herbes folles et d'osmondes. Enfin le cochon mal nourri n'engraissait point. La petite ressource que les siens en espéraient s'évanouissait. Quant aux allocations, elles assuraient juste le boire et le manger. Et chaque saison aggravait le mal, l'incapacité et la maladie des gens entraînant la pénurie des choses... Dans l'abnégation de nos paysans au feu, dans le don fait d'eux-mêmes à la Patrie, le sacrifice de leur personne, de leur chair et de leur sang ne fut pas le plus méri-

toire : mais bien le renoncement à leur terre qu'ils savaient vouée à l'abandon, à l'appauvrissement, à l'épuisement peut-être irrémédiable, et bien le sentiment poignant de la grande pitié, de la grande misère du sol, dont ils parlaient passionnément entre eux... Quand l'Arroumic vint en permission pour la première fois, il n'osa pas s'attarder à visiter l'enclos. Le jardin était tant bien que mal tenu : il acheva de bêcher quelques carreaux. Puis il descendit au ravin. Il retaila les bords du ruisseau, il émonda un des chênes, plus chétif que les autres, que ses branches inférieures chargeaient. La borne, arrosée du reste de nos verres, s'était enfoncée déjà un peu : il la redressa, et la regarda, non sans mélancolie. Il entra. Il n'ouvrit même pas l'étable. Au reste, il fallait rejoindre. Il embrassa sa femme, ses enfants, et s'en alla sans se retourner. A chaque permission, il trouvait la détresse de son petit univers plus profonde. La nature alentour reprenait sa figure primitive. Elle assiégeait l'humble toit de toute sa poussée végétale. Les fourrés débordaient partout, comme des hydres moitié bêtes moitié plantes se pressant à l'escalade.

Une fois il voulut revoir son champ. Comme les halliers l'avaient envahi, des renards s'y

blottissaient, et infestaient de là les environs. On y mit le feu. On ne le lui avait pas dit. Quand il jeta les yeux, ce n'était plus qu'une terre rase, noircie, sillonnée de raies rousses, où la flamme avait le plus mordu, une sorte de cadavre portant les marques de sa torture...

Cependant on sonna l'hallali de la Germanie... l'Arroumic sain et sauf, sans être attendu, rentra chez lui. Ses yeux se mouillèrent : de joie de retrouver pour toujours les siens, d'attendrissement devant la désolation du Hourquet. Il revint me voir. Il me dit : « C'est tout à recommencer ». — Ne vous découragez pas. Vous avez votre pécule ; vous toucherez une prime. » — Il comprit qu'il était toujours maître du Hourquet, que la fortune lui souriait aussi comme à la France. Il leva en silence les bras, dans un geste de remerciement et de salut.

Depuis il besogne d'arrache-pied. Sa prime a payé des racinés de Baco, hybride éprouvé, et aussi le défouage et le piquetage du champ. Un jour, il m'apportera le solde de l'achat de son bien, dans un panier de raisins, mêlé aux premiers fruits de sa vigne...

Je dédie ces lignes à tous les déracinés qui battent les grandes villes.

V

LA MORT DU MÉTAYER

27 août.

Quand la nouvelle se répandit dans la commune que le vieux Lanneluc venait de tomber malade, tout le monde eut le pressentiment de sa fin. Jamais, depuis quatre-vingt-treize ans, il ne s'était arrêté, sinon pour dormir, il n'avait fait halte dans son labeur presque séculaire. C'était un grand et puissant vieillard, à la face rasée, une face que le temps avait rendue exsangue, mais dont il n'avait pu altérer ni la plénitude, ni la pureté de traits. On était frappé de la noblesse de ce visage. Le maintien resté droit ne démentait point la mine. Lanneluc avait commandé toute sa vie d'homme. Il en gardait une assurance de pas, une fermeté de regard, une force de voix imposantes. Dans la métairie du Hazan, qu'il avait prise des mains de son père mourant, il régnait respecté, obéi, aimé,

sur un peuple d'enfants : fils et filles, gendres et brus, petits-fils. Les dominant tous encore du front, il semblait être enraciné, au milieu d'eux, dans ses vastes champs et ne pouvoir point finir. Pourtant, Lanneluc « n'était pas bien ». Ce qui veut dire chez nous être en danger. Et la nouvelle qui gagnait, à la nuit, de métairie en métairie, comme le vent de bois en bois, empruntait à l'ombre envahissante une sorte de frisson inquiétant.

Lui, assis sur une chaise haute, adossé à des coussins, au coin du feu, se sentant atteint, sans un mot ou un soupir, se considérait avec étonnement. On était à la fin de l'été de la Saint-Martin. Une dernière fois, avant le sommeil hivernal, la terre se réchauffait à la flamme tardive. Lanneluc, quoique très las, mangeait encore. Sans doute l'autre jour, il s'était trop attardé à voir rentrer les derniers maïs, et le mauvais souffle l'avait pénétré. Car une épidémie de grippe sévisait. Il ne toussait point. Seulement une grande faiblesse, traversée de sueurs, le tenait là. Cette impuissance l'humiliait. Célèbre quarante ans pour sa force prodigieuse, capable hier encore de charger un sac de blé, il avait honte de ses jambes, juste bonnes à présent à le soutenir. De plus, comme sa main

s'était mise à trembler, il avait dû renoncer à se raser. Et, jusque-là, il portait une dame-jeanne à ses lèvres, sans laisser vaciller d'un doigt le goulot. Ses enfants alarmés appelèrent le médecin. Lanneluc, qui ne se découvrait jamais et saluait de la main, ne pouvant plus aller à sa rencontre, comme il le faisait quand un étranger venait à la métairie, lui tira un grand coup de béret. — « Eh ! monsieur, lui dit-il, c'est bon pour les jeunes de se soigner. Les si vieux, comme moi, doivent partir. » Puis, il renvoya les siens. Le médecin l'ausculta. Le cœur commençait à fléchir. Il reprit : « Où en suis-je ? » — « Vous êtes si fort. » — « Le bœuf de mon père l'était aussi. » Dans sa jeunesse, il avait vu le plus beau mâle du troupeau s'arrêter un soir, se coucher quelques jours et mourir. Il s'en allait comme lui, miné par un mal subit. Le médecin hocha la tête. « Alors, adieu, monsieur. J'ai quatre-vingt-treize ans ; il n'y en a pas pour tous autant ».

Dès lors, le mal s'acharna à le détruire. Comme il s'obstinait à rester assis, on l'installa dans sa chambre, sur une sorte de fauteuil allongé où il avait l'illusion de pouvoir se mettre debout d'un pas. Son souffle se faisait plus court. Son noble visage se tirait. Il

se taisait, soit que parler le fatiguât, soit qu'il ne voulût point qu'on entendît le son affaibli de sa voix. Et il se prit à revenir mentalement sur le passé. Au regard de ses yeux devenus plus profonds, on voyait qu'il rappelait à lui ses souvenirs. Sa fille aînée, qui ne le quittait plus, dont cette vie ancienne hantait aussi la mémoire, lui dit : « Père, vous pensez à maman, à Janouet, à Labric? » Il fit oui de la tête. Toute la famille savait qu'ils avaient été ses grands attachements. Dans l'espèce humaine, sa femme et son premier petit-fils ; dans l'espèce animale son chien. Tous trois étaient morts.

On se souvenait dans le pays de sa joie, de la façon dont il l'exprima quand il avait épousé la belle Jeannette. Au retour de la messe de mariage, de peur qu'elle ne marchât dans la boue, il l'avait emportée à demi couchée dans ses bras, de la route à la métairie, à travers tous ses champs, grave et muet, en lui couvrant la face de baisers. Cet amour ne fut balancé que par celui qu'il voua à Janouet. On a écrit que les fils de nos fils nous enchantent. Du berceau où il le caressait à la charrue qu'il lui apprit à manier, l'enchantement ne cessa d'incliner le grand-père vers le petit-fils. Ils allaient partout ensemble, la

main dans la main, l'enfant trottant à côté de l'aïeul. Puis l'enfant périt, comme un épi en fleur. Quand on eut cloué le cercueil, Lanneluc s'enfuit au fond de ses bois. Et là, comme un lion blessé, il rugit de douleur tout un jour. Lui non plus il ne voulait pas être consolé... Pour son chien, un pur berger, il succomba à la piqure d'une vipère. Lanneluc ne consentit plus à en acheter un autre. Il valait plusieurs pâtres. Le bétail détaché, il le conduisait seul au pâturage, l'y gardait, l'en ramenait, le soleil couché. On le voyait, au retour, compter les bêtes, et s'il en manquait une repartir la chercher. Il connaissait les champs de la maison comme le métayer, ne les laissait point dépasser par les bœufs, en chassait les intrus. Au reste, plein de son personnage. Quand son maître, pour rire, faisait mine de l'accompagner, il se couchait, trouvant que c'était trop de deux pour la même besogne.

Cependant Lanneluc empirait. Son appétit tombait. Il haletait par moments. Son grand corps était traversé de frissons comme un arbre que l'on abat. Il ne souriait plus, même aux petits, lorsque les siens venaient s'informer de sa santé. Il demanda le prêtre. Il avait cru et pratiqué toute sa vie. Il reçut les

saintes huiles sur le front, les yeux, les lèvres, les oreilles, les mains et les pieds, il communia devant la famille assemblée, avec émotion et simplicité, avec la volonté de donner l'exemple jusqu'au bout. Les cierges soufflés, il pria qu'on le laissât seul avec son fils aîné, Romain. Il le fit asseoir à son côté. Il lui dit : « Quand je serai mort, tu trouveras mon testament dans le tiroir de mon armoire. Tu le liras aux autres. Car tu seras alors le premier ici. Je t'avantage ; seulement un peu : je vous aime tous ; assez cependant pour que tu gardes le commandement. Ma mort ne doit rien interrompre. Je regarderai de là-Haut. Je me réjouirai de voir le pli profond du travail que j'ai imprimé en vous subsister. » Il était oppressé ; il se tut. Au reste, il avait tout dit. Romain pleurait. Il lui mit sa large main autour du cou, attira ce visage en larmes et le baisa longuement. Puis, il reprit : « Maintenant, va, attelle le tombereau, mets un matelas dessus. Vous m'y porterez. Je veux revoir une dernière fois la terre. » Le fils obéit.

L'après-midi touchait à sa fin. Un pur et doux rayonnement s'épanchait encore. Sur la surface des champs, les blés et les avoines achevaient de germer comme une herbe

courte, et les prés verdoyaient toujours, et le bois de chênes, là-bas, en lisière du bien, n'avait rien perdu de son opulent feuillage. La saison l'enrichissait de pourpre et d'or. Certains arbres ressemblaient à des torches flambant immobiles, d'autres à des lampadaires géants. La vie n'était pas suspendue, à peine ralentie. Lanneluc, allongé sur son matelas, adossé au fond du tombereau, emplissait ses yeux de ce spectacle. En passant près de la vigne il dit : « Tu vois, il manque des piquets » ; et près de la dernière avoine : « Tu n'oublieras pas de la herser. » Et le tombereau, au pas lent des bœufs, le promenait dans les allées étroites, d'assolement en assolement. Et il songeait que mort, demain peut-être, sur ce même véhicule, traîné par le même attelage, il descendrait au cimetière. C'était une de ses dernières volontés. Il parvint à une vaste pièce de terre orientée vers le couchant. Il demanda d'arrêter. Ce coin de terre l'émouvait plus que les autres. Il l'avait défriché au commencement de sa vie mariée, prévoyant qu'il faudrait agrandir les emblavures... Il sortait tout radieux de la couche nuptiale. Il s'en allait, avant le jour, piquant une jeune paire de bœufs encore indociles. Et, la poitrine ouverte au souffle

matinal, il poussait son sillon, et la lumière naissait derrière lui, et elle accrochait des lueurs blondes à la pointe des cornes de ses bêtes, et il lui semblait que des étoiles attardées s'étaient posées là, un instant, avant de s'éteindre... Un soupir gonfla son cœur épuisé. Il leva la main comme pour bénir ce lieu d'élection, et puis il fit signe de retourner à la métairie. Il y rentra, les deux bras étendus, appuyés sur les panneaux du tombereau, le regard perdu à l'horizon, vers l'ouest, où les grands soleils s'abîment.

Alors seulement il consentit à s'aliter. Il eut une faiblesse, revint à lui, et dut penser qu'il était temps de dire adieu à sa terre comme aussi de parler une dernière fois à Romain, si court qu'eût été l'entretien. L'ombre gagnait la pièce. On apporta une lampe. On l'installa derrière lui, afin que son éclat ne fatiguât point sa vue. Il ferma les yeux, il ne les rouvrit plus que de loin en loin pour les porter sur ses enfants qui se relayaient à son chevet. Parfois, la respiration lui manquant, il appuyait une de ses mains sur sa poitrine, et une grande angoisse envahissait son visage. Toute sa force l'abandonnait. A l'aube il regarda la fenêtre. Romain courut l'entre-bâiller et souffla la lampe.

Lanneluc parut frémir. Avec l'air pur, parmi l'odeur humide de la terre qui se réveillait, le carillon de l'angélus entra dans la chambre. De Mormès au nord, de Toujun au sud, de Magnan à l'est, du Houga à l'ouest, légers, martelés, cristallins, les angélus sonnaient alertement dans la campagne. Le son limpide, répandu du haut des clochers dans la clarté nouvelle, au commencement d'un beau jour, semblait descendre comme une autre rosée, germée, celle-là, pour rafraîchir et pour tremper les âmes, celles qui allaient reprendre la vie, celles qui allaient affronter la mort... Lanneluc reconnaissait bien ces carillons. Il les écoutait venir à lui, vibrer un instant et passer. Ces sonneries l'avaient accompagné toute sa vie dans ses travaux, les réglant mieux qu'une horloge, montant et tombant avec le soleil, planant un moment à midi avec lui. Il se rappelait leurs avertissements. Ainsi le chant de la cloche du Houga, apporté le matin par le vent d'ouest, prédisait la pluie ; petit pâtre encore, il savait qu'il fallait se couvrir ; au contraire, le chant de la cloche de Mormès, venu sur le vent du nord, annonçait le temps sec. Et, pour lui, chaque carillon avait son timbre, comme la parole de chaque homme a son accent. On

ne sut point ce que ce dernier angélu remua dans son cœur : on vit une larme filtrer sous ses yeux clos.

Il s'affaiblit toute la journée. Des sueurs l'inondaient. Il était haletant. L'effort qu'il faisait pour respirer engendrait un râle épais, qui semblait à tout moment s'arrêter dans sa gorge. Ses filles, agenouillées au bord de son lit, chacune d'un côté, lui tenaient les mains et pleuraient sans bruit. Ses autres enfants entraient, sortaient, revenaient, poursuivis par son image, déconcertés par cette agonie, ne pouvant croire qu'il expirait, lui qui les voyait depuis si longtemps naître et grandir. Comme ils étaient tous rassemblés autour de lui, les bêtes rentrées, à la chute du jour, Lanneluc eut une suffocation. Elle s'apaisa. Mais il comprit qu'il partait. Il rouvrit les yeux, il les fixa tour à tour sur ces être aimés, comme s'il voulait rassasier son âme de leur vue, et puis, des visages, il les promena sur les choses environnantes. Après quoi, il dégagea sa main droite et, du doigt, il montra les cierges ayant servi pour l'Extrême-Onction qui encadraient toujours le crucifix sur la table. On les alluma, on les approcha. Il joignit les mains. Tout à coup il eut un geste de recul. Il venait de voir,

en les croisant, que ses ongles bleuissaient. Sa vie, cette vie qu'il avait connue si abondante en lui, se retirait sans retour. Alors il fit un grand signe de croix, de toute la largeur de ses épaules, et il referma les yeux longuement, comme pour les préparer à l'ombre, à la nuit, à la mort... Sa tête tomba de côté. Un instant il parla, à mots entrecoupés. On entendait seulement : « Hâ ! Bouét ! Hâ ! Marty ! Hâ ! » Il gourmandait, il piquait ses bœufs. Sa voix devint de plus en plus basse. Et ce fut un souffle qu'il parut exhaler, comme un profond soupir silencieux, à jamais...

A ce moment, un grand bruit de vent s'éleva du côté du nord. Il arrivait, comme une rumeur continue, dans le soir tranquille. C'était un dernier vol de palombes en migration. Elles passèrent sur la métairie, nuée vivante, dans le battement sifflant de leurs milliers d'ailes. On eût dit qu'elles ouvraient la route aérienne à l'âme exhalée, se hâtant aussi vers la lumière, vers la lumière incréée...

C'est ainsi que j'ai vu mourir aux champs...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVERTISSEMENT	1

PREMIÈRE PARTIE

LES ESPÈCES ET LES OUTILS

I. — Les ruines vivantes.....	3
II. — A travers les ronces.....	15
III. — Orientation	28
IV. — Les espèces.....	41
V. — Ceps et graines.....	53
VI. — Le soja.....	65
VII. — Les agents.....	79
VIII. — Le train agricole.....	91
IX. — Leçon de choses.....	102
X. — Post-scriptum.....	113

DEUXIÈME PARTIE

L'HOMME

I. — L'homme	123
II. — Les bras.....	135
III. — Le denier.....	147
IV. — Après l'aïeul.....	158
V. — De fil en aiguille.....	170
VI. — Les secours.....	182
VII. — Salut à la France.....	194

TROISIÈME PARTIE

LE FOYER

I. — Le pot de basilic	207
II. — La ruche.....	218
III. — Le sang.....	229
IV. — « L'Arroumic » : la fourmi.....	241
V. — La mort du métayer.....	252

APPENDICE

CHAPITRE VI : « Le soja. » *Le Soja et son lait végétal*, par L. ROUEST. En vente à Luxey (Landes). 10 francs franco par poste. Chez l'auteur.

CHAPITRE VIII : « Le train agricole. » *Le Cultivateur Jean*, en vente, 18, route de Toulouse, Carcassonne (Aude). Chez l'inventeur.

CHAPITRE X : « Post-scriptum. » *La Néoculture*, journal agricole. S'adresser à M. L. ROUEST, directeur des fermes expérimentales de France, Luxey (Landes).

A LA MÊME LIBRAIRIE

- Jean BALDE.** — *La Vigne et la Maison.* Roman. (*Prix Northcliffe 1922*) 1 v. — *Le Goéland.* Rom. 1 vol.
- Princesse BIBESCO.** — *Isvor ou le pays des saules.* 2 vol.
- Ch. DE BORDEU.** — *La Terre de Béarn.* 1 vol.
- Gaston CHÉRAU.** — **La Despélouquéro.* 1 vol.
- Virginie DEMONT-BRETON.** — *Les Maisons que j'ai connues. Le Pays natal* 1 vol.
- Jacques DIETERLEN.** — *Le Roman de la cathédrale (Strasbourg).* 1 vol.
- J. DUFOURT.** — *Marielle.* Roman 1 vol.
- *Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise.* Roman 1 vol.
- Émile HENRIOT.** — *Aricie Brun ou les vertus bourgeoises.* (*Prix du Roman Ac. franç. 1924.*) 1 vol.
- Charles LE GOFFIC.** — *L'Abbesse de Guérande.* Roman 1 vol.
- *Madame Ruguellou* Roman. 1 vol.
- Pierre LHANDÉ.** — *Mirentchu.* Roman. 1 vol.
- *Bilbilis.* Roman. 1 vol.
- Jean MAUCLÈRE.** — *L'Infernale.* Roman. 1 vol.
- François MÈNEZ.** — *L'Envoûté.* Roman. 1 vol.
- Émile MOSELLY.** — *Terres lorraines.* Roman. (*Prix Goncourt 1907.*) 1 vol.
- Charles NISMES.** — *L'Héritage de M. Pébadie.* Roman 1 vol.
- C^{te} J. DE PANGE.** — *Le Beau Jardin.* Roman. 1 vol.
- Ernest PÉROCHON.** — *Nène.* Roman. (*Prix Goncourt 1920*) 1 vol.
- *Les Creux-de-Maisons.* Roman 1 vol.
- *La Parcelle 32.* Roman. 1 vol.
- *Les Gardiennes.* Roman 1 vol.
- Joseph DE PESQUIDOUX.** — *Chez nous. Travaux et jeux rustiques.* 2 vol. — *Sur la glèbe.* 1 vol.
- Émile POUVILLON.** — *Terre d'oc* 1 vol.
- Gaston ROUPNEL.** — *Nono.* Roman 1 vol.
- Isabelle SANDY.** — *Andorra.* Roman 1 vol.
- Jean SARMENT.** — *J. J. de Nantes.* Roman. 1 vol.
- Charles SILVESTRE.** — *L'Amour et la Mort de Jean Pradeau.* (*Prix Revel 1924.*) Roman. 1 vol.
- **Aimée Villard, fille de France.* Roman. 1 vol.
- **Belle Sylvie.* Roman 1 vol.
- **Prodige du cœur.* Rom. (*Prix Femina 1926.*) 1 vol.
- Chacun de ces volumes in-16. 12 fr.



S
521
P4

Pesquidoux, Joseph Dubosc
Sur la glèbe

BioMed

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

